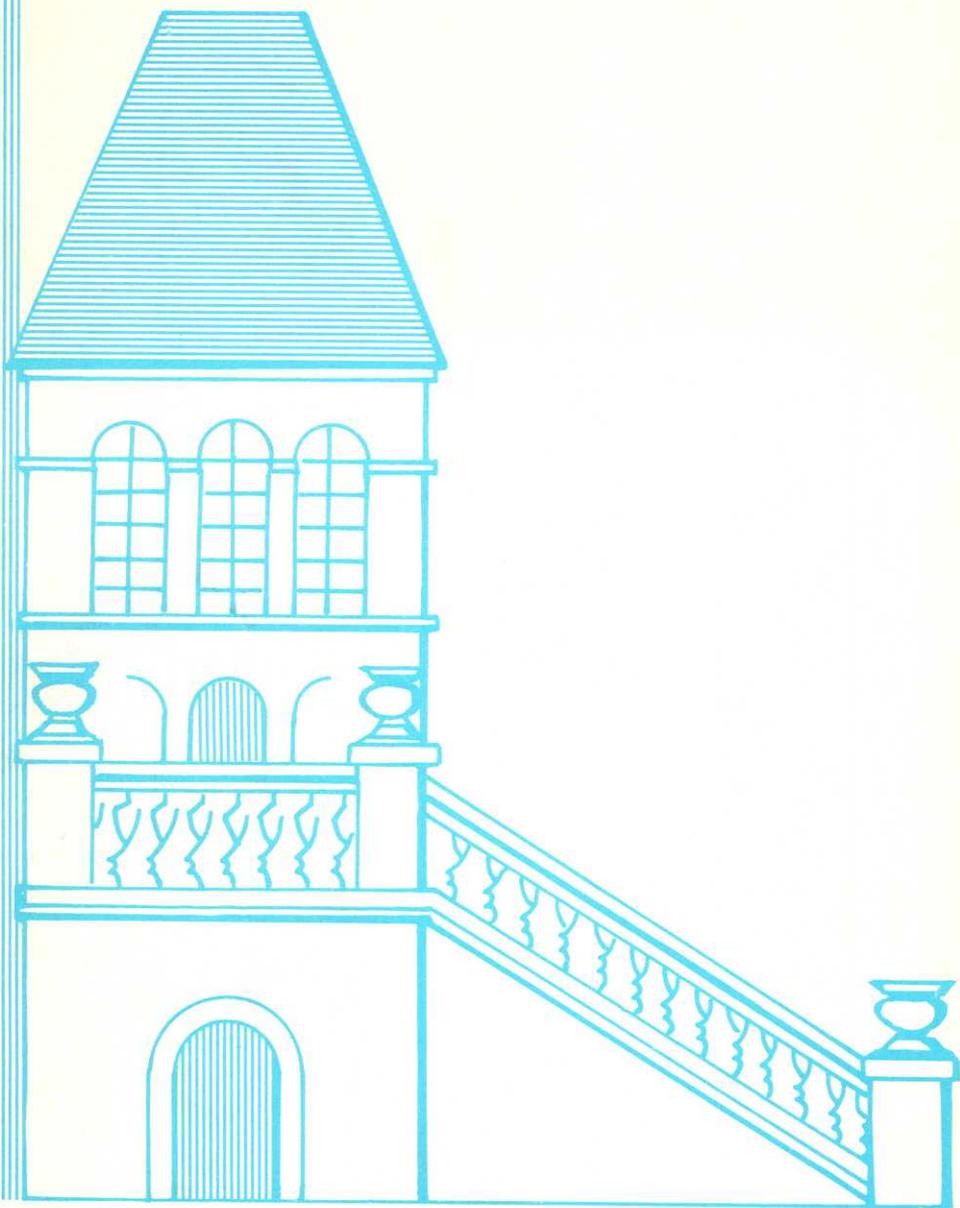


LES JEUNES ET LA MAISON



LES AMIS DE SEVRES

ET LES CHEVAUX TREMPAIENT LEUR COU DANS L'AVENIR
POUR DEMEURER VIVANTS ET TOUJOURS AVANCER.

— JULES SUPERVIELLE —

ASSOCIATION DES AMIS DE SÈVRES

CENTRE INTERNATIONAL D'ÉTUDES PÉDAGOGIQUES



FONDATRICE

Edmée HATINGUAIS

BUREAU DE L'ASSOCIATION

PRÉSIDENT D'HONNEUR	:	Jean AUBA
PRÉSIDENT	:	Jeannine FENEUILLE
VICE-PRÉSIDENT	:	Pierre ALEXANDRE
SECRÉTAIRE-TRÉSORIÈRE	:	May COLLET
MEMBRES DU BUREAU		
Lucette CHAMBARD		Gabrielle LADONNE
Laurence LÉVY-DELPLA		Jacqueline LEPEU
Micheline DUCRAY		Renée LESCALIÉ
Paule ARMIER		Marie-Laure POLETTI

1, AVENUE LÉON - JOURNAULT 92311 SÈVRES CEDEX - TÉL. (1) 45.34.75.27

MEMBRES BIENFAITEURS 200 F - MEMBRES ADHÉRENTS 100 F
dont 20 F pour l'adhésion à l'Association et 80 F pour l'abonnement à la revue
(Prix de vente de la revue au numéro 25 F)
C.C.P. Paris 6959-99 B - LES AMIS DE SÈVRES

LES JEUNES ET LA MAISON



AVANT - PROPOS	3
LE MOT «MAISON»	
· Le mot «maison» en français, par Lucette CHAMBARD, professeur agrégé honoraire au Centre international d'études pédagogiques de Sèvres.	5
· Les sens de «home», par Margaret LLASERA, Ecole Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses.	11
· «La casa», par Jany BAUDET, professeur au C.I.E.P. de Sèvres et Julio ALVAR, ethnologue.	15
MAISON ET SOCIALISATION	
· Le petit enfant à la découverte de la maison, par Rose VINCENT, écrivain.	17
· De «chez ses parents» à «chez soi», par Jean ORMEZZANO, psychologue.	24
· Les lieux de la mémoire, simples réflexions sur la maison, par Manga BEKOMBO, Vice-Président de la Fédération internationale pour l'éducation des parents.	29
· La maison et le quart-monde, par Bruno PARMANTIER, Jeunesse et Quart-Monde.	33
IMAGES DE LA MAISON	
· De tout petits parisiens dessinent et racontent la maison, par Thérèse ARBANT, Inspectrice départementale de l'Education nationale.	38
· La maison dans les livres pour enfants, par Janine DESPINETTE, Centre de recherche et d'information sur la littérature de jeunesse.	43
· La maison rêvée, ou l'imaginaire du «pavillon», par Lucette CHAMBARD.	53
COMMENT DES JEUNES VIVENT LA MAISON, ESPACE FAMILIAL DE VIE	
· Enquête auprès de 300 jeunes de la région parisienne, par Antoine CHAMBARD, sociologue.	67
VIE DE SÈVRES	93

Ce numéro a été cordonné par Lucette CHAMBARD et May COLLET.

N° 1 - Mars 1986
LES AMIS DE SÈVRES
Revue trimestrielle
121ème numéro

AVANT - PROPOS

★

Comment des jeunes perçoivent-ils leur espace familial de vie ? A l'étude de ce thème, la sémantique, la psychologie, l'ethnologie et la sociologie (notamment à travers une enquête menée auprès de 300 jeunes de la région parisienne) ont apporté des éclairages divers, au cours du colloque organisé en mars 1985 au C.I.E.P. de Sèvres par la Fédération internationale pour l'éducation des parents.

Différents selon les pays, les cultures et les milieux, la représentation mentale de la maison, son vécu affectif, ont certainement une part déterminante dans la construction de la personnalité du jeune, dans la prise de conscience de son identité.

Lieu où s'apprennent des valeurs, où se transmettent des savoir-faire, la maison «joue, ainsi que le soulignait Henri Dieuzeide intervenant au colloque au nom de l'U.N.E.S.C.O., un rôle important dans l'accès au savoir et en particulier dans l'intégration et la réussite du jeune dans l'univers scolaire». Elle devient même, quand elle se dote d'un équipement technologique sophistiqué «un poste d'observation... une énorme machine à s'informer et à apprendre».

Il est donc important que parents et éducateurs saisissent nettement les aspects cognitifs et affectifs de la relation qui s'instaure entre l'école et la maison, surtout si celle-ci, selon la jolie formule relevée dans la synthèse des travaux de la F.I.E.P., est «en un sens, l'avenir du jeune». C'est à cet effort de clarification que ce numéro voudrait, modestement, contribuer.

Jeannine Feneuille

LE MOT « MAISON », EN FRANÇAIS

★

La maison. Dans la langue française, il est peu de mots parmi ceux de la vie quotidienne qui soient plus sensibles à l'imagination et au cœur. Très ancien, chargé au cours des siècles de sens qui demeurent vivants dans notre subconscient linguistique, il est toujours l'un des plus actifs ; pas de jours où chacun ne l'emploie, notamment dans les nombreuses locutions où il figure. Il appelle une foule de synonymes partiels, renvoyant à des champs d'activité, à des registres de langue, à des domaines de sensibilité dont la diversité montre toute son étendue, car, s'il les englobe et peut les remplacer tous, chacun d'entre eux ne se substitue à lui que dans des emplois précis et limités. Aussi ce mot si simple et si familier se présente-t-il, dès qu'on y réfléchit, comme un écheveau de significations avec une gamme d'emplois qu'il faut parcourir avant de traiter de tout sujet qui le mette en jeu. Les dictionnaires de langue nous y aideront, notamment le dictionnaire du Français Contemporain et le Robert (le grand) qui sont d'accord sur l'essentiel, encore que leur ventilation, parfois assez différente, des principaux sens illustre la richesse du domaine couvert par ces deux syllabes.

*

N'oublions pas l'étymologie. De son origine : *mansionem* - qui aurait remplacé vers le XI^e siècle un bas-latin *casa*, toujours présent dans quelques toponymes (La Chaise-Dieu) - lui-même issu du classique *manere* = rester, demeurer, le mot a reçu la coloration fondamentale de **permanence** qui l'installe au cœur d'un instinct d'enracinement profond chez un grand nombre de Français. Le fait que, pour notre sensibilité, la *vraie* maison, c'est celle qui a vu vivre entre ses vieux murs, les générations qui nous ont précédés, un motif abondamment illustré par la littérature et le cinéma français, tient peut-être à cette racine.

SENS I

Nos dictionnaires s'accordent pour donner comme premier sens celui de *bâtiment construit pour servir d'habitation à l'homme*, avec cette précision qu'en ce cas, il désigne toujours un bâtiment entier. C'est donc une forme dans l'espace, avec des caractéristiques de dimension, de matériau, de style, vue de l'extérieur, avec l'œil du passant ou de l'observateur, et l'article qui la précède est plutôt l'indéfini.

C'était une grande maison de briques à quatre étages... Les romans de Balzac, ceux de Zola, sont pleins de phrases de ce genre.

Dans ce premier sens, là où la langue courante ne connaît que des maisons - ou, synonymes péjoratifs, des *barques* ou des *bicoques* - l'ensemble des autres synonymes renvoie à des champs techniques : *bâtiment, bâtisse, construction, édifice*, évoquant plans et devis, le domaine de l'architecte, le travail du maçon, le projet de l'urbaniste, le tout de façon assez abstraite, et tout à fait neutre sur le plan affectif.

Il n'en est pas de même d'une distinction que, dès ce premier sens, établissent les dictionnaires et qui prend en compte un rapport entre la maison et ceux qui l'habitent : *on distingue la maison individuelle (syn. pavillon, villa) de la maison à plusieurs appartements (syn. immeuble)*. Ces synonymes-là sont, eux, d'un emploi très quotidien et les séries auxquelles chacun renvoie en disent long sur ce que beaucoup de Français mettent dans le mot maison, car elles marquent non seulement une différence objective dans la ventilation de l'espace mais surtout une nette opposition dans l'échelle des valeurs.

Immeuble, en ses deux sens de *grand bâtiment urbain de plusieurs étages* et de *grande maison de rapport* est de l'ordre du droit, de l'urbanisme, des affaires, domaines froids, où le mot implique peu de rapport personnel entre celui qui parle et ce dont il parle. Des deux adjectifs qui l'accompagnent, *immeuble* est strictement juridique (*des biens meubles et immeubles*) ; *immobilier* (*placements, promoteurs immobiliers*), sent l'argent ; souvent, pour le grand public, l'argent sale (*spéculation immobilière*). Les formes d'immeubles héritées des années 60, tours et barres, et leur concentration dans des banlieues surpeuplées et « à problèmes » contribuent à l'image négative que recouvre souvent le mot immeuble.

Le pavillon, maison particulière de petite ou de moyenne dimension dans un jardin, la villa, maison de plaisance ou habitation dans un jardin sont en revanche chargés de connotations positives. Si la villa est plutôt au bord de la mer tandis que le pavillon fleurit dans les jolies banlieues anciennes ou constitue des quartiers entiers dans les *villes nouvelles*, leur définition leur attribue des qualités communes auxquelles nous attachons généralement une forte valeur. D'abord l'enracinement terrien, grâce au **Jardin** qui, si minime soit-il, conserve le lien avec un passé rural idéalisé, en même temps qu'il assure un espace *autour* qui tient les autres à distance ; à cela contribue également le fait d'être **particulier**, à savoir lieu de vie d'une seule famille, ce fait entraînant la suggestion que cette famille est, ou se donne comme **propriétaire**. Quant à l'idée de **plaisance**, évoquant loisir, détente, bien-être, on la transfère légitimement de la villa au pavillon, le second mot, parisien à l'origine, tendant d'ailleurs à se généraliser aux dépens du premier. En fait, le pavillon - sur quoi les urbanistes ont créé l'affreux *pavillonnaire*, tend à symboliser un mode de vie, celui que 80 % des Français choisissent idéalement (Sondage I.F.O.P. 1981, échantillon national), au détriment de l'immeuble.

SENS II. 1

Avec le second sens de maison : *logement, habitation, qu'il s'agisse ou non d'un bâtiment entier*, cette fois nous franchissons la limite entre le dehors et le dedans, et pénétrons dans un espace intérieur : maison est pris du point de vue de celui qui y vit. En ce sens, c'est l'article défini qui normalement l'accompagne - on *quitte la maison, ou rentre à la maison* - établissant un lien de nature entre l'homme et sa coquille. Le mot, ici, n'est jamais neutre, il implique celui qui le prononce, désigne une appartenance. Il comporte le plus souvent une certaine chaleur, de la convivialité (*venez donc prendre un verre à la maison !*) valeurs que seuls parmi les nombreux synonymes répertoriés comportent aussi **foyer**, beaucoup plus restreint et qui tend à sortir de l'usage courant, et surtout **chez soi**, pratiquement interchangeable avec maison en ce sens global.

Tous les autres synonymes sont comme à distance de celui qui les emploie. **Habitation** (*lieu où l'on habite*) est abstrait en sa forme, comme **domicile** (*demeure légale et habituelle*) strictement administratif : *sans domicile fixe, l'abandon du domicile conjugal* ; **logement** (*local à usage d'habitation*) n'est que fonctionnel : *un logement de 4 pièces, on visite un logement à louer, mais personne ne dira : Viens dîner à mon logement. Pas plus d'ailleurs que à mon appartement, le synonyme le plus employé puisqu'il désigne le lieu de vie de la moitié des Français, mais qui doit garder, de sa définition quasi-cadastrale de local d'habitation composé de plusieurs pièces contiguës dans un immeuble qui comporte plusieurs de ces locaux, la tare originelle de n'être qu'un fragment d'espace, un lieu temporaire, souvent une forme vide : je cherche un appartement. Demeure, poétique, du registre noble, aurait presque quitté l'usage, n'étaient quelques expressions figées comme *belles demeures du passé*. Quant à **résidence**, il hésite entre le registre administratif étroit de son premier sens : *fait de demeurer habituellement dans un lieu, d'où le certificat de résidence*, et le discours publicitaire qui, à partir du sens de *somptueuse demeure* en fait peu à peu la dénomination d'immeuble de *grand standing* ou qui veulent se donner pour tels, en référence implicite et trompeuse aux habitations des grands de ce monde.*

Bref, le mot **maison** est le seul qui vienne naturellement à la bouche ou sous la plume lorsque chacun veut dire globalement son espace intime.

SENS II.2

Cela probablement en relation avec une acception plus concrète que les dictionnaires donnent ensuite, toujours sous ce second sens d'espace où l'on vit, à savoir *la façon dont est organisé cet espace, son aménagement (une maison bien tenue, mal tenue)*. Ici, les synonymes mentionnés sont **intérieur**, **ménage**, l'un et l'autre d'usage plus restreint. Pour illustrer cette acception, le Robert cite Rousseau :

Toute maison bien ordonnée est l'image de l'âme du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence, n'annoncent que la vanité de celui qui les étale. Au lieu que partout où vous verrez régner la règle sans tristesse, l'abondance sans profusion, la paix sans esclavage, dites avec confiance : «C'est un être heureux qui commande ici».

Ces quelques lignes permettent de saisir, parmi les contenus implicites du mot, celui qui établit le lien le plus personnel entre l'être humain et sa maison et qui explique le mieux l'accent de forte affectivité que le locuteur y met souvent : **Ma maison**, c'est une projection de moi. Y inviter quelqu'un, c'est en quelque sorte accepter de me découvrir à lui. Les enquêtes de Monique Eleb-Vidal, professeur de psychologie à l'Unité d'architecture de Paris I [1] établissent que beaucoup de couples font très consciemment de leur maison une vitrine pour les autres, une mise en scène de ce qu'ils voudraient être. L'enquête F.I.E.P. auprès des adolescents montre à quel point la plupart sentent l'aménagement de leur chambre, seul lieu qu'ils soient en général libres d'arranger à leur guise, comme un élément structurant de l'image qu'ils ont d'eux-mêmes ; plusieurs disent, de leur **identité**. Et les conflits avec les parents qu'on dit naître souvent à ce propos, sont ressentis et présentés comme mettant en jeu quelque chose de plus grave que des divergences esthétiques ou des problèmes ordre/désordre, etc. (cf. p. 81).

Aussi, lorsque nous invitons quelqu'un à *venir à la maison* - une maison que nous savons façonnée à notre manière d'être et de vivre - il est certain qu'une note de satisfaction de soi (*Venez voir comme c'est bien chez moi, venez me voir dans ma vérité, et trouvez-moi «bien»*), une note un peu égoïste, accompagne souvent la pure convivialité.

SENS III

Le sens qui suit paraît d'abord assez pauvre, en regard de cet investissement: maison, *édifice servant à un usage particulier*. Ici les expressions répertoriées sont très nombreuses : maison de repos, maison de santé, maison d'arrêt, maison de retraite, maison de jeux, maison close, maison des jeunes, de la culture, des syndicats, maison commune (la mairie), maison de commerce, maison-mère (d'un ordre religieux ou d'une société commerciale).

A y regarder de plus près, toutes ces expressions désignent la maison comme lieu d'une collectivité fonctionnelle, d'un groupe structuré en vue d'un objectif poursuivi en commun. Aussi, ce troisième type d'emploi apporte-t-il, dans la sensibilité générale que nous avons au mot **maison**, la nuance collective, collégiale même. Le bâtiment, relativement présent dans *maison d'arrêt* - mais il est vrai que nous ne voyons une prison que de l'extérieur - s'efface devant le groupe particulier dont il est le lieu. Lorsqu'on dit par exemple : *il a passé trois mois dans une maison de santé*, on pense peu aux dispositions matérielles du bâtiment, mais beaucoup à la façon dont il a vécu cela, aux gens avec qui il l'a vécu, aux traitements qu'il a subis, au rapport qu'il a pu avoir à cet environnement. Dans le cas de *maison de commerce*, l'acception de groupe humain fonctionnant ensemble est seule présente, d'autant plus que l'on dit *la maison Hachette*, *la maison Panzani* [2] avec l'accent personnel du nom propre connu dont chacun de ceux qui travaillent sous ce pavillon s'approprie quelque chose. Cette suggestion d'appartenance est très claire dans l'emploi adjectival : *Il a - ou il n'a pas - l'esprit maison*. Ici, c'est la maison qui exerce une action modélisante de conformité sur ceux qui participent à ses activités. Elle est une communauté qui a ses caractères propres : *les traditions de la maison*, qui peut décliner et mourir : *la maison X est en faillite*. Aussi n'est-il pas étonnant que l'affectivité pointe aussi dans cet emploi : *Monsieur Y nous quitte après 30 ans de maison...* Il me semble que c'est en ce sens que les Directeurs du C.I.E.P., Mme Feneuille après M. Auba, M. Auba après Mme Hatinguais, emploient le mot lorsque accueillant visiteurs ou stagiaires; ils se déclarent heureux de les recevoir *dans cette maison* - un bel et grand édifice, à coup sûr, mais surtout un groupe d'hommes et de femmes travaillant dans le même sens et heureux de le faire.

A noter que les synonymes de maison en ce sens, **boutique**, **boîte** sont toujours prononcés de l'intérieur du groupe, avec une forte charge affective, soit positive (par antiphrase) soit négative : *J'en ai assez de cette boîte*. Dans les deux cas, l'accent d'appartenance est des plus nets.

[1] *Le logement et la construction de l'identité*. M. Eleb-Vidal *Revue de psychologie* XVI-XVII. 1980-82.
[2] Ou du moins on l'a dit, depuis Balzac (la Maison Nucingen, la Maison Birotteau) jusqu'aux années 60-70. Notre époque régie par la technologie et la gestion tend à substituer les sigles aux noms propres, tandis que l'envergure et la complexité des entreprises, les fusions et l'enchevêtrement des capitaux limitent l'usage du mot «maison» à des entreprises de type artisanal où il garde sa pleine valeur.

SENS IV

Le dernier sens formule en clair la notion de collectivité , en l'appliquant à la plus naturelle, la plus cohérente aux sens I et III à la fois : *ensemble des personnes qui vivent ensemble sous le même toit.*

- Historiquement, l'acception fut des plus larges selon deux axes. Celui de **l'espace** où *maison* désigna longtemps *l'ensemble des personnes au service d'un grand personnage*. C'est encore vrai de la *Maison militaire* du Président de la République. Ainsi également des *domestiques* (d'un autre latin pour maison = domus). Celui du **temps**, au sens de *lignée*, à peu près sorti de l'usage sauf quand il s'applique à l'histoire : La Maison d'Autriche, ou dans des expressions vieillissantes comme *une fille de bonne maison*, mais qui eut sa grande fortune aux siècles où le lignage était l'une des premières valeurs dans la société :

Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire

D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison (Corneille).

- Aujourd'hui maison ne désigne plus que le groupe familial et ses proches par le choix, avec pour synonymes **maisonnée**, vieillissant et surtout **famille**, dans des expressions comme *c'est la fille de la maison, vous savez bien que vous êtes de la maison, c'est un ami de la maison*. L'idée de partage de vie, d'harmonie, postulée sinon toujours réalisée mais qui semble aller de soi, anime cet emploi du mot ; à *la maison* recouvre aussi cette acception d'un lieu où l'on n'est pas seul, où l'on est au chaud parmi les siens.

Une confusion intéressante se révèle d'ailleurs, entre **maison** et **famille**, dans des phrases comme celle-ci, relevée dans une enquête de **Autrement** [3]. *La famille, c'est un lieu ami où l'on se dit tout*. L'imbrication entre les deux notions paraît également forte dans l'enquête F.I.E.P. D'ailleurs André Gide a fait beaucoup pour graver dans les esprits cette liaison aussi inextricable que naturelle : «**Familles**, je vous hais ! **foyers** clos ; **portes** refermées»...

Ainsi indissociée du groupe familial, la maison est un point de référence par rapport auquel on ne peut pas ne pas se situer. Une raison de plus pour que le mot résonne en nous comme lié à toute notre histoire personnelle, notamment aux années cruciales d'enfance et d'adolescence.

UNE TARTE « MAISON »

Reste à considérer l'adjectif *maison*. Adjectif invariable ou emploi adverbial ? peu importe. Le fait est que nous en faisons grand usage, surtout s'agissant d'un domaine qui nous tient à cœur, celui de la table. La tarte *maison*, le pâté *maison* (pas toujours aussi *maison* qu'ils le prétendent), cela veut dire le meilleur des pâtés, la meilleure des tartes, puisqu'ils auront été faits à la maison et non par une main anonyme et mercenaire, avec Dieu sait quels ingrédients ! Au restaurant comme à la table familiale, la pâtisserie *maison* renvoie, de très haut, la pâtisserie *industrielle* à ses machines et à sa chimie, et, sauf pour quelques noms célèbres, se préfère à celle

[3] *Finie, la famille ? Autrement* n° 1975, enquête auprès de lycéens de la région parisienne.

de l'artisan. Pourquoi? C'est que le pâté *maison* est d'essence conviviale. C'est un pâté où l'on a mis de l'amour pour ceux à qui on le destine et avec qui on va le partager. En un mot, *maison* exprime le summum de la qualité, ce qui, étendu à d'autres domaines, donne lieu à des associations parfois comiques encore que courantes. Une bagarre *maison*, - prononcé avec le même accent appréciatif - c'est ce qu'on peut faire de mieux comme bagarre : c'est le dernier quart d'heure de *L'Homme tranquille*, de John Ford, une bagarre où chacun se donne à fond, et avec un plaisir certain.

Lucette Chambard

LES SENS DE « HOME »



Si en français le terme de *maison* est ambigu, la langue anglaise est plus précise puisqu'elle dispose de deux termes bien distincts : *house* et *home*. *House* désigne la maison concrète, construite ; dans le contexte britannique, par exemple, il s'agira en général d'un petit pavillon ou d'une maison jumelée, entourée, ne l'oublions pas, de son petit jardin. *Home*, en revanche, est une notion plus abstraite et veut dire l'endroit où l'on réside, qu'il s'agisse d'une maison ou d'un appartement, d'un *bungalow* (cher aux Anglais), d'un manoir, voire d'une caravane ou, comme on dit aujourd'hui, même en français, d'un *mobile home*.

Le *home* est donc le *chez soi*, et c'est le terme que nous retiendrons dans le cadre de ce colloque. A ceci près que le terme *home*, riche en résonances affectives, recouvre une aire sémantique assez large ; il convient d'en dégager les différentes connotations qui peuvent intervenir à des degrés divers dans le sujet qui nous préoccupe aujourd'hui.

Le *home* est tout d'abord un lieu que l'on pourrait appeler sacré. Les Anglais aiment à répéter : *The Englishman's home is his castle*, que je traduirais par *chez lui l'Anglais est roi*. Aussi humble soit-il, le *home* est considérée comme un palais ou un royaume qu'on organise selon son désir le plus profond. J'ajouterais cependant que cette notion de *home* est avant tout celle d'un propriétaire et qu'un locataire n'éprouve pas la même joie à contempler les murs entre lesquels il vit. Je ferais la même remarque pour ces phrases tirées d'une vieille chanson : *home sweet home*, ou *there's no place like home*, c'est-à-dire *on n'est vraiment bien que chez soi*. *Home sweet home* est une de ces phrases que l'on voit peinte, gravée ou sculptée sur des petits cadeaux destinés à la maison, sur ces petits cadeaux en céramique - cendriers ou vases - ou sur des plaques à accrocher au mur. Ce sont des cadeaux qu'on offre à des gens qui viennent d'accéder à la propriété, à ceux notamment qui ont acheté la petite maison de leurs rêves après de longues années d'économies. Il convient de souligner dans ce contexte le rôle du jardin, sans lequel la maison serait incomplète. L'idéal anglais, que ce soit le *home* ou le *second home* (résidence secondaire), est encore la petite maison rurale ou faussement rurale, qui prend comme modèle la chaumière fleurie, élément célèbre et célébré de la campagne anglaise. L'engouement pour le jardinage - pour le jardinage axé sur la culture des fleurs pour le simple plaisir, aux dépens de la production *utile* de légumes ou de fruits - a commencé en Angleterre dès le XVI^e siècle, et les visiteurs étrangers s'étonnaient de voir la plus pauvre des chaumières recouverte de chèvrefeuille et rosiers grimpants [1]. Certains voient même, dans l'importance accordée au jardinage, un des éléments de la relative stabilité politique anglaise, les révolutionnaires *en herbe* étant trop occupés à *cultiver leur jardin* pour menacer les pouvoirs en place [2].

[1] K. Thomas, *Man and the Natural World*, 1983, pp. 228-9.

[2] Cf A. Croxton Smith, *Dogs since 1900*, 1950, préface.

Il se dégage donc, de *home sweet home*, un délicieux parfum de roses et de jacinthes, de violettes et de pois de senteur. *Home sweet home*, en définitive, est une expression chère aux gens *installés*. On l'entend surtout chez les personnes d'un certain âge, ceux qui sont arrivés en quelque sorte à l'âge de la sagesse, à l'âge des vraies valeurs. Il n'est pas sûr, en revanche, que *home sweet home* exprimerait les sentiments d'un jeune, qui ne peut pas agir à sa guise dans la maison de ses parents, où il ne se sent pas tout à fait «chez lui». Et puis il est rare que le jeune soit volontaire pour tondre le gazon...

Home ne désigne pas uniquement un lieu ; il suggère en même temps un climat affectif, les liens affectifs que l'on entretient avec les murs, mais aussi et surtout les liens affectifs qui existent entre les personnes d'un même foyer. *Without hearts, there is no home*, dit Byron, expression qui correspondrait à : *Où le cœur aime, là est le foyer*. D'ailleurs, *home* est parfois synonyme de *heart* : *heart-felt*, qui veut dire - ce qu'on sent intimement - se dit aussi *home-felt*. *Home*, c'est dont le siège de la vie intérieure. L'expression *to bring something home to someone* veut dire *faire bien comprendre quelque chose à quelqu'un*. De même, *it struck home*, veut dire *cela m'a touché à vif*. Les *home truths*, ce sont des *vérités bien senties*. Le terme de *home* recouvre donc trois domaines distincts mais qui peuvent aussi être surimposés, ou s'emboîter les uns dans les autres. *Home* est d'abord un *endroit*, avec ses murs et ses objets, l'endroit où on vit ; c'est ensuite *le lieu d'une vie affective*, et enfin *le siège intérieur de l'affectivité*. Le romancier américain Nathaniel Hawthorne a su exploiter ces trois registres dans *The house of The Seven Gables* (La Maison des Sept Pignons). Dans ce roman complexe, *house*, *home* et *heart* s'entrecroisent, se confondent, se reflètent. Le *home* ancestral, empreint d'histoire, évocateur de souvenirs, théâtre de drames, n'est autre, en dernière analyse, que le symbole du cœur humain lui-même.

La différence entre *house* et *home* dans notre vie quotidienne est illustrée par un passage du roman *Babbitt* par l'Américain Sinclair Lewis. Babbitt est un homme qui cherche à s'élever dans la société et qui consacre toute son énergie à soigner son *image de marque*. Ainsi sa maison est construite et décorée selon les derniers critères préconisés par et pour une certaine classe sociale. Babbitt choisit tout - moquettes, tableaux, couleurs - en fonction d'un seul but : être reconnu. Il veille surtout à équiper sa maison (nous sommes en 1922) de tous les derniers appareils électro-ménagers pour être le plus *moderne* possible. L'auteur conclut en disant (je traduis) : *En somme, il n'y avait qu'une chose qui n'allait pas dans la maison de Babbitt* (there was only one thing wrong with the Babbitt house), c'est que *it was not a home* : *on ne s'y sentait pas chez soi* [3].

Home, c'est donc l'endroit où l'on se *sent* chez soi, l'endroit où l'on se sent à l'aise, l'endroit aussi où l'on peut laisser s'exprimer sa propre personnalité, dans le choix et dans l'organisation du décor et des objets ; c'est aussi le lieu où un certain désordre est non seulement permis mais même souhaitable, si on ne veut pas vivre dans un musée. Chez Babbitt on a remplacé le feu de bois par le radiateur électrique.

[3] *Babbitt*, Signet, 1961, p. 16.

Pourquoi ? Parce qu'une cheminée est trop sale. Ainsi le réel confort ne peut aller de pair avec une propreté et un ordre parfaits. Le concept même de *home* est lié à ces questions d'attitudes et de comportements envers le monde matériel. Ce sera même pour les jeunes qui veulent aller jusqu'au bout de leur indépendance à l'égard des choses, une source de conflit avec les parents.

Un *home*, ne doit-il pas être *homely* ? L'adjectif *homely* veut dire : ce qui n'est pas prétentieux, ce qui est simple, modeste, voire rustique. *Home is home, be it never so homely*, dit John Clarke. (Le *home*, c'est le *home*, aussi modeste soit-il). *Homely* peut même être associé à l'idée d'une simplicité, d'une rusticité qui tend vers la laideur. Lorsqu'on dit d'une femme qu'elle a un visage *homely*, c'est une manière polie de dire qu'elle est franchement laide !

C'est un point significatif. On peut en effet se demander si le terme *home* aura la même résonance pour les femmes que pour les hommes. L'opinion traditionnelle veut que *a woman's place is in the home* - (le devoir d'une femme est de rester à la maison, d'être femme-au-foyer). Le dramaturge G.B. Shaw en déduit, avec son mordant habituel, que : *Home is the girl's prison and the woman's workhouse* («le *home*, c'est la prison pour la jeune fille et le lieu de travaux forcés [4] pour la femme»). Le *home* est en effet pour la femme un lieu de *devoirs*. Elle est tenue de s'occuper de son ménage, obligée de *faire* le ménage, *to do the housework*. Je signale à toutes fins utiles que l'on dit *housework* et non pas *homework*, de même *femme-au-foyer* se dit *housewife* et non pas *homewife*. Oserait-on déceler, dans ces usages linguistiques, le rejet d'un terme affectif et le signe du peu d'enthousiasme que le foyer évoque dans le cœur des femmes ?

Pour l'enfant aussi, fille au garçon, la maison est lieu de *devoirs*. *Faire des devoirs* se dit justement *to do one's homework*. Par ailleurs, il existe en anglais le dicton *charity begins at home* (littéralement : la charité commence à la maison). Le poète John Fletcher a ajouté à cette idée une notion plus fidèle sans doute à la réalité, et qui concerne de près les enfants, quand il a dit *charity and beating begin at home* - ou : la charité et la raclée commencent à la maison.

Ce n'est peut-être que quand le jeune quittera le foyer familial qu'il connaîtra le *homesickness* - la nostalgie, et qu'il rêvera de toutes les bonnes choses associées à son *home*. Je pense par exemple à tout ce qui est lié à la cuisine, à la *home-cooking*, en particulier les *home-made cakes*, les gâteaux faits maison. Le mouvement écologiste a remis à la mode le goût du *home-made*, et l'on s'exerce à fabriquer soi-même son pain - le *home-made bread* - sa bière - la *home-brewed beer* et même le vin - le *home-made wine* - qui s'élabore - en vérité - à partir de poudres achetées à la pharmacie...

Home désigne également et paradoxalement l'institution, l'asile, l'hospice. Si

[4] Le *workhouse* était à l'époque victorienne l'asile des pauvres, où les personnes valides étaient mises au travail dans des conditions très dures.

les pauvres ignorent peut-être les réalités d'un *Old People's Home* - Le Foyer de Personnes Agées - certains connaîtront la Maison des Enfants - le *Children's Home*. A un autre niveau, il existe même des *Homes* pour chiens et pour chats.

Jusqu'à présent je me suis surtout intéressée au *home* en tant qu'espace de la résidence personnelle. Mais par extension *home* s'applique également à une ville ou à un pays. La ville natale se dira *home town*. En Angleterre les matchs de football se jouent soit *at home* (à domicile) soit *away* (à l'extérieur). Les *home products*, ce sont les produits du pays ; *home trade*, c'est le commerce intérieur. En Afrique du Sud le terme *homelands* (terres natales) est utilisé pour désigner les régions attribuées au peuple noir ; par ce terme on espère sans doute rendre plus acceptable la sinistre politique du transfert obligatoire des populations. En Irlande, c'est par la notion anti-colonialiste de *Home Rule* que les Irlandais exprimaient leur désir d'autonomie. Pour rester dans le domaine de la politique, il peut être intéressant de noter que pour les Anglais, l'équivalent du *Ministère de l'Intérieur* est une institution domestique, puisque *Home Office* veut dire, littéralement, *l'administration de chez nous*. Mais le Français n'évoque-t-il pas aussi son *chez soi* lorsqu'il parle de *l'intérieur* ?

Home, donc, pour un Anglophone et plus particulièrement pour un Britannique, serait un ensemble - ou un idéal - comprenant le pays natal, le lieu de relations affectives, éventuellement la petite maison couverte de roses. Je terminerai en faisant remarquer que le tombeau lui-même, par la magie des mots, se présente de manière tout à fait réconfortante dans l'imagerie des Anglais qui y voient leur *last home* ou *dernière demeure*.

Margaret Llasera

LA CASA



Etonnamment le mot latin *domus* n'a guère laissé de traces dans les langues romanes à l'exception de formes dérivées. En espagnol, en italien et en portugais le mot le plus utilisé pour indiquer la maison avec une signification matérielle, mais aussi affective et même institutionnelle, est *casa* qui vient du latin avec à l'origine à peu près le sens de chaumière (*choza* en espagnol) : c'est-à-dire le toit sous lequel s'abritait un individu et sa famille. Les mots français *casanier* et *chez* dérivent de cette même étymologie.

A l'intérieur de la maison (*de la casa*) se trouve *el hogar*, le foyer autour duquel se crée la vie sociale et affective de la famille, c'est aussi bien sûr un mot d'origine latine comme en français et qui désignait le feu. Dans certaines régions d'Espagne, le foyer se dit *el lar* qui évoque les dieux lares protecteurs de la maison. En espagnol comme en français, le sens de *casa* et de *hogar* (la maison et le foyer) se confond et prend la signification du lieu où demeure la famille et symboliquement de la famille elle-même. Mais la *casa* garde une valeur beaucoup plus symbolique que le mot français *maison*, bien que le mot varie dans le contexte régional et agricole selon les structures économiques, géographiques et les particularismes culturels des diverses provinces. On joue sur les deux tableaux, la *casa* avec son sens institutionnel et les divers autres lieux représentatifs d'une culture propre. Les usages et le dictionnaire de langue espagnole indiquent les termes particuliers correspondant à des régions ou des provinces différentes sans la moindre nuance péjorative. Nos dictionnaires français sont beaucoup plus respectueux d'une politique même linguistique - centralisatrice.

Ainsi dans la province de Valencia, la demeure rustique en boue séchée et couverte d'un toit en paille se nomme *una barraca* de l'italien *barraca* qui dérive lui-même d'un mot celtique *barr* qui veut dire bâton ou planche. Autour de Grenade, on trouve de charmantes résidences campagnardes entourées d'un jardin ou d'un petit potager : *el carmen* de l'arabe *karm* (vigne). Le *cigarral* de la campagne toledane correspond aux mêmes normes, il est aussi en dehors de la ville et souvent entouré d'arbres. La maison de campagne de la région de Cordoba porte un nom d'origine française : *el vergel* avec un jardin et un verger clôturé. C'est en Castille que l'on trouve la *granja* du français aussi : *grange*, propriété avec un grand potager, une maison de maître importante, parfois des logements pour les ouvriers agricoles, des étables et des écuries pour le bétail. Dans le sud de l'Aragon et dans une partie de la province du Levant, la maison entourée de terres labourables avec du bétail et des instruments de travail agricole porte le nom de *masia* du latin *masata* ; elle est isolée, loin du village et de la ville, elle abrite plusieurs familles et constitue un noyau avec une vie sociale caractéristique, complexe.

La résidence secondaire des citadins existe depuis longtemps en Espagne, on la trouve à travers tout le pays et elle porte généralement le nom de *quinta*. La *quinta* est aussi une sorte de métairie exploitée par des métayers qui paient comme

loyer la cinquième partie des récoltes. Mais c'est le mot *Casa* qui appartient au vocabulaire usuel pour nommer les édifices publics et administratifs (le Mont de Piété, le Bureau de change, etc : *Casa de empeño*, *Casa de cambio*, etc.) qui correspondent à des fonctions spécifiques. S'il s'agit d'héberger des personnes d'une manière passagère ou constante on parle de *Casa de huéspedes* ou de *Casa de vecindad*. Bref, en espagnol *casa* symbolise et signifie la famille et l'entité sociale et institutionnelle beaucoup plus que le mot *maison* en français. *Casa* est aussi l'édifice solide de l'héritage patriarcal.

Dans les textes littéraires traitant de la maison et de la famille, les membres de la famille sont rarement cités car le mot *casa* totalise et l'édifice et la signification sociale, idéologique et familiale. Cependant, comme ce terme a un sens très fort, il peut aussi être le synonyme de l'abandon ou de la destruction familiale. On peut *asentar la Casa* mais au sens figuré *la casa se nos viene encima* (le ciel nous tombe sur la tête).

Les proverbes qui se réfèrent à la *casa* sont nombreux, avec toujours une signification morale, critique et souvent très humoristique. La maison est le lieu de stabilité des générations : *casa de padre*, *viña del abuelo*, *olivar del bisabuelo*, maison du père, la vigne vient du grand-père et l'oliveraie du bisaïeul. Mais on peut aussi avoir *una casa grande* (sa femme) et *una casa chica* (une petite amie) c'est au moins ainsi que l'on s'exprime dans certains pays d'Amérique latine ! La maison peut aussi être le symbole d'une stabilité inquiétante, *casa hecha*, *sepultura abierta* (la maison une fois terminée, la tombe est ouverte) ou d'une tradition tranquille et profondément enracinée comme dans les poèmes d'Antonio Machado, dans *La Casa* de Alvarogonzalez.

Pour terminer, il faudrait ajouter que le mot *casa*, au cours du XX^e siècle, avait pris des connotations de tristesse provoquées par l'exil, dû aux conditions politiques de la guerre d'Espagne. Cette tristesse ressort souvent dans les chansons de José Antonio Labordeta :

«Yo tenía, yo tenía
Un amigo en la Ribera
Cerró la puerta de casa
y ahora no sé donde anda.»

(J'avais, J'avais
un ami à la Ribera
Il a fermé la porte de sa maison
Et maintenant je ne sais où il se trouve).

Jany Baudet
et
Julio Alvar

LE PETIT ENFANT À LA DÉCOUVERTE DE LA MAISON



Depuis le *Je vous hais* de Gide, la maison, *foyer clos, portes refermées*, a une mauvaise réputation. Elle apparaît souvent comme une contrainte, une entrave au développement. C'est oublier que la haine de Gide représente une révolte d'adolescent, qu'on aurait grand tort de transposer à la petite enfance. Tout indique au contraire que le tout-petit, et même l'enfant plus grand, a longtemps besoin de cet espace clos, de ces portes refermées.

Le rapport de l'enfant avec son cadre de vie a été relativement peu étudié, beaucoup moins que ses rapports sociaux. C'est que l'influence de la maison est diffuse, peu mesurable. Il est relativement facile, en découpant une population en tranches socio-professionnelles, de mesurer ce que la réussite scolaire d'un enfant doit à la culture de ses parents. Il est franchement impossible de montrer comment la maison, et les objets qui s'y trouvent, ont contribué à la formation de ses besoins et de ses goûts, tout aussi importants pour l'avenir.

La maison d'enfance, les *objets inanimés* dont l'âme émouvait Lamartine, ont été un thème favori des poètes romantiques. Je citerai pourtant un auteur plus moderne :

Tout homme, écrit Jean-Paul Sartre dans **Les mots**, *a son lieu naturel ; ni l'orgueil, ni la valeur n'en fixent l'altitude ; l'enfance décide*. Et il ajoute avec humour: *Pour moi, c'était un sixième étage parisien avec vue sur les toits*.

Et, en écho, de manière moins littéraire mais tout aussi claire, un adulte interrogé témoigne :

Vers 12-13 ans seulement, pas avant, j'ai compris que «mon univers» n'était pas «tout l'univers», et j'ai découvert l'idée toute nouvelle que la réalité se situait en dehors de chez moi.

Nous nous limiterons ce matin à cet âge où la maison est encore *tout l'univers*. Pour simplifier, nous tenterons d'aborder la question par deux approches, l'une plutôt psychanalytique et l'autre plutôt éthologique.



On a beaucoup parlé, depuis Otto Rank, du *traumatisme de la naissance*, passage d'une enceinte totalement protectrice à un vide effrayant. *L'enfant*, disait Rank, *garde toute sa vie le regret inconscient du bonheur vécu dans le sein maternel*. Aussi, instinctivement et depuis toujours, cherche-t-on à rassurer le nouveau-né en l'entourant d'une nouvelle enceinte sécurisante.

En fait, comme aucune ne peut atteindre à la perfection du sein maternel, on en place plusieurs autour de lui, comme emboîtées.

Et d'abord, **les vêtements**. Il peut paraître étrange d'insister sur le vêtement alors que nous devons traiter le rôle de la maison ; c'est qu'entre les deux il y a une différence de dimension et non de nature. Première coquille, premier espace préservé, et aussi premier prolongement du corps, le vêtement est bien autre chose qu'une simple protection contre le froid. La société elle-même reconnaît implicitement son rôle dans la personnalité puisqu'elle le remplace par un uniforme chaque fois qu'elle souhaite (dans l'armée, les internats ou les prisons) atténuer l'individualité de chacun. Souvenons-nous aussi que dans les camps nazis, où le but était de dépersonnaliser les prisonniers jusqu'à les priver de toute humanité, le premier soin était de les mettre nus, publiquement.

Le vêtement est si important pour la sécurité du nourrisson que pratiquement, souligne Brazelton [1], il ne s'endort jamais nu, alors qu'il s'endort dans toutes les autres circonstances, en tétant, ou même au milieu du vacarme. Il n'aime pas être déshabillé par quelqu'un qu'il ne connaît pas. Et, pour trouver le sommeil, c'est fréquemment à un vêtement qu'il s'accroche : une couche, ou un bout de tissu symbolique.

Deuxième enceinte, évidemment : **les bras maternels**. Il est banal de souligner qu'ils sécurisent au moment du biberon ; plus récemment, on a attiré l'attention sur l'importance de les mettre en coquille pour transporter le bébé.

Troisième enceinte, **le lit**. Le bébé n'aime pas le vide, il rampe jusqu'à ce que sa tête touche le bord du berceau et ne s'endort que là. Il y a une dizaine d'années, certains jeunes psychologues voyaient le berceau comme une prison, une entrave au libre développement ; ils couchaient leurs bébés par terre sur un matelas, pour lui laisser de l'initiative. Ils se sont vite aperçus de leur erreur. Ce n'est pas par hasard que *dans toutes les cultures, le berceau est petit, on doit en sentir les bords* [2].

Ces coquilles successives sont sans doute perçues, ainsi que le vêtement, comme des prolongements du corps de l'enfant, aussi toute disparition de l'une de ces coquilles le fragilise. C'est dans ce souci que les crèches, non seulement encouragent les puéricultrices à prendre les bébés dans leurs bras, mais encore attribuent à chaque enfant un lit à lui, et elles ont évidemment raison. Par contre, le même raisonnement conduit à considérer comme une erreur l'habitude de le déshabiller pour lui mettre les vêtements de la crèche.

Je n'ai pas encore parlé de **la chambre** qui est la coquille suivante, parce que les murs en sont trop lointains pour être vraiment perçus par le tout-petit. Par contre, pour celui qui rampe elle devient un espace d'expériences et d'explorations, elle offre des occasions de rencontre avec des objets.

*

L'enfant qui marche, l'enfant qui explore acquiert vite une perception de

N.B. : Les chiffres entre [] renvoient aux notes en fin d'article.

l'espace très différente de celle du bébé. Il devient conscient des limites de sa chambre, puis de l'appartement ou de la maison, si bien qu'en lui commencent à lutter deux tendances contradictoires, plus ou moins importantes selon son caractère et le moment de la journée.

Ces deux tendances sont perçues très nettement dans les jeux des petits à l'âge de la maternelle, comme le montrent Hartley, Frank et Goldenson [3] :

- **la maison est trop petite** pour l'enfant qui veut reculer les limites de son pouvoir. Cette tendance est plus sensible chez l'enfant des villes, avide de promenades qui donnent des occasions d'expansion physique. Souvent confiné dans un petit espace, il exprime sa frustration en dessinant ou en construisant des châteaux immenses, des aéroports, des maisons géantes *jusqu'au ciel*.

- **la maison est trop grande**, surtout dans les moments de chagrin ou de fatigue. L'enfant construit alors des enceintes, des barricades derrière lesquelles il abrite ses possessions préférées (petites autos, etc.).

A ces moments-là, il recherche les espaces limités ou clos, comme un bébé. Il se fait une *cabane* sous la table, sous le drap, avec des coussins. Mais il n'y désire que rarement la solitude. C'est pour lui un espace de convivialité.

Souvent les parents lui font cadeau d'une maison de bois ou de toile, espérant le combler et en même temps se procurer un peu de paix. Erreur : l'enfant ne se plaît dans sa maisonnette que s'il y est **avec eux**. Le jouet n'est un succès que pour **plusieurs enfants**.

Les parents commettent souvent la même erreur, tout à fait classique, au sujet de la chambre individuelle. Ils la croient nécessaire au bonheur de l'enfant parce qu'ils sont, eux, à l'âge de la désirer. Ils ne voient pas que l'enfant ne la souhaite pas, au contraire : il s'y sent exclu, rejeté. Nous parlons ici, bien entendu, des petits ; de ceux qui veulent toujours jouer dans la pièce commune parce qu'ils n'ont pas assez de maturité pour supporter la solitude. Ils veulent toujours aussi dormir la porte ouverte. On croit qu'ils ont peur du noir, mais ils ont encore plus peur d'être exclus, abandonnés seuls aux loups, aux voleurs et aux ogres. La porte entrouverte est moins une affaire de lumière que de participation.

Pour Bettelheim [4], il est injuste de réduire l'enfant à ses propres ressources, alors que c'est normal pour un adulte. Aussi, dans son Ecole Orthogénique, à Chicago, il n'isole jamais les enfants, mais les couche en dortoir de 6 ou 8, où chacun dispose d'un espace très personnel dont il peut sortir à tout moment.

Selon Alice Dourmic [5], des préoccupations issues des théories freudiennes font qu'on éloigne trop tôt le nourrisson de la chambre de ses parents. On observe, dit-elle, des troubles du sommeil surtout chez les aînés. *Le sommeil est toujours meilleur s'il est partagé. C'est seulement aux abords de l'adolescence... qu'une chambre personnelle est vécue comme un bienfait.*

Enfin, en guise de conclusion sur le besoin de convivialité, rappelons les conclusions d'une célèbre étude de P. Chombart de Lauwe [6] :

- si les familles disposent de moins de 10-12 m² par personne, la pathologie sociale et même physique est multipliée par deux,
- mais si elles disposent de plus de 16 m² par personne, la pathologie augmente également, moins, à la vérité.

Le besoin de participation de l'enfant ne signifie pas que, pour lui, la maison n'est qu'un lieu de rencontre avec sa famille, seule capable de fixer son affectivité. Au contraire, plus l'enfant grandit, plus l'attachement à la maison croît et devient distinct de celui aux parents. Parfois il sert de compensation à l'absence des parents.

Voici le témoignage d'un adulte, Xavier, autrefois enfant unique dont les parents étaient souvent absents :

J'étais heureux de rentrer à la maison le soir. Pourtant j'y étais seul et je sentais bien la tristesse. Mais c'était chez moi. Chaque objet, chaque odeur, chaque son (par exemple le lointain sifflet du train) était absolument repéré, connu, mien. Quand je partais le matin pour l'école, j'avais l'impression de sortir dans le froid et l'inconnu.

Plus tard, quand j'ai eu un appartement à moi, j'ai longtemps gardé l'impression d'y être exposé et presque menacé. Mon appartement d'enfant est toujours resté le refuge.

*

La comparaison avec les jeunes animaux peut-elle projeter sur la question un nouvel éclairage ? Nous savons qu'il faut la manier avec prudence, et qu'elle ne peut jamais servir de preuve. A cette réserve près, nous pouvons tout de même tirer de l'éthologie d'utiles réflexions.

Et, d'abord, sur **l'importance de l'environnement**. Ainsi, un chaton nouveau-né enfermé avec sa mère (c'est-à-dire nourri physiquement et affectivement) mais dans un milieu totalement neutre qui ne lui offre aucune stimulation devient mentalement irrécupérable en quelques semaines [7].

Très tôt, le jeune animal s'attache à ce qu'il voit et touche ; la célèbre expérience de Harlow a montré que des bébés singes s'attachent à un mannequin de douce peluche plutôt qu'à un autre, identique mais en grillage sec, qui leur présente le biberon. Les objets mobiles ont une très grande importance : Les bébés canetons de K. Lorenz s'attachaient à un coussin mobile. De la même manière, un bébé de six semaines est déjà intéressé par le mouvement des images sur l'écran de T.V. [8]. Et ce n'est pas par hasard que nous accrochons un mobile au-dessus de son berceau.

Dans ses études sur le développement cognitif, J. Bruner insiste sur la nécessité de confronter une stimulation actuelle avec les traces laissées par des stimulations antérieures. Des structures stables, reconnaissables, jouent le rôle de signaux et facilitent l'adaptation.

Ainsi l'objet, nounours ou poupée, que l'enfant emporte partout avec lui, est-il une référence, un ancrage dans le réel.

La maison offre à l'enfant tout un système de références dont on ne peut le priver sans dommage. C'est pourquoi un déménagement est toujours un événement grave dans la vie d'un enfant : il ne situe plus sa propre personne. *Au bout de deux ans*, dit Antoine, 11 ans, *je ne suis pas encore chez moi dans ma nouvelle maison*. Et combien de jeunes voyons-nous livrer bataille pour empêcher leurs parents de vendre leur maison d'enfance ? Sans doute faudrait-il éviter de combiner un déménagement avec une autre cause de déséquilibre ; il est pourtant, hélas, souvent associé avec un divorce ou une nouvelle naissance.

*

La notion de territoire sera une source encore plus riche de réflexions. Pour les animaux, elle est essentielle puisque Darwin lui-même place sur le même plan les luttes entre rivaux pour le territoire ou la femelle convoités.

L'oiseau marque son territoire par son chant et le mammifère par son odeur. Il le défend de plus en plus énergiquement à mesure que l'ennemi se rapproche du centre.

Le jeune enfant ne se comporte pas autrement. Il marque son territoire par ses petites autos, ses dinettes de poupée, ses dessins qu'il laisse partout. Il cherche constamment à l'étendre en annexant l'espace commun, en débordant de l'espace qui lui est reconnu par les autres.

Pour lui, ce territoire - la maison - est :

- un espace d'action pour jouer, manipuler les objets et surtout toucher l'eau - toutes choses que l'on n'ose pas faire au dehors.
- un lieu d'actes essentiels : il aime la cuisine, où l'on mange, la salle de bains où il découvre son corps et celui de l'autre.
- un lieu où se surmontent, sans risque, des angoisses : c'est pour quoi il aime jouer à cache-cache, explorer les placards et les débarras.

Dans la période de latence, où l'enfant commence à affirmer son Moi et veut en éprouver la force croissante, il commence à s'écarter de son territoire tout en en restant proche. B. Bettelheim [9] a démontré sa préférence, dans cette période, pour les espaces intermédiaires ou indifférenciés, mal définis, qui offrent des choix : escaliers, couloirs, greniers, terrains vagues plutôt que salles de jeux, de sport ou de musique. Il nous aide ainsi à préciser, selon les âges, l'usage que font les enfants de l'espace privilégié de la maison. Prenons un exemple, vous avez invité des amis à prendre un verre :

- le bébé veut être sur vos genoux ;
- le petit enfant rôde autour de la table ;
- le 9-10 ans joue au train électrique dans le couloir ;
- l'adolescent va s'enfermer dans sa chambre.

Leur comportement à tous les âges a pourtant deux points communs :

- le respect de la chambre des parents, reconnu comme le territoire inviolable des adultes : il est rare que les enfants y sèment leurs affaires.
- et par-dessus tout, l'amour de leur lit.

Le lit est le centre du territoire, la forteresse qu'on défend contre tous les intrus. A l'Ecole Orthogénique de Chicago [10] on ne s'assoit *jamais* sur le lit d'un enfant s'il ne vous y a pas invité. Pourquoi ? Ecoutons plutôt les témoignages :

François, 9 ans, se dit prêt à accueillir des amis dans sa maison, dans sa chambre, mais en aucun cas à prêter son lit.

Etienne, 11 ans : *Si je pouvais emporter une seule chose sur une île déserte, ce serait mon lit.*

Hélène, 12 ans, fait une scène violente parce qu'on a remplacé son lit par un autre, beaucoup plus joli, sans la consulter (à la grande déception de sa mère qui croyait lui faire un cadeau).

Estelle, 4 ans, hurle parce qu'on emporte son lit pliant, et ne se rassure qu'à l'idée de le retrouver à la campagne, dans la maison qu'elle connaît bien.

Tous ces exemples viennent de jeunes enfants. Il n'est pas indifférent pourtant de constater qu'à l'adolescence le lit, le lit pas fait, le lit où l'on traîne toute la matinée, devient le symbole par excellence de la révolte.

*

Tout bascule, à vrai dire, à l'approche de l'adolescence.

L'enfant, car c'en est un encore, a pris conscience du monde extérieur et veut le découvrir. Il devient sensible aux limites de la maison. L'espace clos est de moins en moins nécessaire à sa sécurité. A mesure que sa personnalité s'affirme, il en ressent davantage **la contrainte**. Pourtant, une certaine ambiguïté subsiste, qu'exprime parfaitement son goût pour dormir sous la tente, espace exigu et protecteur, mais planté au milieu du vaste monde.

Arrive surtout le moment quasi dramatique où il comprend que l'espace de la maison n'est pas **sien**. Il ne dit plus : « *chez moi, ma maison* » avec l'orgueilleuse certitude des petits. Il n'est plus chez lui, mais chez ses parents, qui sont souvent maladroits. *Quand tu seras chez toi, tu feras ce que tu voudras. Alors, chez lui, où est-ce ?*

Ce que l'on appelait *l'âge ingrat* commence souvent par la revendication agressive d'un territoire vraiment personnel : *Dans sa chambre, on fait ce qu'on veut.*

Il paraît, nous dit un livre récent [11], que les choses ont changé, que les adolescents actuels se sentent tellement *chez eux* qu'ils ne veulent plus partir de chez leurs parents où ils vivent comme en pays conquis.

Si cela est, je ne puis que le regretter. Un territoire que l'on apprend à partager sans combat, une maison aux limites sécurisantes et contraignantes, qui provoque la révolte puis la prise de responsabilité, me paraissent faire partie de l'éducation tout comme la haute paroi du berceau autour du nouveau-né.

Rose Vincent

NOTES

★

- [1] BRAZELTON, *Trois bébés dans leurs familles*, Stock.
- [2] Professeur DEBRÉ, *L'enfant dans sa famille*, Grasset.
- [3] HARTLEY, FRANCK, GOLDENSON, *Understanding Children's play*, Routledge et Kagan Paul, Londres.
- [4] BETTELHEIM (B), *Le traitement des troubles affectifs chez l'enfant*, Fleurus.
- [5] DOUMIC (Alice), *L'enfant et sa famille*, sous la direction du Professeur DEBRÉ, Stock.
- [6] CHOMBART DE LAUWE (P), *Famille et habitation*, Informations sociales.
- [7] Expériences de H. TEUBER dans le laboratoire de M.I.T.
- [8] Expériences de J. BRUNER à Harvard.
- [9] Op. cit.
- [10] Témoignage de Geneviève Jurgensen, thérapeute à cette Ecole et collaboratrice de BETTELHEIM de 1970 à 1972.
- [11] *Moi, ta mère*, Christiane COLLANGE.

DE « CHEZ SES PARENTS » A « CHEZ SOI »



LES RACINES

Feuilletons un dictionnaire. Les mots **maison**, **logement**, **habitation** ont chacun sa référence : on parle en sociologue de politique du **logement**, le psychologue fait dessiner une **maison** à un enfant, le trait d'union qui renvoie à l'utilisateur est **l'habitation**. Ce mot renvoie à toute une généralisation de sens. *Habere*, avoir, posséder, d'une façon *habituelle*. Un peu comme l'habit d'une famille, son *habitus*, manière visible d'être, ses habitudes par extension.

Faisant sonner ces mots et d'autres que nous verrons, j'ai senti l'appropriation durable d'un espace. Le croisement de l'espace et du temps constitue la bulle protectrice d'un groupe. Double influence : elle est le reflet de ses échanges intimes; elle le marge de contrainte, le nourrit de sa réalité. Elle est bien comme le vêtement qui révèle l'être en le cachant et le protégeant. On s'y montre et on y lave son linge sale.

Chaque famille a ses pratiques dans son habitation, marque son *habitable* de sa personnalité et se sert de celui-ci pour façonner chacun. Il donne son empreinte, sa marque à chacun de ses membres. En ce sens *l'habitation éduque*. Les parents, inconsciemment, imprègnent de leur sensibilité, de leur imaginaire, l'enfant suivant la façon dont ils structurent son habitation et toute sa vie sera à la fois dépendance dans la répétition et effet de dépassement, de détachement.

Tout commence par le premier *habitable* du fœtus, là où se façonnent ses premières *habitudes* à travers des sensations. L'utérus maternel est le premier *habitable* - c'est le *tabernacle* - (associons librement) ce lieu d'élection du sacré, première *taverne* où l'on est rassasié, la *caverne* primitive, le creuset où s'est nichée la première et fragile humanité. *Prison ou paradis ?* Désir de retour au fondamental confort où tout était parfait et besoin de s'en échapper pour être enfin chez soi dans son espace à soi. **De l'espace de ses parents à un chez soi.** Nous retrouvons bien notre thème. Toute la vie s'inscrit dans ce double mouvement. Cette toile de fond permet de comprendre tout ce qu'on va voir dans les jours qui viennent.

L'HABITATION COMME ÉDUCATION

L'éducation est une **histoire d'habitation de la naissance à la mort**, un itinéraire où l'on passe d'un lieu habité, organisé par des parents à une appropriation d'une partie de cet espace, puis à une autonomisation de l'habitat jusqu'à la rencontre avec un autre habitacle, la chambre d'amour, d'où naîtra un nouvel espace commun à partir de deux imaginaires amoureux, créant un nouvel espace éducatif. Le déplacement dans l'espace de l'habitation, de logement en logement, est certes important mais n'est que le reflet d'une histoire psychologique intime. Comme l'escargot, nous transportons notre Maison avec nous, représentation imaginaire

stable. Elle se dilate puis se concentre et c'est dans notre maison, sans arrachement que nous désirerons mourir : retour à l'essentiel, au nid sécurisant, à la chaleur utérale.

LA CHAMBRE D'ENFANT

Avant la naissance, les parents ont prévu le lieu où leur enfant va vivre. Ce nid est préparé par tout le groupe familial, d'autres aînés éventuellement, des grands-parents, des amis qui interfèrent par leur cadeau pour concocter l'environnement de l'enfant. Disons que ce qu'on appelle improprement la *chambre de l'enfant* n'est justement pas la sienne, mais un lieu construit en fonction des désirs des parents, de leur imaginaire, des images sociales, publicité, projets éducatifs : ils l'aiment. Le nourrisson la subit, ne se l'approprie qu'à l'usage. Psychologiquement l'enfant habite chez ses parents, même à l'adolescence il en reste quelque chose : s'il invite des amis ce sera toujours l'habitation des parents dans laquelle il les introduira avec plus ou moins de liberté, de satisfaction. Alors que socialement, légalement le *chez nous* est un *chez lui* dont il ne peut être exclu tant qu'il n'est pas majeur. Il ne se sent pas vraiment toujours à l'aise dans un cadre auquel légalement il est lié. On voit le passage difficile à l'appropriation.

Au départ la chambre du nourrisson est tapissée, meublée, éclairée selon l'imaginaire propre des parents tout pénétrés des stéréotypes ambiants et l'ameublement de consommation dit *pour enfant*, le monde animalier, les Walt Disney envahissent les murs, les roses, les bleus, répondant à des clichés de ce qui est réputé *pour enfant*. Faut-il réduire les *cadres* offerts aux enfants à des contours simplistes de nounours ? Plutôt qu'un *poster impressionniste* ? Il y a une surinfantilisation de l'enfance. Ajoutez-y la forme des meubles, leur taille. On est en face d'un environnement culturel qui vous piège mais doit bien correspondre à quelque fantasme de jouer à *la poupée* ; c'est un mode d'expression de ces sentiments tendres. Cette bulle protectrice que nous construisons trouve son répondant dans les vêtements dont nous habillons l'enfant. Nous continuons, non plus la mère seule, mais la mère et le père à le phagocyter de nos projections et c'est cela notre pensée éducative.

Cela imprègne tous ces premiers mois de perceptions. On invente, innove, installe sur son berceau un mobile musical... mais très vite le nourrisson échappe à ce cadre. Nous l'installons dans les autres pièces de l'appartement. Y est-il chez lui ? A la cuisine où il n'a le droit de toucher à rien. Dans la salle d'eau où se situent les échanges corporels autour de la propreté, dans la chambre où les parents font l'amour et où il viendra à quatre pattes demander sa part. Cette habitation parentale dûment ritualisée dans ses focalisations paternelles et maternelles, ces fonctionnalisations vont être le lieu d'imprégnation d'autres valeurs. Si ce volume est occupé par de la musique rock ou du Vivaldi, il n'aura pas la même éducation...

LE LOGEMENT PARENTAL, UN LIEU D'IMPRÉGNATION DE L'IMAGINAIRE PARENTAL

Chaque foyer a une tonalité culturelle. Le plus visible est l'ameublement.

Celui-ci s'inscrit dans une histoire familiale, les héritages. Mais il y a les achats. Tel foyer puise son modèle dans le catalogue de la Redoute ou d'Habibat, fréquente les antiquaires ou les *puces*. Mais il est d'autres secteurs plus secrets. J'ai, autour d'un travail sur la clef, étudié des types de familles, *ouverte* ou *fermée*. Chez les uns, toutes les portes sont fermées, les fenêtres garnies de rideaux parfois doubles et ce qui est cultivé c'est l'intériorité. Chez d'autres, la clef est sur la porte, toutes les portes sont ouvertes et on ne frappe pas en passant d'une pièce à l'autre. Ouverture sur les autres, mais fusionnalité du groupe où l'individu est comme mangé.

On peut aussi opposer à des familles où une rigidité d'organisation, une stabilité des meubles, une fonctionnalité des espaces sont telles qu'il y a des lieux pour dormir, pour travailler, pour manger, pour jouer et où on ne déroge pas à cet ordre sécurisant, installé, de jeunes foyers où tout est encore en pointillé. Ces foyers sont à l'image du flou de leur corps: peut-être provisoire, non installé. On vit avec des matelas par terre, des rayonnages mobiles pour les livres, des caisses en guise de table. On mange, on fait l'amour, on travaille là où l'on se trouve. Rien n'est figé dans le quotidien. Il n'y a pas une salle à manger et une chambre, toutes les pièces sont à tout faire.

On comprendra que cette structuration de l'espace et du temps habités marque l'enfant d'une façon indélébile, pour la vie, de certaines valeurs. La famille la plus libérale n'est pas toujours celle qui par son non-conformisme fait vivre l'enfant dans une bulle parentale où il est phagocyté. Il peut y être partout et nulle part chez lui. L'enfant est si associé à la vie parentale qu'il n'a pas d'espace à lui, il n'a pas de *parc* où les parents, les frères et sœurs, n'entrent pas...

Il est intéressant de se demander dans ce logement parental, quel est l'apport maternel et l'apport paternel. De l'itinéraire social et culturel des deux parents lequel a dominé et pourquoi ? Affaire de poids de personnalité ? de différence d'investissement dans la parentalité ? Quand un homme et une femme se rencontrent et commencent à partager un espace commun, sera-ce celui de l'homme, de la femme, ou bien ont-ils construit de toute pièce un habitat à deux ? L'histoire de leur couple s'inscrit sur les murs : l'affiche du concert de musique pop où ils se sont connus, les souvenirs ramenés de leurs premières vacances ensemble. Il est des couples où chacun conserve un espace à lui avec ses objets, ses secrets et d'autres où tout est mêlé. L'un dévore parfois l'autre sans même s'en rendre compte.

Une parenthèse : rencontrer quelqu'un c'est socialement voir ses habits, l'entendre parler : il présente une façade. Il met en avant par ses discours un monde conscient, des principes éducatifs pour se situer. Ce n'est qu'en entrant chez lui, dans son intérieur, son intimité, son foyer, que se révèle son inconscient. Il y est nu. Se dévoile alors parfois une personnalité en pantoufles. Dans son mobilier apparaissent alors tout un itinéraire social et un niveau d'inspiration qui sont au cœur de la réelle éducation qu'il donne à ses enfants.

Il y a des familles d'origine paysanne ou ouvrière qui marquent l'habitat plus que l'appartenance bourgeoise actuelle et vice-versa. On continue à manger à la cuisine. La place que tient l'enfant dans la maison, l'articulation «espace de l'enfant,

espace des parents», est accompagnée de toute une tradition éducative : place des lits, du repas (cuisine, salle de séjour), la chambre lieu de sommeil ou d'activité : travail / jeu. Dans les milieux populaires, on a tendance à concentrer les activités communes (autour de la lampe, du feu, de la table) par souci d'économie, on s'y rassemble, s'y contraint. L'éclatement de la vie dans tout l'appartement signe un libéralisme qui coûte plus cher. Il y faut plus d'espace, plus de chauffage, plus de lumière...

L'ENFANT GRANDIT

La sortie réelle de la chambre d'enfant correspond à la période où l'enfant, d'abord à quatre pattes, prend possession de tout l'espace parental. Puis il va à l'école, en rapporte des dessins qu'on met sur les murs. Il marque **un territoire à lui, de ses odeurs, de ses traces, de ses secrets, de son ordre à lui** qui n'est pas celui de sa mère qui veut y mettre son ordre à elle. Et ce sont les premiers conflits autour du rangement de la chambre. Ranger ses affaires seul, faire seul son lit, nettoyer sa chambre, même mal ; là mère, maîtresse du logis le supporte-t-elle ou intervient-elle encore comme si cet espace était **encore le sien ?**

Le conflit contraire est l'enfant qui a sa chambre à lui mais n'y est jamais, comme si c'était un *parc*, une prison et il trimballe ses jouets dans toute la maison, reste dans les jupes de sa mère à la cuisine...

Demande-t-on à l'enfant son avis pour l'installation de sa chambre - tapisserie, décoration, mobilier - ? Peut-il y mettre telle affiche qui lui rappelle son émission de télé préférée et que nous jugeons d'un goût épouvantable ? A-t-il le droit de s'enfermer dans sa chambre ? Frappe-t-on avant d'entrer ? Et s'il préfère dormir en boule par terre comme dans les westerns, intervenons-nous pour qu'il regagne son lit ? S'il invite ses camarades, peut-il y faire avec eux ce qu'il veut s'il est dérangé par l'ordre familial ? Vous pouvez faire tout le bilan des conflits d'espace comme des conflits de liberté d'exister soi-même. Respect mutuel ? Où est la T.V., cet objet magique qu'il s'approprie, a-t-il le droit ou pas d'en user et où ? Je vous convie à un nouveau regard sur l'usage de votre habitat et du sien...

Et cela se complique avec la présence de plusieurs enfants. Conflit de pouvoir, de niveau sonore, d'invasion de l'un...

LA CHAMBRE DE L'ADOLESCENT

A 18 ans, à la majorité, faute d'argent, bien des jeunes habitent alors non plus chez eux, mais chez leurs parents. Vont-ils ou non pouvoir fumer tranquillement dans cette chambre qui n'est pas à eux, y recevoir un partenaire amoureux... ? Il est des conduites d'ajournement imposées pour raison économique et d'autres parce que l'hôtel est confortable, qu'on y a toutes les libertés sans ses contraintes. Ce sont, comme dit Christiane Collange, les parents qui ne se sentent plus chez eux.

La problématique est alors : *comment faire éclater en souplesse l'habitat familial en habitat autonome ; protéger sans rejeter*. L'entremêlement des besoins

affectifs et économiques joue à plein. Avec toutes les tensions qui apparaissent, les contradictions que recèlent les sondages dont nous aurons à parler. *L'accouchement sans douleur, sans risque, sans violence* se poursuit alors.

Mais plus intéressant nous semble ce qui reste chez le jeune de ce que nous avons apporté et qu'inconsciemment il a reçu. Regardons son habitat autonome, libre et le nôtre. Il croit s'opposer et en réalité transporte avec lui culturellement, plus qu'il ne croit (comparons ce logement au nôtre quand nous étions jeunes). Et cela sera de plus en plus visible quand lui-même entrera dans le couple. Ce dont il hérite c'est non seulement d'objets que nous lui offrons pour son installation, mais d'un imaginaire qui devra se confronter avec celui d'un cohabitant éventuel.

Mais les rapports qui existent entre ce nouvel espace habité et le nôtre sont aussi révélateurs des liens profonds qui perdurent ou non. Prenons deux exemples : le jeune conserve-t-il chez nous des objets, des livres, des jeux enfermés dans des placards ou non ? A-t-il encore chez nous un lit qu'il considère comme le sien ? ou bien quand il revient à *la maison* se contente-t-il d'être dans le lit des invités ? Son ancienne chambre a-t-elle été transformée pour le logement de l'arrière-grand-mère infirme ? Un frère plus jeune l'a-t-il occupée ou bien la loue-t-on à un étudiant ? Quand il vient à *la maison*, j'utilise volontairement ce terme plus chargé de l'émotion enfantine, s'y met-il en pantoufles, se sert-il à boire au réfrigérateur ? ou bien reste-t-il en invité respectueux de votre maison ?

Souvent aussi, j'ai travaillé avec des groupes sur la clef. Vos jeunes partis de chez vous, ont-ils rendu la clef et sonnent-ils pour entrer ou s'en servent-ils sans sonner ? La clef me semble un objet bien révélateur du cordon ombilical maintenu ou non. Je pense à cet homme marié qui, muni de la clef, venait partager tous les midis le repas de sa mère restée seule et habitant à deux pas de son travail ! Vous-même, avez-vous la clef de leur maison ? Vous sentez-vous chez vous, chez eux, en vous invitant sans façon, y faisant éventuellement le ménage... ?

L'autonomisation est au prix justement de cet accouchement sans violence, sans risque, sans douleur mais laisse tout un jeu d'héritage qui se trouve ouvert bien avant notre mort. C'est tout un imaginaire, le nôtre, qui se révèle à travers l'agencement de leur maison.

Un jeune, *désordre* chez ses parents, se révèle aussi maniaque que nous dès qu'il est vraiment chez lui... cela aussi c'est un héritage.

Jean Ormezzano

LES LIEUX DE LA MÉMOIRE : SIMPLES RÉFLEXIONS SUR LA MAISON



Le passage de l'habitation souterraine, *introvertie*, à l'habitation *extravertie*, aérienne, représente une étape importante de l'histoire du génie humain. Encore de nos jours, on apprécie en termes de progrès technique l'érection d'édifices dont le sommet affleure le ciel : tout semble se passer, dans ce domaine comme si le projet primordial de l'homme avait consisté à émerger de l'intérieur de la terre, d'abord pour la maison attenant au sol, puis pour celle qui s'en éloigne le plus possible. Ce processus de distanciation ne se conçoit pas seulement comme une évolution technique mais aussi comme tout un mouvement de libération du corps de l'homme presque aussi important que l'acquisition de la station debout. Cette dynamique de l'histoire au cours de laquelle l'homme s'est déplacé de la caverne à l'habitation construite fait penser à l'enfant sortant du ventre de la mère, faisant l'expérience du corps à corps avec elle dans un premier temps, pour s'en séparer enfin de manière définitive en vue de constituer sa propre individualité : on parle alors de la croissance de l'enfant, se traduisant notamment par l'augmentation de la taille allant de pair avec l'acquisition de son autonomie. Or quelles que soient son envergure et son apparente indépendance, l'édifice projeté dans le ciel reste néanmoins relié au sol sur lequel il repose ; cette condition pourrait d'ailleurs indiquer l'existence probable d'un seuil en ce qui concerne le niveau de hauteur d'une habitation : la maison très haut située, détachée (même par illusion) complètement de la terre continue-t-elle à remplir ses multiples fonctions ? Il semble que l'habitation spatiale que les scientifiques s'efforcent de mettre au point ne soulève pas seulement des problèmes de physiologie humaine, mais aussi des problèmes liés au psychisme et à l'activité cognitive. Ces deux ordres d'opérations ne sont certes pas indépendants l'un de l'autre : les troubles physiologiques sont souvent la cause de troubles psychiques et d'affections de l'intelligence ; par-delà cette interdépendance de phénomènes, il importe surtout de postuler que la maison ne reste *maison*, c'est-à-dire avec la totalité de ses fonctions, que située à une certaine hauteur du sol à laquelle des liens sont maintenus ; au-delà de cette limite, il y a dénaturation de l'objet et déraison chez l'homme. L'on pourrait reprendre ici la comparaison amorcée plus haut : à l'instar de la maison inscrite nécessairement dans un espace de significations, l'autonomie de l'enfant mué en adulte n'a de sens que dans la mesure même où ce dernier conserve un lien à valeur de référence avec la matrice originelle : la césure du cordon ombilical met aussitôt en œuvre la mémoire sans quoi l'homme perd sa vertu d'humain. On s'aperçoit ainsi qu'entre l'homme et la maison, il y a plus qu'une relation de créateur et de production, d'acteur et de scène : un processus identique les porte, l'un et l'autre, en des cheminements distincts, mais parallèles, vers des destinées sensiblement comparables.

Cependant, la maison est matériaux et l'homme, l'intelligence organisatrice : issus tous deux de la caverne, du ventre de la terre, c'est l'homme qui s'en départit pour instaurer un nouvel ordre relationnel entre lui-même et les éléments naturels pris comme tels ou associés les uns avec les autres. Et la distinction s'établit ici,

entre l'abri sous forme de cabane, construite en général par accumulation d'un même matériau et la maison dont les éléments de base résultent de la combinaison calculée, en vue d'un matériau original, de plusieurs éléments naturels : la brique n'est pas donnée dans la nature ; elle est le fruit de l'imagination, l'association subtile de la terre, de l'eau et du feu. La multiplicité des éléments associés et le degré de complexité de leur combinaison donnent lieu à des matériaux de plus en plus élaborés, présentant des avantages dont les principaux sont la maniabilité et, surtout, la durabilité. En effet, le facteur temps semble déterminant dans le rapport de l'homme à son habitation, et ce rapport est d'autant plus étroit que le lieu ainsi aménagé est pensé inaltérable pour servir de support au projet de l'être humain.

Avant d'examiner de plus près ce rapport, et afin de mieux comprendre l'interprétation qu'il convient d'en faire, il nous faut mentionner quelques caractéristiques fonctionnelles de l'habitation.

La maison, tout comme l'abri, constituent en tout premier lieu la délimitation d'un espace, la mise en place d'une frontière entre l'espace commun et l'espace individuellement approprié, devenu privé. Cette répartition s'apparente au processus d'individuation du sujet qui se donne ainsi en opposition avec la collectivité à laquelle il appartient pourtant en tant qu'un élément parmi d'autres. Or les deux espaces ainsi distingués acquièrent des significations dans la mesure où l'un est l'intérieur et l'autre, l'extérieur ; l'un est le dedans, l'autre le dehors ; le premier conduit à l'affirmation de soi, à la proclamation de son identité ; le second permet alors de poser sa singularité en tant que sujet ou personne, à la fois distincte et différente des autres personnes. On aboutit alors à une dialectique du rapport de l'homme à l'habitation : celle-ci implique son contraire du point de vue fonctionnel ; en effet si la maison, l'espace du dedans, favorise la constitution de l'identité du sujet, celle-ci a besoin d'un autre cadre pour être proclamée : il n'est nul besoin de se déclarer soi à soi-même. Par ailleurs, la proclamation de cette identité possible et pertinente seulement au sein de l'espace commun (à l'extérieur de l'habitation) constitue en même temps un défi, tout autant une offense adressée aux autres par l'affirmation de sa singularité qu'une défense de soi contre l'indifférence. Ainsi, la mise en place d'un abri ou d'une maison n'est pas uniquement la réalisation d'une protection contre les intempéries et les attaques ; elle est aussi réduction d'un conflit inhérent au développement du sujet passant du statut d'individu à celui de personne.

Par-delà cette similitude fonctionnelle, l'abri et la maison se différencient sur plusieurs points dont le plus important est la durabilité des matériaux ayant servi à les construire. D'une manière générale, l'abri est fait de matériaux naturels tirés de la végétation ; lorsqu'il s'offre comme un amas de pierre, il est le plus souvent donné comme tel : c'est le cas de la caverne parfois creusée par l'homme, mais à partir d'une incitation de la nature. Ces matériaux restent sujets aux vicissitudes saisonnières et se détériorent assez rapidement, ne pouvant, dans ces conditions, servir de support à l'homme dont la durée de vie est relativement plus longue. L'abri-cabane présente ainsi un intérêt tout à fait négligeable : à peine se détache-t-il de la terre, à peine se différencie-t-il de l'environnement naturel bien que délimitant un espace propre. La maison, par contre, fait appel à davantage de créativité : non seulement au plan des matériaux utilisés dont la confection a été évoquée plus haut,

mais aussi, et surtout, au niveau de sa conception en tant qu'objet construit pour perdurer. Et ce fait constitue le principal critère par lequel la maison se distingue de tout autre abri, fabriqué ou non. Paradoxalement la maison, quel que soit son niveau d'élévation par rapport au sol est significativement plus proche de la terre que la cabane dont la proximité physique avec elle est plus accusée : ici, nous abordons une autre dimension du rapport de l'homme à la maison.

En effet, si la fabrication de l'abri et la construction de la maison déterminent le dedans et le dehors, participent l'une et l'autre à la production de l'identité et à son affirmation, l'homme ainsi défini et situé a besoin de s'investir, c'est-à-dire d'imprimer quelque part les marques et les signes de son existence, sa vie durant, et des générations se succédant. Les lieux privilégiés d'inscription de la mémoire sont alors la terre, lieu commun aux membres du clan ou du lignage, et la maison, lieu plus fermé, strictement voué à la mémoire familiale. Bien qu'il s'agisse d'objets immobiles, la perception que nous avons de la terre et de la maison est une perception dynamique : elle se perd dans le futur imaginaire et s'alimente du passé. Comme le souligne G. Bachelard, la maison de naissance est celle qui fut avant et qui s'inscrit en même temps dans tout projet concernant la génération à venir. Nous ne nous attarderons pas ici aux faits et formules relatifs à la maison et à la terre d'origine : toutes les sociétés et toutes les langues en fournissent, qui rendent suffisamment compte de leur importance dans l'imaginaire collectif chez différents peuples ; par endroits (en Afrique noire) tel terme désigne à la fois la maison et la communauté sociale - assimilation que nous prendrons en compte dans les lignes qui suivent.

L'homme s'attache à la terre et à la maison en raison de leur durabilité, parce que l'une et l'autre embrassent, dans un même témoignage, les trois dimensions du temps. Et les peuples se différencient à travers leurs actes culturels, par leur choix de la terre ou de la maison prises, ici ou là, comme lieu de la mémoire. Il est un fait d'observation que la terre concentre moins les souvenirs là où la maison a fleuri, s'est agrandie, s'est élevée parfois très haut dans le ciel ; inversement, les sociétés qui n'ont pas abandonné des habitations à matériaux naturels, précaires et éphémères, continuent à conférer à la terre sa vertu de conservatrice du passé et son aptitude à régénérer. Dans les deux cas, le projet vise le long terme, le temps nécessaire pour qu'au moins le petit-fils rejoigne le grand-père dans leur même continuité du récit. Ici, la maison devient l'univers comportant des espaces profanes et des espaces sacrés, des galeries d'objets précieux et des réserves d'objets usuels, des valeurs typiques, des signes multiples, indicateurs d'époques et de pérégrinations. Autant de lieux, d'objets, de choses qui alimentent l'imagination, comblent la mémoire collective et individuelle, incitent à l'action.

A côté de la maison, la terre s'offre comme une donnée synthétique, où se confondent le commencement et la fin : en Afrique noire, par exemple, c'est dans la même terre que l'on conserve le corps de l'aïeul et le placenta libéré du nouveau-né : s'y rencontrent aussi la mort et la naissance dont l'antagonisme fondamental a pour effet de perpétuer la lignée, autant par le renouvellement de ses membres que par la constitution d'une histoire qui est la leur. Une histoire qui ne se raconte pas, parce qu'elle ne s'inscrit pas dans un temps fractionné ; une histoire sans dates, qui

se borne bien souvent à fixer les ancêtres dans la généalogie.

Par-delà la maison construite, abri autant que la caverne, c'est le cheminement de l'homme qui se donne à l'observation, à travers les rituels, l'organisation de l'espace, la traversée institutionnelle, les processus et les procédés de constitution d'une mémoire.

Manga Bekombo

LA MAISON ET LE QUART MONDE



Comment prendre en compte cette population exclue qu'est le quart monde ? Cet hiver, dans la ville de Reims, je rencontre un jeune hébergé dans une famille. Ce jeune a été mis à la porte de chez sa sœur, dont la famille était dans la misère. C'était en janvier, il n'a pas trouvé d'autre solution à son logement que de chercher une chute de moquette, de s'enrouler dedans et de coucher sous un pont.

C'est dire de manière brutale et extrême la situation dans laquelle les jeunes du quart monde peuvent être plongés par rapport à l'habitat. Cette situation m'a rappelé celle dans laquelle a démarré le mouvement il y a trente ans. C'était dans un bidonville de la région parisienne, à Noisy-le-Grand, où vivaient 252 familles avec leurs enfants et leurs jeunes. Depuis ses origines, le mouvement s'est implanté et développé dans les quartiers défavorisés, délabrés, les cités d'urgence, de transit, dans les *slums* ou les *aldeas*.

Nos implantations sont toujours auprès de familles. Les jeunes que nous connaissons ont une famille et c'est dans cette famille que nous les rencontrons et donc, généralement dans un habitat dégradé.

Dans ce contexte, les trois constantes qu'on retrouve dans le combat du mouvement sont :

- le combat pour le savoir : une population ignorante ne peut pas se prendre en charge par elle-même, il faut qu'elle acquière les moyens du savoir ;
- la possibilité d'avoir une sécurité économique, c'est-à-dire que les familles aient les moyens minimum pour vivre, ce qui comprend le logement ;
- la possibilité de prendre la parole.

C'est cette démarche que j'ai suivie pour préparer mon exposé : donner la parole à des jeunes du quart monde en reprenant des témoignages récents publiés dans nos journaux.

Il est évident que ces témoignages ne sont pas des cas, ou le récit de jeunes qui auraient eu, un moment donné, un problème. Ils sont significatifs au moins pour les pays occidentaux. Pour le Tiers Monde, il est encore trop tôt pour que le mouvement puisse dire quelque chose.

Ces témoignages ont été recueillis dans ces groupes de jeunes que nous formons dans les quartiers défavorisés et que nous appelons : les Clubs du savoir et de la solidarité.

Le premier est de Sylvie, de Plaisir, dans les Yvelines, à quelques kilomètres d'ici, elle a 18 ans :

On a été expulsés le 22 juin.

Je trouve vraiment moche d'expulser ma famille, sans ressources depuis 1981. Mes parents ont travaillé 30 ans. On aurait pu leur verser une allocation, une fois qu'ils n'avaient plus de travail.

Au début, on était neuf dans un F5. Les H.L.M. ont dit que mon frère et ma belle-sœur devaient déménager, et aussi ma sœur aînée et son fils de deux ans.

Alors mes parents se sont retrouvés sans aucune ressource avec deux enfants à charge (moi, 18 ans, au chômage sans allocation, et ma sœur, 15 ans, à l'école).

L'expulsion a eu lieu. Le commissaire a été vraiment sympathique, il nous a donné un délai.

Partout, on nous a dit qu'il n'y avait plus aucune solution, la mairie, les H.L.M. Pourtant, moi, 18 ans, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour mes parents. Je suis allée au H.L.M., à la mairie, à la C.A.F.

Etre expulsé comme des chiens galeux, je trouve ça affreux.

On a déménagé. On a eu de la chance de ne pas se retrouver à la rue, car mon frère, ma belle-sœur, ma sœur, ne nous laisseront jamais tomber.

A l'heure qu'il est, nous nous retrouvons à six dans un F2. Si on s'écoutait, on deviendrait méchant. Mes parents et moi espérons partir en Normandie dans notre famille.

Je voudrais le compléter par le témoignage de Susie, qui nous parle d'Evelyne, de New-York, dans le Lower East Side, 23 ans :

«C'est scandaleux !», Evelyne était en colère. Elle avait assisté à une réunion de quartier, à laquelle on avait annoncé que toute une partie du quartier faite d'appartements abandonnés et appartenant à la ville, allait être restaurée pour des locataires à revenus moyens comme dans les rues avoisinantes.

Evelyne m'a raconté cela chez sa sœur Anna, qui habite un logement social. Evelyne a 23 ans et sa sœur Anna 21. Leur mère n'a pas de logement, leur sœur Jenny qui a 18 ans attend un bébé et n'a pas de logement non plus. Toutes les deux logent chez Anna qui assume la responsabilité de les loger et de les nourrir, en plus de ses propres enfants, et ce, dans un appartement de 4 pièces.

Tous essaient de survivre avec l'allocation du Welfare, allocation prévue pour 2 adultes et 3 enfants. Maintenant, il y a également la cousine Angela qui a été chassée de chez elle avec ses 3 enfants, Angela a 24 ans, est enceinte de huit mois, et depuis trois jours, elle couche par terre.

Ce que vit le quart monde aujourd'hui, il ne faudrait pas croire que c'est lié seulement à la crise. Voici un témoignage qui nous vient de Toulon et qui l'exprime :

Enfants, nous vivions dans un bidonville au centre de la ville, puis dans des pré-fabriqués que la mairie a démolis en promettant de nous reloger. Cela fait 13 ans que nos familles attendent d'être relogées.

On est rejeté car nous vivons en caravanes. Nous avons fait parvenir, avec accusé de réception, plusieurs lettres au maire qui sont toujours restées sans réponse. Nous ne demandons que cela : vivre en maison, travailler.

Andrée-Pierrette (25 ans)

On voit bien que pour les jeunes du quart monde, le logement est étroitement lié à la vie familiale, à la vie de leur propre famille, parents. Si leur famille est exclue de la reconnaissance au droit au logement, ils vont, enfants, et ensuite jeunes,

partager cette exclusion. Ils en subissent l'humiliation, ils peuvent aussi être à l'initiative de recherche d'un autre logement ou au contraire et en même temps reprocher à leur famille de ne pas être capable d'avoir droit au logement *comme tout le monde*.

Pour les jeunes du quart monde, le logement c'est aussi leur rue, leur cité, leur quartier. Très tôt, enfants, la rue est leur espace, un espace important de leur univers.

Des filles de Marseille décrivent leur cité. Elle existe aujourd'hui telle qu'elle est décrite dans ce témoignage :

La cité a été construite il y a environ 40 ans. Elle est partagée en deux morceaux: il y a une partie de baraques, et l'autre de H.L.M.

Les baraques sont faites de briques et de fibrociment. Il n'y a pas l'eau courante, ni de sanitaires. Les maisons sont trop petites. Elles sont composées de trois pièces, et abritent des familles de plus de dix personnes. Certaines de ces familles vivent là depuis dix ans.

Le dépôt d'ordures est placé devant l'entrée de la cité.

Les H.L.M. sont des bâtiments de cinq étages. Souvent, il n'y a pas de lumière dans les escaliers. Il n'y a pas de boîtes aux lettres, ni de caves. Les blocs sont très dégradés, et très sonores.

L'environnement. La cité est bordée d'un cimetière et d'une faculté de médecine. La cité est dans un trou, et elle se termine en cul-de-sac. Elle est très sale car personne s'en occupe. Il y a beaucoup d'enfants et de jeunes.

Les jeunes n'ayant pas de travail, ni d'occupation, s'ennuient, alors ils cassent, ils volent des voitures qu'ils brûlent et abandonnent dans la cité. Ce qui rend la cité angoissante. Mais ces jeunes ne désespèrent pas, ils attendent...

Nous, nous souhaitons que la cité s'améliore, c'est-à-dire que nos familles soient mieux logées, et qu'on nous considère un peu plus, et que les jeunes trouvent une occupation.

Il faut que les gens sachent comment on vit.

Karima-Fathia

Je voudrais rajouter un autre témoignage de Suisse :

Dans la cité, on a construit des beaux bancs avec des jeunes. On a appris à les faire avec des gens du métier et on les a mis dans la cité.

Les jeunes du quart monde n'acceptent pas cette situation de fait dans laquelle ils se trouvent. Ils essaient que ça change. En novembre dernier il y avait une rencontre européenne des jeunes du quart monde à Luxembourg. Le communiqué final disait ceci :

Nous essayons d'embellir nos quartiers délabrés, nous y créons des fêtes d'amitié, pour permettre aux jeunes les plus rejetés parmi nous de participer. Ensemble, nous voulons sortir de nos ghettos.

Le logement, le quartier où l'on habite définit en partie votre appartenance sociale, surtout quand on n'a ni travail, ni métier. Pour les jeunes du quart monde

cela est source d'un conflit intérieur : d'un côté leur famille est leur seule attache affective possible, leur seule sécurité, leur seul repère des valeurs, ils y tiennent beaucoup et en sont fiers et, d'un autre côté, ils ne peuvent pas exprimer cette fierté et ils doivent donc s'en démarquer. Il en est de même pour leur quartier, d'un côté ils l'aiment bien et d'un autre ils doivent s'en démarquer. Souvent, les jeunes du quart monde cachent leur adresse, par honte de la réputation.

Ce conflit intérieur est pour eux le creuset de leur réflexion, de leur pensée, sur la vie, sur le monde.

A une fille à qui je demandais quelles étaient les grandes questions sur le monde qu'elle se posait, répondit :

Ma mère a recueilli une famille chez nous, ils n'avaient plus rien, ils étaient à la porte. Ils ont dû partir de chez nous, ils n'ont toujours rien. Comment vont-ils réussir à trouver quelque chose ?

Le monde des jeunes du quart monde, c'est d'abord leur voisinage : les voisins qui n'ont pas de travail, ceux qui envoient leurs enfants mendier la nourriture, les plus pauvres qui seront expulsés. A ces grandes questions que se posent les jeunes, se joignent des préoccupations plus personnelles comme celle d'avoir leur propre logement. Pour beaucoup de jeunes, ce sera rester hébergé dans sa famille. Il y a quinze jours, un jeune disait : *Maintenant pour avoir un logement, faut travailler*. Ce n'est pas nouveau, cela veut dire qu'à l'heure où le chômage s'aggrave, les conditions d'accès au logement social sont durcies.

Pour tous ces jeunes au chômage, le logement c'est leur famille, la famille d'un copain, la rue, les solutions de fortune (caravanes, camion, etc.).

La recherche d'un logement intervient surtout à l'annonce d'une première naissance, ou lors d'une mise en ménage, ou quand un célibat se prolonge :

Je voudrais avoir un logement pour faire ma vie. J'ai toujours vécu dans la misère, je voulais que ça change. Ce n'est pas en habitant toujours à droite, à gauche que je peux lutter contre le désespoir. J'ai rempli un dossier, à la mairie. Il fallait fournir des fiches de paie, ça n'a pas marché.

Maurice (22 ans)

Le droit d'habiter, n'est pas seulement le droit d'avoir un logement, c'est aussi le droit d'apprendre à *loger*. Beaucoup de familles relogées des bidonvilles ont dû quitter leur relogement faute de ce droit.

Pour certaines familles très démolies par la misère, les cités de promotion familiale telles que celles qu'animent le mouvement peuvent être une solution provisoire.

Enfin, je voudrais terminer en résumant les propositions qui ont été faites cet hiver par le Père Joseph, secrétaire général du mouvement, au Premier Ministre. Il

s'agit de mesures d'urgence. Je cite seulement celles qui ont rapport avec le logement :

- Obtenir un moratoire pour les expulsions sans relogement.
- Maintenir les droits aux prestations familiales et aux aides au logement correspondant aux enfants de plus de 16 ans sans travail et à charge de leurs parents, à parité avec les droits ouvrables quand les jeunes poursuivent leurs études.
- Créer un revenu minimum familial garanti.

N'y aurait-il rien de changé depuis trente ans ?

Ce qui a changé, c'est la population du quart monde qui s'est mise debout, elle a appris et apprend toujours à prendre la parole, c'est-à-dire à changer et à dire ce qu'il faut changer pour qu'il n'y ait plus de misère, à partir de ce qu'elle vit elle-même.

Est-on prêt à l'écouter, à faire entendre sa voix ?

Le 27 mai prochain, on pourra le vérifier, les jeunes du quart monde en délégation internationale de quatre continents, vont être reçus par le Directeur général du Bureau international du travail (B.I.T.) à Genève. Ils seront mille et diront leur message au monde. Ce message comprend trois volets :

- le refus de l'assistance et donc les moyens d'accéder aux formations pour les métiers d'aujourd'hui et de demain ;
- la volonté d'ouvrir le monde, et donc d'abaisser les frontières, les barrières entre jeunes de différents pays, différentes cultures, de différentes classes sociales ;
- la volonté de construire un monde de paix en luttant contre la misère et l'exclusion des plus défavorisés.

Bruno Parmantier

DE TOUT PETITS PARISIENS DESSINENT ET RACONTENT LA MAISON



Qu'est-ce qu'une maison ?

A quoi sert une maison ?

Habites-tu une maison ?

Quelle est la pièce que tu préfères ? Dis-nous ce que tu aimes le mieux chez toi ?

Si tu préfères avoir une maison pour toi, à toi, comment serait-elle ? Qu'est-ce qu'il y aurait dedans ?

Telles sont quelques-unes des questions qui ont été posées par des institutrices à des enfants de 3 à 6 ans dans les 9ème, 17ème, 18ème arrondissements.

Toutes ont également noté que les enfants ont spontanément attribué à ce mot le sens de *lieu où l'on vit*. Dans leur propos, la distinction entre appartement et maison n'est pas apparue immédiatement. Tous les enfants se rejoignent dans les définitions immédiates qu'ils ont données.

*Une maison, c'est là où on va se coucher
c'est pour manger
c'est là où on a les jouets
c'est pour préparer à manger
on mange des crêpes et des galettes*

*Une maison, c'est pour dormir
c'est pour regarder la télé
c'est pour faire le ménage
c'est pour ranger, laver les affaires*

*Dans la maison, on téléphone à des amis pour les inviter
on peut lire un livre
on peut faire la fête, les anniversaires
on s'abrite avec le toit quand il pleut
quand il y a une tempête tout claque
Attention, les maisons elles peuvent s'envoler*

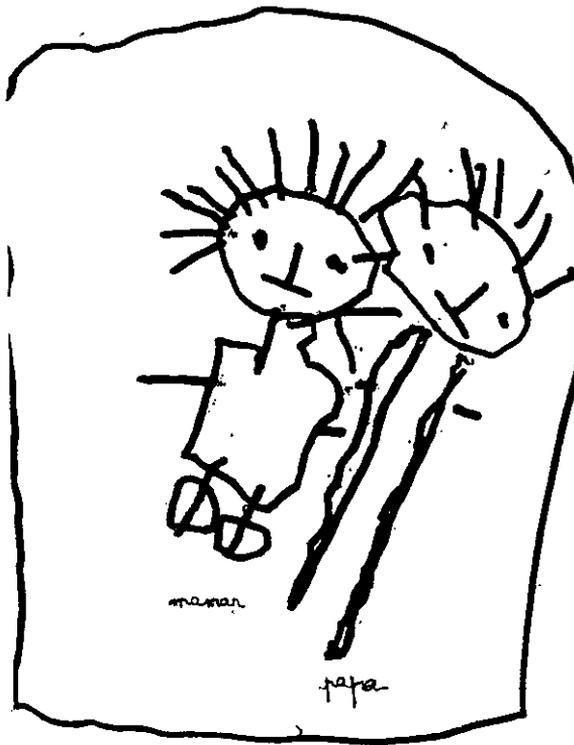
*Une maison, c'est pour s'abriter, se réchauffer
on peut se brûler dans la cuisine
un jour ma sœur s'est brûlée
il faut faire très attention...*

*Une maison, c'est aussi pour habiter
quand on habite on fait toutes ces choses là.*

Peut-on rapprocher - et nous sommes tenté de le faire - ces fonctions de la maison avancées par les enfants, de celles que rapporte Emmanuel Leroy-Ladurie. Dans la maison de Montailou, la partie principale de la maison est la cuisine où se trouve le feu, que les voisins viennent emprunter, qu'on couvre le soir. *La cuisine, c'est la maison dans la maison, où l'on mange, où l'on meurt, où l'on hérétique, où*



«Une maison»
Nebosja



«Ce que j'aime dans la maison»
Sadia

l'on se dit les secrets de la foi et les potins du village.

*A la maison c'est pas pareil qu'à l'école...
On vient en classe le matin...*

Quitté le matin, retrouvé le soir, le lieu de vie est appelé par les enfants «maison».

Tu reviens chez toi le soir, dit la maîtresse. Chez toi, c'est une maison ? avec un toit pointu, comme tu as fait sur ton dessin ? Avec une cheminée qui fume ?

J'habite un appartement

l'appartement il est dans un immeuble, ou dans une maison

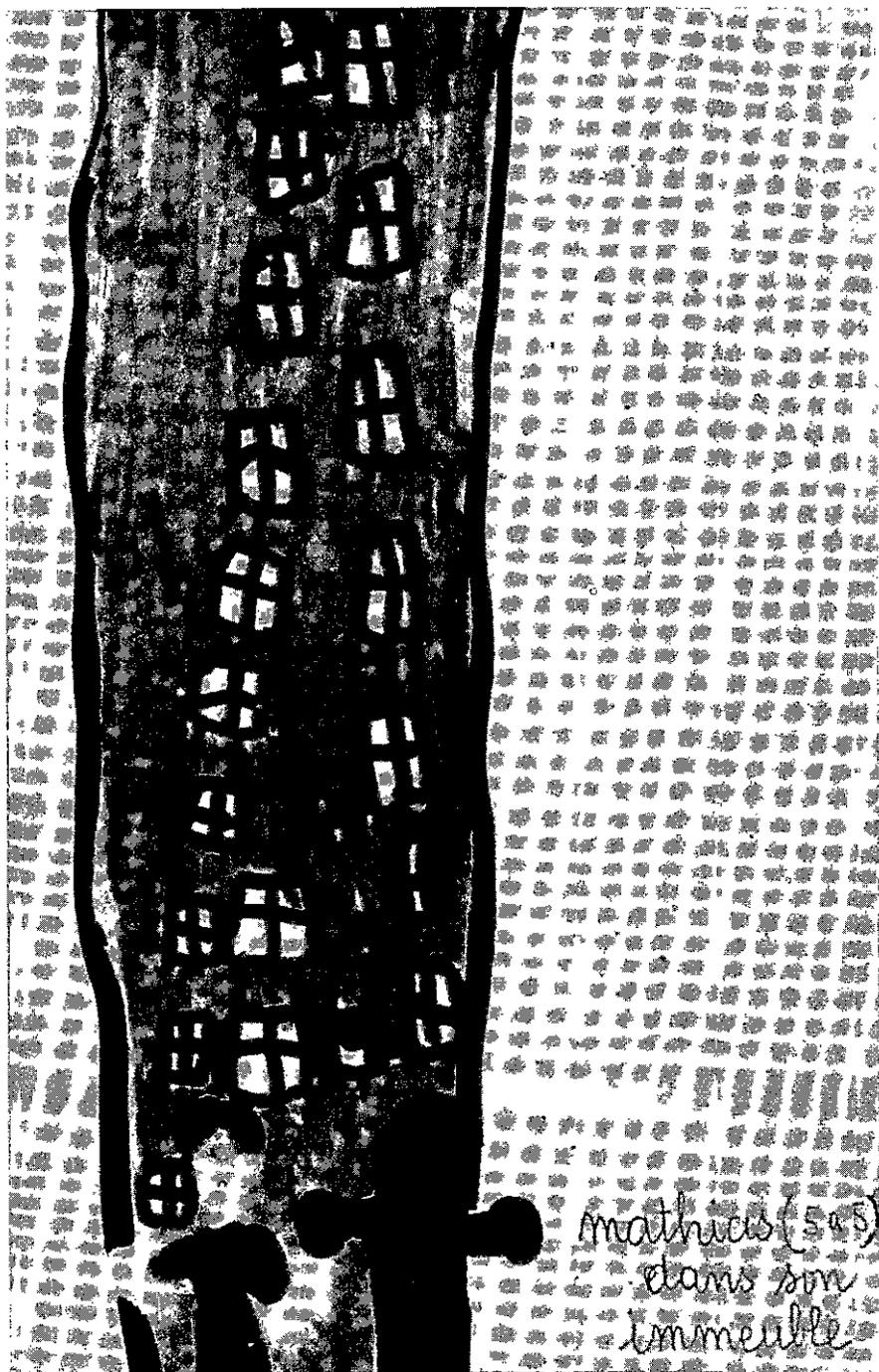
- *Un immeuble c'est fait en pierre ou en béton*
- *Un immeuble c'est comme une très grande maison, sans toit, où les enfants peuvent se perdre c'est une très grande maison où il y a beaucoup de personnes c'est comme une très grande maison c'est très grand c'est si grand qu'on dirait que ça va tomber ça peut grimper jusqu'au ciel A Paris tous les immeubles se collent.*

*Dans un immeuble, il y a plusieurs appartements l'appartement, il est plus grand qu'une maison l'appartement c'est pas une **maison-maison** Chez nous c'est en largeur et tous les appartements, ils sont en hauteur*

Chez nous c'est en largeur et quand on ouvre la porte on est dans une salle où dedans y'a une porte et derrière la porte y'a des escaliers quand on monte les escaliers on arrive à l'appartement c'est le premier étage y'a une sonnette on sonne on ouvre la porte et puis c'est chez nous y'a un meuble des étagères avec des disques

CHEZ NOUS

A partir de ce moment, l'architecture extérieure disparaît, ne restent que le *chez nous, chez moi, ma maison*, lieu de vie où *l'espace habité transcende l'espace géométrique, où certains objets aimés, choyés, montent à un degré de réalité plus fort que leur réalité géométrique.*



mathicus (s.s.)
etans son
immeuble

Mais l'aménagement de la maison, les objets qui la peuplent, aimés, choyés, transcendés, nous révèlent aussi les valeurs qui gouvernent cette maison.

- *Quelle est la pièce que tu préfères ?*
- *Dis-nous ce que tu aimes le mieux chez toi.*

Mon papa et ma maman (plusieurs fois), pourvoyeurs de tendresse, de sécurité affective et matérielle

La chambre de mes parents parce qu'il y a la télé (Bénédicta)

La chambre de ma sœur pour la même raison (Eléonore)

Un autre enfant précise :

La chambre de mes parents parce qu'il y a un grand lit où l'on peut s'allonger pour regarder la télé

Ma chambre, dit Fodilé, parce qu'il y a la télé.

La télévision apparaît donc comme l'objet le plus recherché, la pièce où elle se trouve devient la pièce préférée. Les enfants ont également beaucoup cité les jouets et quelques meubles, de leur chambre en particulier :

J'aime bien mon lit parce que c'est doux, a dit l'un d'eux ; mon lit parce qu'il est chaud.

Parmi les autres pièces citées figurent la cuisine, et les placards.

Driss, petit maghrébin : *chez moi y'a un placard. Je ne l'aime pas. C'est une petite pièce. Je ne l'aime pas parce qu'il y a trop de manteaux et y'a pas de place pour le mien.*

Jean : *Mon placard, c'est ma cachette. Y'a une petite porte avec un trou et avec une serrure. Y'a pas besoin de la serrure - on peut ouvrir, ça passe derrière...*

Anselme : *chez moi, y'a deux murs - un mur et un espace derrière, non deux murs et un espace...*

Un angle, c'est un piège qui retient les rêveurs (Bachelard).

Il y a des angles d'où l'on ne peut sortir (Biro).

Tous les coins sont-ils hantés, sinon habités ?...

Une très grosse majorité d'enfants a évoqué une autre fonction de la maison, à propos de la pièce préférée, et de ce qu'on aime le plus.

*Une maison c'est pour inviter ses amis
on téléphone pour les inviter
y'a des personnes qui viennent
dans une maison on invite des personnes
on fait la fête
les anniversaires
j'aime les maisons décorées
on se maquille
on écoute de la musique
y'a des danses
de la lumière*

Thérèse Arbant

LA MAISON DANS LES LIVRES POUR ENFANTS



Le concept du mot **maison** est sans doute l'un des plus tôt compris par un enfant de famille normale.

La maison est un lieu d'un certain espace où il vit avec ses parents, ses frères et sœurs. C'est **chez moi** ou **chez lui...** pour les uns et pour les autres. C'est **la maison** même si elle est péniche flottante ou roulotte, même si chaque groupe social d'un pays à l'autre, d'une culture à l'autre a son propre type de spatialité vitale.

En rapport avec les règles de relations de voisinage, avec le statut de la sexualité d'une contrée, en tenant compte de la distribution des rôles masculins / féminins dans la société et de la place accordée aux enfants et à leur éducation, des **modèles** pratiques et symboliques permettent d'articuler rapports sociaux et vie quotidienne.

Nous pouvons en retrouver dans toutes les catégories de l'édition pour l'enfance et la jeunesse qui, en France, en particulier, est ouverte aux autres cultures de l'univers entier.

C'est un artiste italien Fulvio Testa, qui, dans un album paru simultanément en Grande-Bretagne, en Allemagne, en Italie et en France, permet aux jeunes lecteurs des années 80, une première approche *historique* de la **maison** dans les diverses sociétés de la planète : quelle est *la meilleure des maisons*, des cavernes des hommes de la préhistoire aux gratte-ciel contemporains ? Avec un temps d'arrêt sur les villas romaines, les maisons de bois vikings et une remarquable confrontation, à quelques pages de distance, entre les premières maisons de briques égyptiennes et celles de toutes les cités industrielles de notre XXème siècle, chacune de ses planches apporte une vision synthétique par l'utilisation systématique des stéréotypes professionnels de l'architecture. Traité sur le mode humoristique, c'est presque rien et c'est essentiel comme le sont, à l'autre bout de la chaîne les images percutantes de Jurg Muller dans *La ronde annuelle des marteaux piqueurs* et *La pelle mécanique ou la mutation d'une ville...* [1].

La réflexion sur l'habitat d'aujourd'hui est pessimiste, même dans la littérature pour enfants. Cependant la **maison** dans la vie de l'homme peut évincer les contingences extérieures. Sans elle, l'homme serait encore plus dispersé qu'il n'est.

[1] Pour une découverte *sérieuse* nous consulterons, évidemment, plutôt l'ouvrage documentaire du Canadien R.J. Unstead : *Autrefois les villes*, et puis *Une ville en chantier* de Georges Ata. Et encore *La déconstruction ou la mort d'un gratte-ciel* et *La civilisation perdue* de David Macaulay... des ouvrages de réflexion comme *Moi et la ville* de Jean-Louis Ducamp et Colette Raffall ou sous une forme plus littéraire *La ville* de Herman Hesse imaginé par Walter Schmogner...

Cf. *Apprendre l'Espace : L'architecture à l'école primaire*, SADG Edition, p. 93.

Bachelard affirmait qu'elle est le premier monde de l'être humain. Avant d'être jeté au monde, écrivait-il, l'homme est déposé dans le berceau de la maison... ajoutant *une métaphysique concrète ne peut laisser de côté ce fait qui est une valeur : la vie commence bien lorsqu'elle commence enfermée, protégée dans le giron de la maison natale... ambiance dans laquelle vivent les êtres protecteurs ?*

La maison a ainsi valeur d'abri, d'intimité, de stabilité, de refuge, de ressourcement, de régénération.

A CHACUN SA MAISON - celle des hommes, celle des animaux...
Littérature et approche d'une réalité concrète de la maison.

Pédagogues et parents du monde entier considèrent qu'il n'est jamais trop tôt pour que l'enfant ait prise sur le réel et prenne conscience de son environnement.

Les notions de valeur d'abri, d'intimité, de stabilité, de la Maison sont introduites auprès des tout-petits par un pédagogue japonais, professeur d'université, Shigéo Watanabé qui utilise l'entremise de l'animal-prétexte, le jouet le plus aimé des bébés : l'ours en peluche. Le dessin de *Je construis ma maison* (de Yasuo Ohtomo) est précis, limité aux traits essentiels des objets et coloré sans outrance, juste ce qu'il faut pour se détacher dans le blanc de la page pour suggérer le volume des formes et leur matière. Notre bébé ours rêve d'une maison à lui. Il va essayer de la construire, d'abord avec ses cubes, puis avec des coussins... mais dans l'un et l'autre cas, difficile d'atteindre la verticalité, de conserver l'axe d'élévation, l'échafaudage s'effondre. Vient la trouvaille de la grande boîte de carton : les quatre murs sont prêts, reste à trouver l'orientation de la porte, le bon emplacement de la fenêtre. Enfin chez soi !

Quand il s'agit de suggérer à l'enfant la place qui lui revient dans la **maison** mais aussi ses devoirs dans le cadre des activités de la Maisonnée, ce sont souvent des mamans artistes qui vont aider à la reconnaissance des lieux, avec des images provocation de réflexions de la part du lecteur par rapport à sa propre expérience. *Nicole au quinzième étage* (B. Després),... *Chez moi* (Anne Fronsacq, Lucile Butel), *La maison* (Teresa Ribas, Pilar Casademunt, Roser Capdevilla), *Des surprises plein la maison* (Georges Kolebka, Michèle Isvy), *La maison du matin au soir* (Danièle Bour), *Viens on rentre à la maison* (Pascale Claude Lafontaine), dans ces albums, **la maison**, pour les illustrateurs qui ont travaillé en direction de la petite enfance, c'est aussi bien un appartement dans un immeuble citadin qu'un pavillon de banlieue. C'est plus rarement une ferme à la campagne.

Pour une famille de deux ou trois enfants, en maison individuelle ou en collectif, le nombre de pièces est le même : la chambre des enfants, la chambre des parents, la salle de séjour, la cuisine, la salle de bains et les toilettes... (F3 ou F4 maximum), pas de cave, pas de grenier...

La maison n'est pas décrite, elle est présente, en coupe, en images séquentielles. La relation que le concepteur tente d'établir entre la maison et l'enfant lecteur, est dans un premier temps fonctionnelle : les enfants personnages quittent

leurs chaussures en franchissant la porte, ils ont leurs jouets dans leur chambre mais ont une tendance facile, reconnaissons-le, à étendre leur espace de jeu à toutes les pièces. Le repas se prend dans la salle de séjour, parents et enfants réunis et tout le monde participe à la préparation des plats à la cuisine, met le couvert, dessert la table, fait la vaisselle. La salle de bains est un endroit privilégié pour se faire dorloter quelques instants par maman le temps du déshabillage et du séchage.

Cette approche réaliste et affective à la fois est cependant typiquement latine avec quelques nuances dans les détails entre les dessins des illustrateurs français, espagnols et italiens.

La démarche anglo-saxonne est quelque peu différente, plus *fantaisiste*. Maureen Roffey, auteur-illustrateur anglaise, va par exemple procéder à une analyse comparative enfant-animal pour que le petit d'homme reconnaisse son espace de vie personnel. Et l'identification se fera par rapport à des animaux plus ou moins familiers pour lui. Est-ce que le chat couche dans une niche ? Est-ce que les papillons vivent dans une ruche ? Est-ce qu'Alice loge dans le poulailler ?

De la niche à la **maison**, un système de découpage d'images vise à faciliter la démarche d'appropriation en réponse à la dernière question. Mais ces images font référence - comme d'ailleurs toutes les images d'albums pour enfants - à des signes culturels relevant de codes conventionnels personnels à l'artiste autant que sociaux. *Home sweet home* - à chacun sa maison, en français - est organisé par rapport à une structure de vie rurale, villageoise..., la médiation de l'adulte s'impose donc pour décoder l'information. Il n'est pas du tout évident qu'un citadin de 2/3 ans (âge auquel convient le propos de l'auteur) sache que les papillons ne dorment pas dans une ruche et que les lapins gîtent dans un terrier.

L'idée comparatiste mérite pourtant d'être retenue pour cette période d'approche visuelle. On la trouve d'ailleurs depuis longtemps dans ce contexte animalier, que ce soit dans les conte africains ou dans les contes russes (tel *La moufle* par exemple). Pascale Claude Lafontaine l'utilise avec bonheur dans *La crise du logement* où sa famille de ragondins cherche au bord de la rivière l'endroit idéal où s'installer. De même la souris architecte de Georges Mendoza et Doris Smith aux U.S.A. nous présente des maquettes d'architecture évolutive adaptées à chaque type de ses clients : écureuils, taupe, ours, lézard, hibou, cochons, etc. qui méritent notre admiration.

Après la **maison**, thème de réflexions et de dialogues avec papa et maman, la **maison** sujet de jeux.

Cela va de la ribambelle de carton fort à poser sur une table et qui, en se déroulant permet au petit la découverte de seize maisons de rêves à sa mesure - *Ah ! si j'avais une maison*, d'origine hollandaise - chacune a un étage, en bois ou en briques. Evoquant les villages du nord de l'Europe, elles ont de grandes fenêtres, sont entourées d'un pré dans lequel gambadent chien, chat, lapin, éléphant et girafe.. et des enfants heureux de vivre.

Dix petits amis déménagent est un livre à trous pour jeux multiples - y compris celui d'apprendre à additionner et soustraire *sans peine* - conçu et réalisé par un dessinateur japonais fasciné par l'architecture européenne, Mitsumasa Anno (son grand talent lui a valu la médaille Andersen en 1983). Les **maisons** de ses dix petits amis peuvent être alsaciennes, allemandes ou suisses, sûrement de la région rhénane avec leurs colombages et la cave remplie de tonneaux de vin. Dans chaque pièce, l'artiste a placé des dizaines d'objets à décrire qui amènent l'enfant à poser des questions *culturelles* à l'adulte qui doit pouvoir répondre. Voilà des **maisons** véritables objets de focalisation pour lesquels l'imagination de l'enfant augmente les valeurs de la réalité.

La maison du petit lapin gris est une maison-maquette à construire. Par tradition éditoriale, elle est anglaise. Celle-ci, dernière arrivée en France, a été dessinée par Faith Jaques : petite maison très *cosy-country* avec ses rosiers grimpant à l'assaut du mur de façade, ses fenêtres à croisillons, avec sa grande cheminée et ses fauteuils recouverts de chintz. Imprimés sur carte rigide, une fois assemblées toutes les pièces, elle mesure 23 cm de haut sur 21 de large et 14 de profondeur. La patience et l'habileté doivent être au rendez-vous. Mais, vers 7/8 ans, l'objet réalisé se révèle point de départ d'histoires suggérées par le conteur en début de l'album-jeu.

... Jusqu'à *la maison hantée* de Jean Pienkowski, le comble du kitch. Un livre qui s'anime dès qu'on tourne une page : boîte surprise à décors de films d'épouvante. Extraordinaire amalgame de styles qui, par son outrance, provoque le rire. Un poète a écrit que «*la porte d'une maison est déjà le début d'une histoire...*». Celle-ci réserve des images qui désarçonnent les plus sérieux ses parents.

Il faudrait, en fait, des heures et des heures, des pages et des pages, pour évoquer tous ce que ces deux mots **enfants** et **maison** font surgir de l'imagination des artistes créateurs.

Parfois l'écho est réaliste, drôle, émouvant, de moins en moins souvent romantique.

Contrairement aux écrivains des générations précédentes, cependant, peu d'entre eux de risquent à entraîner leurs jeunes lecteurs à tomber amoureux d'une maison.

Jean Joubert en France dans *Mystère à Papendroch* et Ray Bradbury aux U.S.A. avec *La brousse* n'hésitent pas, même, à faire apparaître à quel point dans le système actuel de nos sociétés hyper-technicisées, **la maison** peut conduire à la limite de la folie et devenir dévoreuse de ses habitants...

La bulle protectrice de l'enfance est faite pour éclater mais à quel prix pour chaque génération ?

Janine Despinette

BIBLIOGRAPHIE

★

ANNO Mitsumasa - Dix petits amis déménagent (Ecole des Loisirs)	+ +
ANNO Mitsumasa - Château de cartes (Ecole des Loisirs)	+
ANDERSEN/CLAVERIE - La vieille maison (Nord Sud)	+ +
ATA Georges - Une ville en chantier (Nathan)	+
ANGELI May/FRANÇOIS P. - La Maison des oiseaux (Père Castor)	+
BOUR Danièle - La Maison du matin au soir (Centurion)	+
BOUR Danièle - La Cave (J.P. Delarge)	+ +
BOUR Danièle - Au fil des jours s'en vont les jours (Grasset)	+
BRUNHOFF L. et J. de - Babar (Hachette)	+ + +
BALIBAR Isabelle - Une drôle de maison (Gautier-Languereau Fontanille)	+ +
BROUSSE Didier - Voyage dans une bulle (Grasset)	+ + +
BOUE Philippe/HEZARD Pierre - Villes de nuit (Syros)	+ +
BROWN Ruth - Une Histoire sombre, très sombre (Gallimard)	+ +
BECHLEROWE Helena/SZANCER J.M. - La Maison sous les marronniers (La Farandole)	+
BERMOND Monique/BOUDIGNON Françoise - Déménager, c'est terrible (Ecole des Loisirs)	+
BERMOND Monique/PITAUD Yvette - Des outils pour de vrai (La Farandole)	+
BRESDORFF Bodil/BROGGER Liliane - La Mère de Marie vit seule (Syros)	+
BRADBURY Ray / GAUTHIER J.M. - La Brousse (J.P. Delarge)	+ + +
BASTIDE François-Régis et Monica - Alexis dans la forêt-foly (Casterman 1970, Nathan 1964)	+ +
BOJUNGA NUNES L. - La Maison de la Marraïne (La Farandole)	+ +
BOSTON Lucy - Les cheminées enchantées (Gallimard)	+ +

BOCZICKE, photos B. Shapiro - Maisons de charpentiers amateurs américains. Vers une architecture sauvage (Ed. du Chêne)	+
CLAUDE-LAFONTAINE Pascale - Viens, on rentre à la maison (Centurion)	+
CLAUDE-LAFONTAINE Pascale - La crise du logement chez les ragondins (Centurion)	++
COLAS Marie-Claude - Tropicofolie (J.P. Delarge)	+++
CARTLIDGE Michelle - La Ville des souris (Centurion)	+
CARTWRIGHT Ann et Reg - L'Arche de Zoé (Albin Michel)	++
CLAIR Andrée/DESPRES Bernadette - Nicole et l'ascenseur	+
CLAIR Andrée/DESPRES Bernadette - Nicole au quinzième étage (La Farandole)	+
COULONGES Georges/DEMIREL Selenk - Grand père est un fameux berger (Messidor/La Farandole)	++
CASSABOIS Jacques/MATHIEU Jacqueline - La Longue marche de Filou (Messidor/Farandole)	++
CLAVEL Bernard/FOREST J.B. - La Maison du canard bleu (Casterman)	±
RIBAS Térésa - CASADEMUNT Pilar/CAPDEVILLA R. - La Maison / les alentours - La Ville/les magasins (Casterman)	+
CONE BRYANT Sarah/GALAN Jacques - La Maison que Pierre a bâtie (Nathan)	++
DHOTEL André - L'enfant qui disait n'importe quoi (Gallimard)	++
DEMEZ Colette/SACRE Marie-José - Pirouette et Réséda à Chaos la folie (Casterman)	++
DUCAMP Jean-Louis - RAFFALI Colette - PRIGENT Elie / BARTHE Jean-Paul/BERTIN - Moi et la ville (Ed. du Cerf/Desclée)	+
DUMAS Philippe - La Maison de l'avenue Jean-Jaurès (Ecole des Loisirs)	++
DUMAS Philippe - La petite géante	++
DUMAS Philippe - Odette	++
DUMAS Philippe - Laura	++
DEVOS Lydia/CORNUEL Pierre - Les deux maisons de Désiré Raton (Grasset)	++
DAIGRE Elisabeth - MOSSER Monique - SEBAN Michel - Grand Quid illustré n° 3 (1980) article Architecture (Robert Laffont)	+

FRERE Maud - Vacances secrètes (Gallimard)	++
FRONSACQ Anne/BUTEL Lucile - Chez moi (Père Castor)	++
FOURNIER A. Paule - Le Merle et moi (Nathan)	++
GARONNAIRE Jean - Le Tour part en voyage (La Farandole)	++
GILARD Madeleine - Ali et son copain (La Farandole)	++
GAY Michel/MOISSARD Boris - Valentine attend le bébé	++
GREE Alain - Les Farfeluches à la maison (Casterman)	+
GRAHAME Kenneth - La roulotte jaune (Flammarion)	+
GROSSET ET DUNLOP - Si j'avais une maison (Nathan)	+++
GAGNON Cécile/CAMPILLO S. - La Maison Miousse ou les méfaits d'une tempête (Ed. de l'Amitié)	++
GODDEN Rummer - Une maison de poupées (Nathan)	+++
GILARD Madeleine/THIOLLIER A. - La Maison des Marmottes (La Farandole)	++
GOODALL John S. - La chaumière de Malvinia (Gallimard)	+++
GRIMM/FELIX Monique - Jeannot et Margot (Grasset)	+++
HELD Jacqueline/NADAUD Claire - Le Dragon Baryton (Magnard)	++
HESSE Herman/SCHNOGER Walter - La Ville (Gallimard)	+
HASELEY Denis/GAMMEL Stephen - La Ferme des Musiciens (Gallimard)	++
HUGUET Barbara/HAUFT - Attention à la peinture (La Farandole)	+
HORSEMAN Eliane - Sarah changée en souris (Gallimard)	+++
HARRANT Wolf/OPPERMAN-DIMOW Christiana - C'est mon vieux Papi et je l'aime bien (Centurion)	++
JAQUES Faith - La Maison du petit lapin gris (Albin Michel)	+++
JANSSON Tove - Moumine le troll (Nathan)	+++
IONESCO/DELESSERT Etienne - Contes n° 1, n° 2	+++

IONESCO/ROZIER - Contes n° 3	+++
IONESCO/NICOLLET - Contes n° 4 (Harlin Quist/Ruy Vidal - Gallimard)	+++
JANOSCH - Galopin construit une maison (Gallimard)	+++
JOUBERT Jean/GARNIER Maurice - Mystère à Papendroch (Ecole des Loisirs)	+++
KOLEBKA Georges/ISVY Michèle - Des surprises pleins la maison (Centurion/Pomme d'Api)	+
KELLOG Steven - La Maison de Herbet (Lotus)	+++
LACARRIERE Jacques/CARELMAN - Les mille et une portes (Balland)	+++
LARSSON Carl - Notre Maison (Garnier)	++
LIONNI Leo - La Maison la plus grande du monde (Ecole des Loisirs)	+++
MULLER Jorg - Ronde annuelle des marteaux-piqueurs ou mutation d'un paysage (Ecole des Loisirs)	+
MULLER Jorg - La pelle mécanique ou mutation d'une ville (Ecole des Loisirs)	+
MATSUMURA (Masako) - La Maison sous les arbres d'automne (Nord Sud)	++
MAROLLES Chantal de/KNIFFKE Sophie - Les Trois Cadeaux de Gil	++
MAROLLES Chantal de/KNIFFKE Sophie - Colin Malin	++
MAROLLES Chantal de/KNIFFKE Sophie - Clément les poches vides (Grasset)	++
MENDOZA G./SMITH D. - Les Maisons de Dame Souris (Flammarion)	+
MAYER Mercer - Il y a un cauchemar dans mon placard (Delarge)	+++
MITGUTSCH Ali - Nous construisons une maison (Centurion)	+
MILNE A.A. - La Maison de l'Ours Winnie (Flammarion)	+++
de OBALDIÁ René/GALLI Letizia - Chez moi	+++
NAPOLI Lizzi - La Maison de Lizzie (Atlas)	+
NOGUES Jean Come - Cerisier timide (Ed. de l'Amitié)	++
NICKLY Michelle/CLAVERIE Jean - Le Village vert se rebiffe (Gallimard)	+++
POTTER Béatrice - Pierre lapin (Gallimard)	++

POTTER Béatrice - Le Tailleur de Gloucester (Gallimard)	+ +
POSTMA Lidia - Le miroir volé (Flammarion)	+ +
POURCE Philippe - Tom et le jardin de minuit (Nathan)	+ +
PIENKOWSKI Jean - Maison hantée (Nathan)	+ + +
PAOLA Tomie de - Nanie d'en haut et Nanie d'en Bas (Centurion)	+ +
PUIBOUBE Daniel - Imaginer, décorer et meubler des maisons de poupées (Hachette)	+
PEARON Susan/KELLOG Steven - Lili déménagement	+
PASKINE Nicolas/CLEMENT Frédéric - Le Dragon des cités (Ed. de l'Amitié)	+ +
PASSAGAND Evelyne/KRATZER Peter - L'immeuble qui pêchait (La Farandole)	+ +
PELOT Pierre - Le Cœur sous la cendre (Ed. de l'Amitié)	+ +
PROYSEN Alf - Mère Brinborion (GP)	+ +
ROY Claude/LEMOINE Georges - La Maison qui s'envole (Gallimard)	+ + +
ROY Claude/LE FOLL Alain - C'est le bouquet (Delpire/Gallimard)	+ + +
ROFFEY Maureen - A chacun sa maison (Flammarion)	+
RUCK PAUQUET Gina - Une âme dans la maison (Hachette)	+ +
SECHAN Edmond - Le Haricot (Ecole des Loisirs)	+ +
SAVER Inge - Eve déménagement (Duculot)	+ +
SCARRY Hugues - Voyage en péniche et dans le monde des marinières (Flammarion)	+
SCHMIDT A. - Monsieur Ouplapla (Nathan)	+ +
SCHAKMMOLES J.J./BOUCHER Michel - Dort debout, dors assis, dort au lit (La Marelle)	+ +
STEVENSON James - Monsieur Grincheux (Ecole des loisirs)	+ +
SPIER Peter - Quand on s'ennuie (Ecole des Loisirs)	+ +
SOLET Bertrand/MOLINARD Isabelle - Les Tsiganes, peuple des grands chemins (Berger Levrault)	+
SACHS Marylin/BAUJARD Yves - Le livre de Dorrie (Père Castor)	+ +

SIMONNET Jean/SAUVY - L'espace et la ville. Un dossier d'exercices de l'OCDE - fiches activités d'éveil	+
SERENNE J.P./MADONNI S. - Grégoire et la grande cité (La Farandole)	++
TESTA Fulvio - La meilleure maison (Albin Michel)	+
TISON/TAYLOR - Dedans et Dehors (La Farandole)	
TISON/TAYLOR - Barbapapa (Ecole des Loisirs)	+++
TENAILLE Marie/HERRENSCHMIDT Noëlle - La Maison peinte (La Farandole)	+++
TOLKIEN - Bilbo le Hobbit (Hachette/Gallimard)	+++
UNSTEAD R.J. - Autrefois les villes (Etudes vivantes)	+
URAI Erika - Voici des maisons (La Farandole)	+
WHITE E.B./WILLIAM G. - La Toile de Charlotte (Ecole des Loisirs)	++
WATANABE Shigeo/OHTOMO Yasuo - Je construis ma maison (Ed. du Sorbier)	+
VALANDRE Marianne/MANIER Renate - L'arbre de Jérôme (Grasset)	+
VELTHUYS Max - Petit bonhomme n'a pas de maison (Nord-Sud)	+++
VIVIER Colette - La Maison des petits bonheurs (La Farandole)	++
VIVIER Colette - La maison des Quatre vents (G. P.)	++
WILDER L.I. - La petite maison dans les grands bois (Nathan)	++
WILDER L.I. - La petite maison dans la prairie (Flammarion)	++
WINTREBERT Joëlle - Nunatak (Castermann)	+++
WIKLAND I. - Poum dans sa maison (Hatier)	+
ZEI Alki - Le tigre dans la vitrine (La Farandole)	++
ZEI Alki - La guerre de Petros (Livre de poche jeunesse)	++

Janine Despinette

+ Aspect fonctionnel de la maison
++ Relation Enfant/Maison
+++ Maison imaginaire

LA MAISON RÊVÉE OU L'IMAGINAIRE DU « PAVILLON »



La maison rêvée ? C'est évidemment celle dont nous disons *voilà la maison de nos rêves*, celle que nous avons découverte au hasard d'une promenade, d'un voyage, au fil des pages d'une des nombreuses et luxueuses revues consacrées, en France, à l'habitation ou dans les publicités des magazines ; celle dont nous imaginons que, si nous y vivions, tous les besoins, tous les désirs qu'impliquent notre mode de vie et l'idée que nous avons de nous-mêmes, seraient comblés. Cette maison-là ne s'inscrit jamais tout à fait dans notre quotidien, même si nous sommes prêts à investir beaucoup d'énergie et d'argent pour l'obtenir, même si nous faisons tout pour nous rapprocher d'un modèle dont notre habitation ne sera, au mieux, qu'une transposition dans les contraintes du réel. En ce sens, la maison de nos rêves, c'est une maison **imaginée**.

Pourtant, si l'on suit Gaston Bachelard, il existe une autre maison en rêve, maison de l'**imaginaire**, celle-là réelle au point qu'*on ne peut écrire l'histoire de l'inconscient humain sans écrire une histoire de la maison*. C'est la *maison onirique*, image archétypale inscrite dans l'intime de chacun, inductrice de dynamisme psychique et de rêverie heureuse, celle dont l'œuvre des poètes et des romanciers permet au philosophe de l'imaginaire de repérer la présence rayonnante et de composer l'image homogène et intemporelle.

Y a-t-il une articulation entre cette *maison onirique*, dont nous portons en nous la matrice que viendraient activer certaines de nos lectures, et l'image idéale que nous nous faisons de la maison où nous désirons vivre ? Et d'abord qu'en est-il, aujourd'hui, pour les jeunes, de ce désir ? Est-il flou, dispersé, ou centré sur un modèle dominant qui traduirait alors un consensus implicite sur un mode de vie et des valeurs ?

La seconde question est affaire de société. Aussi la presse, les sondages, les sociologues, apportent-ils des éléments récents et convergents pour une réponse simple et rapide. Oui, les Français continuent à investir beaucoup dans le rêve d'une maison idéale, et ils le font avec une similitude d'option rare dans notre pays. La maison où ils voudraient vivre, c'est la maison individuelle, le *pavillon*, que 84 % des adultes choisiraient plutôt qu'un appartement, s'ils avaient la possibilité de se loger selon leur cœur (sondage national d'octobre 1981). On peut dire qu'ils définissent, ce faisant, une sorte de norme implicite : le mode **naturel** de logement, celui par rapport auquel chacun tend à évaluer la *qualité* de sa vie, c'est la maison pour une seule famille, au milieu de son petit jardin. Un trait que n'a pas manqué d'épingler, dans son inventaire de nos stéréotypes culturels, le créateur d'Astérix le Gaulois, lorsqu'il met dans la bouche d'Obélix, devant les insulae de Rome où les gens habitent les uns au-dessus des autres, un de ces *Ils sont fous, ces Romains !* où s'exprime notre conviction que ce qui n'est pas conforme à nos habitudes *gauloises* n'est pas *normal*.

L'étonnant, c'est que les jeunes adhèrent massivement à cette norme, eux qui, dans tant de domaines : vêtement, loisirs, type de musique, rapport au travail, mode d'alimentation, etc..., affichent des pratiques, se réclament de valeurs si différentes, dans l'ensemble, de celles des parents. Selon une enquête récente, 80 % des 15/20 ans choisissent le pavillon comme lieu de vie idéal. Parmi ceux qui résident actuellement en appartement, 75 % préféreraient vivre en maison individuelle [1].

Il vaut la peine de chercher les raisons d'une permanence si remarquable au milieu des changements rapides et profonds que l'on constate par ailleurs d'une génération à l'autre, en prenant garde que nous sommes ici dans le domaine non des faits, mais des représentations et qu'il faut peut-être, avant de chercher d'autres éléments d'explication - remonter aux années sensibles de la petite enfance, où se fixent des images décisives. Les rapports entre le petit enfant et la petite maison sont, en effet, intenses et riches avant même qu'il ne sache lire, dès l'âge où on lui raconte des histoires, souvent avec des livres dont il ne peut s'approprier seul, mais avec quelle force, que les illustrations. Or c'est un domaine où les choses n'ont guère changé, conteurs et illustrateurs reprenant souvent, sous des variations formelles, les schémas de la tradition, qui ne connaît dans le conte classique, que trois lieux : le bois, la chaumière et le palais.

Le bois, redoutable, lieu des loups, des ogres, de la peur (*Chaperon Rouge, Blanche-Neige, Petit Poucet*) ; le palais, insaisissable pour l'esprit de l'enfant, et souvent lieu de danger (*Blanche-Neige, Belle au bois dormant, Peau d'Ane*) ; la chaumière, souvent au bord du bois et qui s'oppose à lui comme abri, chaleur familiale, même quand on y a faim et froid (*Petit Poucet*), sanctuaire dont la violation est punie (*Chaperon Rouge*) [2], lieu de convivialité, d'épanouissement dans des actions altruistes (*Blanche-Neige*), tous caractères que met par exemple en œuvre, dans une affabulation moderne, ce livre favori des tout-petits qu'est *Toc, toc, toc* [3]. La maisonnette est autre chose encore. Certains contes la lient à l'identité de celui qui l'habite. Ainsi l'histoire des *Trois petits cochons*, où chaque maison est la projection du caractère de son occupant, thème repris dans *Winnie l'ourson* [4] et popularisé à travers les productions télévisées du *Disney Channel* dont les petits Français s'imprègnent chaque week-end grâce à FR3. L'histoire de *Boucle d'or*, qui montre la petite fille explorant la maison, lieu des adultes, et s'appropriant ce qui est à sa taille, est encore une façon de dire à l'enfant que la maison est lieu de découverte de soi. Il semble que la notion de dimension soit ici très importante. Dimension à la fois matérielle et psychique, concrétisée par l'image toujours présente. On sait le goût des petits enfants pour les objets en miniature ; il doit en aller de même pour la maison. Leur imagination se loge à l'aise dans une forme petite, un espace à leur taille, dont la charge positive est très forte. Il n'est que de voir comment, dès qu'ils se sentent capables d'organiser des lignes sur le papier, ils dessinent et dessinent encore des maisons. Ce qu'ils représentent, d'un trait appuyé, même quand il n'est pas rectiligne : un rectangle approximatif avec un triangle pour toit, une cheminée, une porte, une ou deux fenêtres (et cela même lorsqu'ils vivent dans un grand ensemble au 20ème étage d'une *barre*), c'est sans doute l'expression de tous ces sentiments d'abri, d'espace maîtrisé, de projection de soi ; en somme, un être imaginaire, l'*idée-forme* d'un *dedans*, bien séparé du *dehors*, la délimitation d'un lieu de

vie pour une seule famille, sinon pour une seule personne. On peut se demander si la permanence du choix du *pavillon* ne tient pas en partie à ce que cette maison des images et des dessins d'enfants circonscrit un univers riche et satisfaisant dans une forme simple, une forme close, une forme complète -ce que ne sera jamais l'appartement, fragment d'espace dont la délimitation échappe aux yeux et que l'imagination a peine à saisir globalement. Cette forme, chargée des associations heureuses de l'enfance, demeurerait comme imprégnée en nous.

Quand je pense à une maison, je ne vois pas un H.L.M. ou un gratte-ciel. Je pense à une maison... comme celles que je dessinais quand j'étais petit - c'est la réponse d'un garçon de 14 ans, enregistrée au cours de l'enquête F.I.E.P., un garçon agacé d'avoir à préciser une chose aussi évidente.

Il est assez frappant de voir beaucoup de ceux, pédagogues ou journalistes, qui créent pour les enfants dans des domaines en quelque sorte utilitaires, s'appuyer sur la maisonnette comme support d'information et d'apprentissages, comme si elle devait les faciliter parce que le petit la reconnaît avec joie et que s'y attache un bien-être affectif favorable à ces acquisitions. La chose semble naturelle pour des ouvrages qui se proposent d'aider les enfants à baliser, à nommer leur environnement, premiers livres de lecture, à l'école, albums de découverte comme *la maison du matin au soir* [5]. Mais quand il s'agit d'apprendre à compter ? Eh bien, c'est une maison de page en page reproduite, que Mitsumasa Anno fait parcourir à de petits personnages agités, en perpétuelle addition ou soustraction [6]. A travers 12 numéros de *Pomme d'Api*, journal pour les 3 à 7 ans, on peut dénombrer, pour une image montrant les immeubles d'une rue, 17 représentations de maisons individuelles. Ici, la maisonnette sert à tout : information (*le circuit de l'eau*), observation (*les deux chalets*), jeu d'adresse (*la maison des 4 saisons*), jeu de l'imagination (*la tournée du Père Noël*), etc., et l'on dirait que les illustrateurs prennent autant de plaisir à dessiner ces petites maisons que les enfants en ont à les regarder. Quoi d'étonnant si cette représentation omniprésente, et pour l'essentiel, homogène, renforce la prégnance de ce que l'on peut vraiment appeler un «modèle» qu'il serait difficile de ne pas intérioriser comme la norme de l'habitat heureux.

N'est-ce pas pour capter toutes ces charges positives que les publicitaires font si grand usage de la maison individuelle ? Non seulement, ce qui irait de soi, pour vanter les constructions X, Y ou Z, mais pour valoriser une large gamme de produits. Et ce faisant, multiplient dans notre environnement visuel où la part de l'image publicitaire est considérable, des représentations de pavillons, de villas, de maisons rustiques plus jolies, plus ensoleillées, plus intimes que nature pour promouvoir, le *Ricoré* matinal qu'une famille à l'aise et en vacances, déguste devant sa ferme aménagée, les structures d'aluminium avec lesquelles un père dessine sur un pré le futur *home* des siens, des poudres à laver, des liquides à vaisselle, et jusqu'à la banque qui vous prêtera de quoi acheter la maison de vos rêves, vous, pauvres malheureux qui vivez à l'étroit en appartement avec votre petite famille. Toutes demeures qui, se superposant facilement (car l'imagination des graphistes est ici peu novatrice) renforcent le modèle, mais surtout installent la maison au cœur d'une nouvelle série d'associations et de relations valorisantes dans une aura de

réussite et de bonheur. D'autant plus que ce n'est pas seulement la publicité, mais l'ensemble des moyens de communication de masse qui, depuis une dizaine d'années, tiennent un véritable **discours de la maison individuelle**, lequel, dans l'apparent kaléidoscope des prestations et des canaux, diffuse des valeurs assez homogènes dont le bon récepteur qu'est le public s'imprègne d'autant plus facilement qu'elles viennent en fait de lui, mais répercutées, amplifiées, magnifiées (c'est le *cycle socio-culturel* d'Abraham Moles) et qu'elles ne se donnent pas comme un enseignement, mais comme un plaisir s'il s'agit du cinéma ou de la fiction télévisuelle, comme un appoint pour une vie plus agréable s'il s'agit de la publicité ou des magazines. Message - *massage*, selon Mac Luhan - auquel les jeunes sont particulièrement perméables, eux qui, nés après l'explosion audiovisuelle, vivent plus encore que les adultes la civilisation de l'image et du slogan, c'est-à-dire une culture où la représentation a pris le pas sur l'expérience et le symbolique sur le discursif.

Une masse d'associations habituelles se trouvent ainsi plaquées sur la maison, souvent en opposition à d'autres implicitement attachées à l'appartement, en vertu de la loi d'antithèse qui gouverne la rhétorique médiatique. En schématisant à l'extrême à partir d'analyses multiples, disons que la maison et l'appartement, à travers films, feuilletons et séries télévisuelles, reportages sur l'actualité et annonces publicitaires, se trouvent souvent lieu d'ancrage et symbole de mode de vie, de deux systèmes de valeurs différents jusqu'à l'antagonisme.

S'agissant du cinéma, et pour ne retenir que des films récents, le titre *Viens chez moi, j'habite chez une copine* exprime l'esprit de la série **appartement** ; mais on peut songer aussi à *Vivre vite*, de Saura, *Loulou*, *A nos amours*, de Pialat, *La femme publique*, de Zulawski, ou plus subtilement, *Pauline à la plage* et surtout *Les nuits de la pleine lune*, de Rohmer, pour ne citer que des œuvres importantes. Personnages jeunes, au comportement à la fois violent et incertain, parents absents ou relation aux parents très mal vécue ; pas de racines ; pas de *place*, non plus. De même que la vie est une succession d'instantanés présents, les lieux successifs où l'on passe sont lieux que l'on ne veut ou ne peut s'approprier. Toute la dynamique est dans des relations groupales ou sexuelles marquées par le changement, la mobilité, le risque, et finalement l'insatisfaction. C'est une forme de modernité où l'individu, résolument sans passé, se cherche à travers des pairs et s'expérimente à ses risques et périls. Histoires toujours inachevées car on devine que le même processus se répètera indéfiniment dans la vie des personnages. Beaucoup des scènes publicitaires prenant pour cadre l'appartement sont comme un décalque simpliste des mêmes figures. Canapés profonds, chaînes Hi-Fi performantes, *Velouté de ma Louloute*, *Maggi, Maggi, la meilleure façon de souper*, collants *Dim* ou bain moussant y font appel au même personnel de jeunes, *branchés* jusqu'à la caricature, dans des scènes où la suggestion érotique est forte, où la modernité se manifeste dans des rythmes heurtés, des contrastes violents de couleur, une gestuelle hyperbolique. Aux antipodes des scènes évoquées plus haut à propos du pavillon, lequel apparaît dès que l'on veut suggérer les valeurs statiques du terroir, de la tradition, les vertus familiales, les plaisirs simples de la vie quotidienne. Tout comme dans la fiction filmique ou télévisuelle.

Car, en face des œuvres fortes, diversement marquées d'une sorte de nihi-

lisme et dont la morale est amère, de Rohmer ou de Pialat, les réalisations, beaucoup plus nombreuses, qui ont pour cadres et souvent pour personnage (que l'on songe au rôle de *Southfork* dans l'universel *Dallas*) une **maison** familiale, paraissent puiser de bons sentiments. L'ensemble comporte, il est vrai, un certain nombre de produits de second ordre, français ou américains, faits sur mesure pour le grand public familial - encore que l'on y compte aussi des œuvres véritables, comme les séries de Nina Companeez. Ce qui nous intéresse ici c'est ce qu'elles disent de la maison, laquelle représente en face du transitoire, le permanent ; en face de l'incommunication, la convivialité ; en face de la modernité, l'enracinement ; en face de l'érotisme, le réseau parfois complexe mais toujours sécurisant des affections familiales. Sur une dizaine d'années d'observation apparaissent à l'évidence, dans la variété des récits, trois grandes fonctions de la maison individuelle.

Une fonction **structurante** : la maison apparaît ancrage et garant du groupe familial, palliant même l'effondrement de la structure fondatrice du couple (*Papa-Poule, Le chef de famille*) assurant la relation entre les générations, exerçant une attraction plus forte que les tensions entre les individus au point d'apparaître, dans *Dallas* ou *Dynastie* comme une sorte de succédané du père, comme le substitut d'une relation réelle entre ceux qui l'habitent, bref l'équivalent de ces demeures qui, dans le roman, matérialisent une lignée ; voir *Bagatelle* et son immense succès.

Une fonction **relationnelle**, soulignée par la surabondance des moments conviviaux : repas, moments de détente au jardin ou autour de la cheminée, scènes de confiance, notamment entre les générations. Parents et enfants se parlent, communiquent dans une connivence soulignée par mille détails qui contribuent au sentiment de détente que donnent les meilleures de ces œuvres. On partage une vie qui semble n'avoir d'intérêt et d'attrait que dans les murs de la maison : entre le petit déjeuner, après lequel on se sépare, et le thé où l'on se retrouve, rien ou presque rien. La maison est une coquille, tenant à l'écart un monde extérieur qui n'intéresse pas. Si bien que ces fonctions bénéfiques ont pour revers, à l'insu probablement des réalisateurs, une évidente fonction **ségrégative**.

Une fonction **imaginaire** enfin, souvent attachée à une maison perdue, celle des grands-parents, loin dans la campagne et loin dans le temps, lieu ludique, lié à un mythe de l'enfance idéalisée (*Eglantine, Les mouettes de la Saône, L'esprit de famille*, etc.), à la nostalgie d'une vie disparue, d'un temps révolu. Le prototype commercial en est *La petite maison dans la prairie*, série américaine constamment rediffusée en France, en particulier aux vacances de Noël (1), longue histoire d'une famille heureuse, soudée dans un système de valeurs patriarcales, dans une vie rurale en auto-suffisance, où tout est chargé d'un sens éducatif et moral, au sein d'une communauté villageoise qui est elle-même une vraie unité de vie groupale.

Pour en finir avec les médias, ce qui n'est pas fiction, mais reportage, dossier, particulièrement à la T.V., rejoint - toujours schématiquement - la même antithèse maison-appartement cadrant deux modes de vie antinomiques. Exemple, une enquête récente de Pascale Breugnot [7]. Nous sommes aux U.S.A. - New-York : milieu de cadres, interviews de célibataires des deux sexes, changeant aussi fréquemment d'appartement que de partenaire, à la recherche d'une vie aussi agréable

que possible en dehors de toute responsabilité - sauf professionnelle. Hors New-York, un quartier de belles maisons individuelles dans la verdure - le modèle de l'*upper middle class : one family, one house*. Interviews de femmes mariées, la quarantaine, sûres d'elles, de leurs valeurs très *moral majority*, de l'éducation ferme qu'elles donnent à des enfants superbes ; exposition des trophées sportifs de la famille ; et mention expresse de la fonction de signalisation sociale de la maison et du quartier revendiquée comme preuve de réussite. Ce qu'exprime, à une échelle plus modeste, notre formule d'*accession à la propriété*. Laquelle, selon la sociologue Agnès Pitrou [8] *représente un idéal quasi magique dans la classe populaire : accès à la maison individuelle, évasion de la collectivité contrôlée des H.L.M., facteur de sécurité pour l'avenir, et en particulier pour la retraite*. A. Pitrou ne manque pas de mentionner à ce propos *les pressions idéologiques ou matérielles qui s'exercent depuis de longues années pour enracciner et entretenir cette aspiration plus ou moins mystificatrice à la propriété individuelle*. C'est un aspect de l'impact du modèle pavillonnaire sur lequel sociologues et historiens ont beaucoup à dire, qu'il faut signaler, mais qui n'est pas de ma compétence.

*

En revanche, il nous paraît assuré que ce discours de la maison individuelle, ainsi orchestré dans l'hypertrophie de la communication de masse, trouve une des raisons de son efficacité dans le fait qu'il rejoint en nous cette forme en creux vivante et active dans l'inconscient, qu'est la *maison onirique, une très vieille et très simple demeure où nous avons rêvé vivre... qui tient quelque chose de la maison natale, la maison de l'intimité absolue, celle où l'on a pris le sens de l'intimité... la maison où, dormant, on va fidèlement rêver* [9]. Celle par qui s'exerce pleinement la fonction imaginaire dont nous relevons tout à l'heure la trace dans le traitement médiatique. Lire Bachelard amène à prendre conscience que beaucoup de romanciers et de poètes mettent en œuvre dans leurs écrits ces puissances de la maison onirique, et contribuent ainsi à la permanence du modèle, du moins tant qu'ils gardent des lecteurs, des lecteurs jeunes. Il est vrai que la maison onirique nourrit aussi l'œuvre de quelques grands cinéastes : la plupart des films de Saura sont une exploration de la maison d'enfance, une maison dont l'évocation fait des *Demoiselles de Wilko* l'œuvre la plus sensible de Wajda, du *Voyage en douce* le film le plus magique de Michel Deville. En fait, c'est le même état de grâce qui porte Balzac, lorsqu'il invente à la fois la maison et la mère dont son enfance a été privée, et le pouvoir de la *maison onirique* donne au *Lys dans la vallée* une tonalité lumineuse, une situation exceptionnelle dans l'univers balzacien. C'est que *la maison, le ventre, la caverne portent la même grande marque du retour à la mère* ; et Bachelard de citer Milosz :

*Je dis : ma mère. Et c'est à vous que je pense, ô Maison
Maison des beaux étés obscurs de mon enfance...*

Cette maison, pourtant n'est pas du passé. *Nous y rêvons comme à un désir, comme à une image que nous trouvons parfois dans les livres*. Nous la cherchons comme Thoreau dans *Walden*, comme Rousseau à travers toute sa vie jalonnée, des *Charmettes* au *Montlouis*, d'approximations successives. Et sans doute n'est-il pas meilleure introduction à cette *maison où se condensent les mystères du bonheur*

que la page de l'Emile, où Jean-Jacques imagine la maison où il pourrait être heureux.

Sur le penchant d'une agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts ; et quoique une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais non la triste ardoise mais la tuile parce qu'elle a l'air plus propre et plus gaie que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse... J'aurais un potager pour jardin... etc.

Cette page si populaire, si psychologiquement vraie, montre que la maison de l'imaginaire, elle aussi, est une forme ; ici, comme souvent, la simple forme des dessins d'enfants. S'y attachent des traits, constants d'une œuvre à l'autre, que Bachelard s'est employé à relever à travers ses vastes lectures. C'est, essentiellement, une maison **enracinée** et c'est une maison **complète**, caractères que nous retrouverons sans peine en parcourant quelques classiques de la littérature, et aussi deux témoignages de jeunes, tout à fait contemporains, qui illustrent ces mêmes valeurs de l'imaginaire, que le vécu leur donne corps ou que leur carence explique des itinéraires aberrants [10]. Mais, pour n'y plus revenir, forme simple, maison enracinée, maison complète... traduits dans la réalité, ces traits ne sont-ils pas les marques distinctives du pavillon ?

La maison enracinée, c'est une maison qui pousse de terre. Même en ville : C'est un sentiment tout particulier que d'avoir sa maison, de pouvoir fermer sur le monde la porte non pas de sa chambre, non pas de son appartement, mais de sa maison tout court ; de fouler directement, en quittant son logement, la neige qui couvre la rue silencieuse (Kafka, cité par Gaston Bachelard). Plus encore à la campagne : sur le penchant de quelque agréable colline... ou dans un environnement qui l'évoque, sentiment exprimé, au cours de l'enquête F.I.E.P., par beaucoup de jeunes habitant des pavillons. Comme si le contact avec le sol, niveau, et matière, avec la nature, même sous la forme d'un jardin, conférait à la personne une assise plus ferme et plus fiable. A contrario, Christiane F. (voir note 10) revient sans cesse au traumatisme qu'elle a subi lorsque l'enfant qui vivait jusque là, dans une petite maison à la campagne, emménage avec ses parents au onzième étage, dans une énorme cité de la banlieue berlinoise. C'est moins l'étroitesse du logement qui la blesse que la perte du contact avec le sol, de la liberté d'entrer, et de sortir - elle parle beaucoup des ascenseurs, qui concrétisent cette rupture - et la perte du sol lui-même, de la matière-terre. Elle aimait jouer dans les ruisseaux, se rouler dans le foin, cueillir des fleurs. A Berlin, une sorte de quadrillage policier bétonne l'espace au pied des tours, ampute l'habitation d'un « autour » d'autant plus nécessaire que l'on est plus à l'étroit dans l'appartement, renvoie les adolescents aux caves, au métro, à la drogue. Racontant un retour au village, alors qu'elle est déjà bien accrochée à l'héroïne, Christiane elle-même établit le rapport habitat/comportement, à la lumière de ces vacances :

Je me suis scindée en deux... Christiane est la fille de 13 ans qui veut aller chez sa grand-mère, Véra [son second prénom] c'est la camée. Sitôt que ma mère m'a mise dans le train, je ne suis plus que Christiane. Et une fois dans la cuisine de ma grand-mère, je me sens comme si je n'avais jamais mis les pieds à Berlin... C'est une vraie cuisine paysanne, avec du feu dans l'âtre, des chaudrons et des poêles immenses, et

toujours un bon-petit plat qui mijote. Comme dans un livre d'images... Je renoue avec mes cousins et cousines... Ce sont vraiment encore des gosses. Comme moi. Je me retrouve avec délices dans ma peau d'enfant... Notre terrain de jeu favori est toujours le ruisseau. Incroyable, je ne pense même plus à Detlen [son ami qui l'a conduite à la drogue].

Des travaux d'architectes et de sociologues sur le caractère offensif, la possible nocivité de la perte de contact avec le sol dans les formes contemporaines d'habitat en hauteur tendent, eux aussi, à vérifier *a contrario* la qualité psychiquement positive de la maison **enracinée** [11]. Ce serait alors un instinct de vie, une intuition juste qui guiderait notre choix du pavillon. Cherchez, en tout cas, à travers vos lectures, les maisons du bonheur. Vous les trouverez presque toutes ouvertes sur un jardin, un parc, sur la campagne. Le dehors et le dedans s'y interpénètrent comme dans toute l'œuvre de Colette, comme dans les souvenirs de Victor Hugo, ressuscitant les Feuillantines de son enfance, leur jardin... et leur grenier. Car la demeure onirique est aussi une **maison complète, un archétype synthétique... En sa cave est la caverne, en son grenier est le nid... La maison oniriquement complète est un des schèmes verticaux de la psychologie humaine**, schèmes dont Gilbert Durand et Robert Desoille [12] ont montré la tonicité.

Une telle proposition appelle naturellement (l'imaginaire comme la publicité fonctionne souvent par couples de contraires) la condamnation psychique de l'appartement. Pour Bachelard, *Vivre à l'étage, c'est vivre coïncé...* Une maison sans cave est une demeure où l'on sublime mal. Et voici rejeté l'immeuble *l'édifice dont quelques cases nous servent de demeure* ; et l'appartement, où l'espace distribué, attribué, réparti en raison des activités de la vie pratique, *dominé par l'idée du sur-moi* (Gaston Bachelard) est totalement fonctionnalisé, lisse en quelque sorte, et sans secrets.

La maison complète, elle, comporte des espaces inutiles, ou dont la fonctionnalité est faible par rapport à la réserve de liberté et de solitude qu'ils ouvrent. Romanciers et poètes en témoignent.

*Nous montions pour jouer au grenier du couvent,
Et là, tout en jouant, nous regardions souvent
Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible.
Nous grimâmes un jour jusqu'à ce livre noir,
Je ne sais plus comment nous fîmes pour l'avoir
Mais je me souviens bien que c'était une Bible...» [13]*

Lorsqu'on sait quelle source essentielle de poésie et de pensée la Bible fut pour Hugo, ce souvenir, fût-il *arrangé*, apporte à Bachelard un appui saisissant.

Dans un grenier où je fus enfermé à 12 ans, j'ai connu le monde, j'ai illustré la comédie humaine. Dans un cellier, j'ai appris l'histoire [14]. De Rimbaud à Rilke, du Nerval de *Sylvie*, à *l'Orlando* de Virginia Woolfe la littérature montre le grenier comme lieu de l'imaginaire, du déguisement, du jeu avec soi-même, mais aussi pour

l'adolescent du contact autonome, libre, concret, avec le passé, d'enracinement dans sa lignée, dans une profondeur de temps qui le concerne intimement. Dans le grenier, l'enfant est démiurge.

Le Grand Meaulnes d'Alain Fournier, est une des réalisations littéraires les plus sensibles de la maison onirique, enracinée et complète. C'est peut-être une des maisons qui lui gardent, en dépit des modes, l'adhésion de tant de lecteurs, et de lecteurs jeunes. On y trouve, dès la seconde page, *les immenses greniers ténébreux du premier étage, les chambres d'adjoints abandonnées où l'on mettait sécher le tilleul et mûrir les pommes*, espace latent où se manifeste, d'abord par le bruit de ses pas entendus d'en bas, puis par les fusées d'un 14 juillet oublié qu'il en ramène et fait partir (*gerbes d'étoiles rouges et blanches* symboliques) l'initiateur à l'aventure. Lieu de la rêverie active où, nuit après nuit, les deux garçons s'approvoisent à l'inconnu qui va emporter leur vie.

Maison complète, car, à l'opposé, mais en équilibre à cet espace sans limites et sans heures, il y a celui du temps réglé, organisé, de la **cuisine**, au ras du sol, domaine familial d'une vie pratique où les moments et les fonctions sont clairement répartis, lieu de certitude, foyer d'une intimité bien close. *Nous fermions sur eux* (les grands-parents venus pour Noël - à maison complète, famille complète) *toutes les portes*... Le **nous** de l'identité familiale scande les premières pages du roman, intimement lié à la maison : *Il arriva chez nous un dimanche de novembre 189...* Je continue à dire «chez nous» bien que la maison ne nous appartienne plus, etc. Ainsi un axe vertical traverse la maison, intégrant le réel et l'imaginaire, articulation porteuse d'ouverture et de sécurité à la fois, qui d'ailleurs n'épuise pas la complétude de la maison. Des cinq portes-fenêtres sur la cour, trois sont celles de la classe : la maison où l'on vit et rêve est aussi le lieu du travail, et le transport du feu de l'une à l'autre - *Mon père transportait le feu du poêle de la classe dans la cheminée de notre salle à manger* - symbolise une autre complémentarité qui me semble fortement positive, sur le plan des représentations imaginaires, pour bien des jeunes aujourd'hui. Elle est un des éléments de ce qu'on pourrait appeler le mythe de l'artisan, à côté de ses aspects libertaire, écologiste, anti-urbain : l'aspiration à une vie unifiée, à une non dichotomie entre le personnage social, sur son lieu de travail, et la personne dans son lieu de vie.

Chose fréquente dans l'architecture thématique des romans, cette maison si positive est redoublée par une autre de même signe, *le lieu du monde que je préférerais, le pays des fins de vacances, la maison-magasin de l'oncle Florentin où s'approvisionnaient tous les châtelains-chasseurs de la région*, lieu de l'imaginaire, caverne d'Ali-Baba avec ses six chambres chacune remplie d'une seule marchandise. *Il me semblait que je n'en épuiserais jamais du regard toutes les merveilles ; lieu de la vie pratique, concrète et chaleureuse, avec son sol de terre battue, une grande cuisine où brillaient aux fins de septembre de grandes flambées de cheminée où les chasseurs et les braconniers qui vendaient du gibier à Florentin venaient se faire servir à boire*. Car, dernier cercle de ces maisons complètes, elles sont le centre d'une société conviviale dont nous devons garder quelque nostalgie, puisque la publicité pour maisons individuelles en série en tire aujourd'hui un argument de vente : *Nouveaux villages, nouvelle convivialité*. Le regret des *petites unités rurales*

aux relations idylliques (A. Pitrou) flotte dans l'inconscient d'une société qui, après un siècle, n'a pas encore digéré le traumatisme de l'exode rural !

On pourrait suivre longtemps la piste des maisons dans ce roman dont elles structurent la symbolique. En face des maisons complètes, celle de l'imaginaire pur, *domaine inconnu, pays perdu, hors du monde, atteinte* comme magiquement au terme d'une errance aveugle, château du rêve plein de musique et de personnages sans racines, enfants déguisés, vieilles gens réunis pour une fête dont nul ne connaît le sens. Maison dont l'emplacement ne s'intégrera dans la banalité des cartes que lorsqu'elle aura été détruite, mais dont la force onirique est telle que seuls ces dix chapitres-là demeurent dans la mémoire du lecteur, parce qu'ils lui ont apporté plénitude et joie, en écho de ce qu'y éprouve Meaulnes : *Un contentement extraordinaire..., une tranquillité parfaite et presque enivrante, la certitude que son but était atteint et qu'il n'y avait plus maintenant que du bonheur à espérer*. C'est aussi une maison, le petit pavillon de chasse où meurt l'héroïne, qui symbolise, marqué des signes de l'abandon, volets clos et fleurs fanées, l'échec à insérer ce bonheur dans la vie réelle. Et une autre encore sur quoi se clôt le roman, *maison de Franz*, à la fois vraie et fausse, espace ludique où Franz, adulte par l'âge, vient s'enfermer dans une enfance indéfiniment continuée. Maison-refus, refuge par rapport aux contraintes de la vie, retranchement que, dans les propos des adolescents d'aujourd'hui, représente souvent la chambre, mais qui, s'agissant d'un adulte, est le type même de la maison névrotique, de la maison *incomplète*.

L'équivalent de la maison de Franz, en 1983, c'est la chambre où Fany [voir note 10] toute petite, se met à l'écart d'un monde plein de *situations impossibles* : l'école, la rue, la manière d'être des gens. *Dehors, il faisait froid et sec, les gens blessaient comme des éclats de verre sales, un monde qui n'a aucun besoin d'elle*. Contre ce dehors qui l'angoisse, elle a construit sa bulle : *C'était son monde à elle, son royaume d'anarchie douce et de vérité où vivaient les seuls êtres qu'elle avait jugés dignes de lui appartenir : les objets ; un monde bleu, rempli d'amour et de plaisir*. Nul camarade admis dans cette chambre. Fany ne supporte que les objets dont *chacun d'eux était à elle, profondément à elle*, menus jouets à qui son imagination donne vie, parce que leur passivité leur permet de n'être qu'une projection d'elle-même, toute entière conforme à son désir. Nous sommes ici très loin du cas souvent illustré par les livres pour les enfants, où la chambre, et le lit, sont à la fois le lieu d'un envol imaginaire déchainé, et le garant de la solidité du monde réel - la maison complète, toujours - comme ces petits chefs d'œuvre que sont *Cuisine de nuit, Jack le marin, ou Angry Arthur* [15]. Ici, au contraire, il s'agit d'un effort pathétique pour faire que l'imaginaire se substitue entièrement au donné. La chambre de Fany, comme la maison de Franz, exprime l'effort pour esquiver le principe de réalité. La réalité la plus immédiate, inéluctable parce que biologique, c'est que l'enfant grandit et se transforme ; aussi Fany cherche-t-elle à figer le temps en immobilisant ses objets, en ne supportant pas que l'on touche à cette chambre. L'intrusion de parents de bonne volonté, mais de peu d'attention profonde, qui font refaire la chambre en son absence, est sentie comme un effondrement, la remise en marche de l'inéluctable.

La chambre ? comment, sa chambre ?... il y avait de l'ordre, tout avait perdu

son sens. Les objets sont morts... chaque chose s'était rétractée sur elle-même, ne laissant qu'un vide neutre... Ce n'était plus sa chambre. **Adieu, ma bulle, adieu moi...** Fany avait perdu ses pouvoirs... Elle avait dix ans : le temps l'avait rejointe. Aussi n'aura-t-elle de cesse qu'elle n'ait reconstruit, contre un monde qui se fait de plus en plus pressant et opaque à mesure qu'elle grandit - le collège, toutes ces règles, ces ordres, ces idées, ces façons d'être et de penser... chaos absurde qu'on entortillait de barbelés afin de l'empêcher de se désagréger - une nouvelle bulle, belle, lumineuse, colorée, où il n'y a pas de futur. Tout se passe dans le présent, et c'est bien comme ça. Ce sera la musique (Beatles, Stones, Téléphone) puis la drogue. De bulle qui craque en refuge qui s'effondre, elle ne réussira à accepter le cours de la vie qu'en ayant découvert le moyen de respirer, d'intégrer un espace de liberté dans les contraintes du réel : les mots. Fany a la chance d'être un écrivain-né.

La conscience d'être abrité

Ce retrait d'adolescents à l'égard du monde qui les entoure, renvoie, de façon parfois angoissée jusqu'à la névrose, à la fonction essentielle de la maison onirique, celle d'être **une force de protection, une dynamique de réconfort** (G. Bachelard). La force de cette conscience d'être abrité articule toute l'œuvre d'un Henri Bosco, du *Mas Théotime* à *M. Carre-Benoît à la campagne* au travers d'une série de maisons qui sont doublement un abri, la demeure et la lignée s'imbriquant étroitement. L'opposition : dedans protégé/dehors inconnu ou dangereux est ici toujours sous-jacente, souvent figurée, chez Bosco comme dans la poésie, le conte populaire et nombre de livres d'enfants, par la maison éclairée dans la campagne déserte, thème que Bachelard retrouve à travers les siècles dans toutes les littératures. Dans la maison éclairée, force d'accueil, l'arrivant rencontre une entité bénéfique : le bon ours de *Toc ! Toc ! Toc !*, la bonne fée ; le plus souvent, la mère ou la famille en fête marquée du signe maternel. *Nous fermions sur eux toutes les portes* écrit le narrateur du *Grand Meaulnes*. **Je n'avais plus rien à espérer du dehors puisque tous ceux que j'aimais étaient réunis dans cette maison.** C'est la maison-cocon, fermée sur un bonheur immobile, profondément rassurant, et dont la trace dans l'imaginaire est sans doute, qu'il s'agisse de lectures ou d'expérience vécue, une composante positive de l'image de soi qui fait cruellement défaut à Christiane F. comme à Fany. Porteuse de force et de joie même dans le dénuement : plus la famille est fragile ou menacée, plus cet ancrage dans la maison-cocon semble souhaité. Enfants aux deux maisons de par le divorce des parents [16] ou enfants du quart-monde, la force de protection de la maison demeure, et, si pauvre soit le support matériel, se renforce : *J'aurais préféré rester dans un bidonville que d'être séparé de mes parents*, Pierre, 13 ans.

Mais la persistance de l'image peut entraîner aussi des comportements de fermeture, comme celui que stigmatise Gide dans le fameux : *Familles, je vous hais ! foyers clos, portes refermées* ; être une force de résistance au changement. Notamment en architecture, dans la mesure où elle s'incarne bien dans la forme du pavillon, combien traditionnelle, privilégiant les matériaux les plus proches de la nature, bois, pierre, donc ceux du passé, ceux que célèbre Bachelard et que mettent en œuvre toutes les images littéraires positives de la maison.

La maison-cocon n'épuise pas, et de loin, l'expression littéraire de cette *dynamique du réconfort*, dont une autre figure court à travers la série des Robinson qui, depuis Daniel Defoe, dans des affabulations adaptées à chaque époque, nourrit (les séries télévisées épaulant aujourd'hui les romans) l'imagination des jeunes. Elle s'inscrit alors dans la forme élémentaire de la hutte. *Le sens de la hutte, si vivace chez tant de rêveurs* et aussi chez les enfants, manifesté dans la construction de cabanes, un jeu qui doit avoir là ses racines profondes, et dont les effets sont si positifs. Peu d'autres, en effet, donnent un sentiment comparable de force, de joie, d'autonomie, tout comme celui des «maisons» que l'on s'aménage sous la table, en plein dans la réalité, en plein dans l'imaginaire, parce que cet espace devient tout autre chose que ce qu'il est pour les autres. Tous les Robinsons doivent être un écho de ce jeu primordial, et contribuent à leur tour à le perpétuer.

Aussi bien s'inscrivent-ils non dans une opposition, mais dans une relation constructive entre le dedans et le dehors. *De l'intérieur, en sécurité, nous regardons vers le dehors en une dialectique de l'intimité et de l'univers*, formule dont Robinson Crusoe, l'ancêtre, est l'illustration quasi littérale. De même, moins loin de nous, *En famille* (1893), d'Hector Malot, qui fut très lu et pourrait retrouver quelque actualité, son héroïne étant une écologiste avant la lettre. Orpheline, à 10 ans, employée, à 4 sous par jour dans une filature près d'Amiens, Perrine qui ne supporte pas le taudis sans air où dorment les jeunes ouvrières - usine à sommeil comme il en est encore aujourd'hui - se trouve, dans le marais, une hutte de chasse en roseaux qu'elle aménage au fil des jours, pour y demeurer. Maison la plus *enracinée* qui soit, puisque ses matériaux la fondent dans la végétation qui l'entoure, abri dont l'écrivain exprime assez fortement la dynamique de réconfort, la tonicité psychique - tandis que la solitude du personnage, sa façon de se conformer au milieu dont elle tire sa subsistance avec mesure et respect, son silence, son observation charmée des oiseaux du marais, la font respirer au rythme même de l'environnement. Mais ce que montre surtout l'histoire de Perrine, c'est que l'on se construit soi-même en construisant sa vraie maison et que l'on prend appui sur elle pour affronter le monde.

Si le roman dit, par le menu, à la Defoe, le plaisir de l'héroïne à aménager son espace, le défi, pour qui n'a rien, de fabriquer les objets nécessaires à la vie, la joie de l'invention technique et de l'obstacle vaincu, la jouissance paisible de la *maison* et des maigres biens produits par sa seule industrie, c'est qu'en marquant et modelant son territoire, Perrine éprouve son invention, sa résistance, son autonomie. Au fil de l'histoire, c'est forte de cette expérience, adossée à cet espace de liberté conquise, sa projection dynamique, que l'étrangère sans nom, quasi sans existence aux yeux de cette dure société à la fois industrielle et villageoise, devient *quelqu'un*, échappe à une condition ouvrière propre à laminer la personne, et conquiert, sur un environnement hostile, comme Robinson sur le désert, une place à sa mesure. Tout cela parce qu'elle a su constamment intégrer son rêve dans la réalité, ou plier la réalité à son rêve, parce qu'elle a vécu pleinement sa maison-onirique.

Le dernier en date de la série Robinson, le très célèbre, le très lu *Sa Majesté des Mouches* de Golding, établit, dans sa tonalité amère, un constat analogue, mais *a contrario*. Au départ, pour les naufragés, c'est l'Eden, tel que des enfants peu-

vent le rêver : aucun adulte sur l'île, la mer, le sable, l'abondance des fruits, l'abandon total au jeu. *On pourra bien s'amuser ici... - C'est comme dans un livre... l'île au Trésor... Robinson Crusoe... Robinsons Suisses - Cette île est à nous - On s'amusera tant que les grandes personnes ne seront pas venues nous chercher.* Aucune contrainte. Pour une fois, le principe de plaisir semble s'inscrire dans les données du réel, et même le besoin de viande ne crée qu'un jeu plus excitant que les autres, la chasse.

Le seul besoin qui se découvre, au bout de quelques jours, comme une contrainte, c'est celui d'un **abri** :

S'il pleut comme le jour où on est tombés ici, il nous faudra vraiment des cabanes. Et puis il y a autre chose... Tu as remarqué, n'est-ce pas ? Eh bien ils ont peur... ils ont des cauchemars. Tu ne t'es jamais réveillé la nuit ?... Ils parlent, ils crient. Les petits, et même quelques uns des autres. Comme si - comme si la bête, ou l'espèce de serpent, c'était vrai.
- Alors, il nous faut des cabanes, pour faire un peu comme...
- A la maison.
- C'est ça.

Le passage indique bien qu'il s'agit moins d'une nécessité matérielle, cause d'un travail que quelques-uns seulement feront à contrecœur et sans grand succès, que d'un besoin d'ordre psychique, d'un appel à la *dynamique de réconfort* de la maison d'avant, dont la trace est présente en eux à l'insu de la plupart. Comme pour ce *petit* qui ne sait que répéter constamment son ancienne adresse. Et leur échec à bâtir autre chose qu'un abri de fortune auquel personne ne croit, peut être regardé comme le symbole de la dérive qui va les entraîner de la *vie sauvage* à la sauvagerie. Comme si était inapte à organiser son univers celui qui ne porte pas en lui le désir et l'image de sa maison, selon le propos de Bachelard pour qui la maison onirique est le lieu central autour duquel s'ordonne le reste du monde. N'est-ce pas aussi le sens du vers de Rilke : *Qui n'a pas sa maison, il n'en construira plus ?*

*

La lecture est un pouvoir sur le réel. Des poètes, des écrivains, parmi lesquels beaucoup de ceux qui travaillent pour les enfants, et qui sont de vrais créateurs comme sont de vrais artistes ceux qui les illustrent, nous aident à vivre les pouvoirs de la maison onirique. Eprouver liberté et bonheur dans des lieux imaginaires peut être une contrepartie du quadrillage fonctionnel qui investit l'espace disponible dans la vie quotidienne. Si les adolescents avaient lu davantage étant enfants, s'ils pouvaient retrouver la lecture, peut-être auraient-ils moins besoin de se réfugier dans des « bulles » pour se protéger des agressions ou des carences de leur environnement. Le pavillon n'est qu'un moindre mal, pour ne pas dire une illusion. Les vrais espaces sont relationnels et imaginaires.

Lucette Chambard

NOTES

- [1] Sondage Harris-Phosphore publié pour le dossier *Les jeunes et le logement*, **Phosphore**, Décembre 1984.
- [2] *La chaumière a un sens plus humain, plus profond que tous les châteaux en Espagne. Le château est inconsistant, la chaumière est enracinée.* BACHELARD, *La Terre et les rêveries du repos*.
- [3] *Toc ! Toc ! Toc !* Tam et Yasuko KOIDE, traduit du japonais, L'Ecole des Loisirs, Paris, 1983.
- [4] *Winnie l'ourson*. A.A. MILNE traduit de l'anglais, Hachette 1979, Bibliothèque Rose, Idéal Bibliothèque, Collection Versailles.
- [5] *La maison du matin au soir*.
- [6] Mitsumasa Anno, *Dix petits amis déménagent*, traduit du japonais, L'Ecole des loisirs, 1982.
- [7] *Pour le meilleur ou pour le pire*, Série de 5 émissions sur les rapports entre homme et femmes, au Japon, en Egypte, en U.R.S.S., aux U.S.A. Pascale BREUGNOT sur Antenne 2, Janvier-Février 1985.
- [8] Agnès PITROU, *Vivre sans famille*, Ed. Privat, 1978.
- [9] Gaston BACHELARD. *La Terre et les rêveries du repos*, IIème partie, «La maison natale et la maison onirique», p. 95 à 99, éd. José Corti, 1958.
Toutes les citations non attribuées renvoient à ces pages de BACHELARD.
- [10] *Moi, Christiane F., 13 ans, droguée, prostituée*, Mercure de France 1981, Témoignages recueillis par Kai HERMANN et Horst RIECK. Traduit de l'allemand, ce dossier connut un énorme succès auprès des adolescents.
Marianne DUBERTRET, *Fany, de bulle en bulle*, Claude Lattès, 1983. L'auteur, alors élève de Seconde au lycée de Sèvres, écrivit à 16 ans ce livre qui lui valut d'être invitée à l'émission «Apostrophes», de Bernard PIVOT, sur Antenne 2.
- [11] On trouvera une bibliographie à ce sujet dans *Les jeunes en question*, Chapitre 8 : «Les jeunes dans la ville», Ed. Documentation Française, Paris 1982.
Voir également *L'enfant et son territoire*, communication de G. PREMEL au 15ème colloque international de l'U.I.O.F. in **Bulletin F.I.E.P.**, 4ème trimestre 1984.
- [12] Gilbert DURAND, *Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, 1969.
Robert DESOILLE, *Le rêve éveillé en psychothérapie*, P.U.F., Paris, 1945.
- [13] Victor HUGO, *Aux Feuillantines, Les Contemplations*, Livre V, «En marche».
- [14] Arthur RIMBAUD, *Les Illuminations*, Vies, III.
- [15] *Cuisine de nuit*, Maurice SENDAK, traduit de l'américain, éd. L'Ecole, 1972.
Jack le marin, Dieter SCHUBERT. Ed. Grasset et Fasquelle, 1982.
Angry Arthur, Hiarogn GRAM, Satoshi KITAMURA, Puffin Books, 1984.
- [16] *30 ans d'histoire de l'enfant du quart-monde par la photographie. Et surtout, qu'on dort pas à la rue*, Editions Science et Service, 95480 Pierrelaye 1979.

COMMENT DES JEUNES VIVENT LA MAISON, ESPACE FAMILIAL DE VIE

Enquête auprès de 300 jeunes de la région parisienne



Les images que nous nous faisons de *la jeunesse*, en Occident, sont fortement attachées à des dimensions spectaculaires et à des traits conjoncturels. Nous conservons en particulier, des années 60-70, le souvenir de l'intrusion dans la vie collective de formes successives de comportements et d'attitudes : musique, langage, symboles, modes de vie, formes de marginalisation, habillement, qui manifestaient une crise profonde en même temps qu'ambigüe. De la demande de reconnaissance au désir de rupture, ces phénomènes exprimaient en tout cas la difficulté pour des franges importantes de la jeunesse à s'insérer, culturellement, et à s'assimiler dans la société globale et la culture adulte.

Cela conduisit à l'époque à retenir l'hypothèse qu'existaient des dimensions culturelles spécifiquement *jeunes*, voire des cultures jeunes, et à théoriser avec Margaret Mead, l'existence d'un fossé entre les générations comme contradiction dynamique, motrice, par certains aspects, du changement social global.

Dans les sociétés caractérisées par une innovation technologique continue porteuse de ruptures, par l'instantanéité des mass-médias et le recyclage permanent du monde des objets, la séquence biographique jeune (temporalité en voie d'allongement et d'autonomisation à l'égard de la famille, entre autres, avec la longue durée du temps de formation) serait devenue le moment et le lieu d'une expérience irréductible de l'actualité, déterminante du point de vue des générations, et finalement le moyen d'une sorte de mise à jour sociale dans un processus de décalage permanent d'une génération à l'autre.

Dans la même période, nombre de travaux d'orientation plus sociologique insistaient avec pertinence sur la prégnance de l'origine sociale dans la détermination des destinées individuelles et collectives et sur l'inertie des héritages culturels renforcés par les mécanismes institutionnels de socialisation [1]. On notait également qu'il était difficile de dissocier les diverses expressions culturelles *jeunes* des milieux sociaux d'origine, ceci relativisant fortement l'idée d'une unité des phénomènes générationnels [2].

On peut retenir aujourd'hui l'hypothèse que les jeunes des sociétés actuelles passent par un état situé à la conjonction du biologique, du social et de l'historique, qui détermine un vécu et un point de vue, ce qui tend à décrire les contours d'une *planète* jeune, ou plutôt d'une constellation à l'identité marquée. Et aussi que cette phase transitoire tend à devenir le pôle d'une contradiction avec la société adulte. Pourtant, l'étoile d'une jeunesse prométhéenne aurait bien pâli aujourd'hui, et les termes de la contradiction se seraient fortement déplacés. Au-delà du rôle normalisateur que la crise actuelle peut avoir sur les comportements et les aspirations des générations montantes, ce sont les capacités objectives du système économique et

social à leur ouvrir places et statut qui sont en cause, et son aptitude à proposer, dans un temps aux frontières prévisibles, les moyens et l'envie de sortir d'un passage, dont la pérennisation ne peut être cause que de dérèglement, d'autant qu'elle apparaîtrait en contradiction avec les valeurs et modèles de la société (consommation personnelle, autonomie, initiatives, responsabilité de l'individu...).

On est frappé aujourd'hui par le silence des jeunes qui conduit à évoquer parfois, et un peu rapidement, le réalisme, voire le *conformisme* de la jeunesse actuelle - sans le rapprocher suffisamment des modes d'expression que constituent les comportements anormiques (toximanie, délinquance, suicide) qui persistent et se développent. En 1974, déjà, Jean Duvignaud montrait que s'amorçait, dans le désinvestissement des eschatologies post-soixantehuitardes, un grand mouvement de repli vers des *niches*, des sphères *privées* contrôlables à l'échelle de l'individu et protectrice à l'égard de la vie publique, de la société, des abris où la vie quotidienne permet à la personnalité de se reconnaître elle-même [3]. La tendance semble depuis s'être accusée dans le sens d'un recentrage, voire d'une réduction de plus en plus serrée sur les problèmes du sujet et de la vie personnelle.

Dans ce contexte, le terrain que le thème *les jeunes et la maison* invite à explorer apparaît d'une importance accrue, puisqu'il s'agit de savoir comment les jeunes gèrent et apprécient leur quotidien, de quelle façon ils s'adaptent à la situation que constitue le groupe familial dans son espace, et y définissent la sphère de leur propre vie privée. L'enquête que nous avons conduite en vue du colloque de la F.I.E.P. auprès d'adolescents et de post-adolescents de la région parisienne tendait donc à comprendre la place et le rôle que pouvait avoir la maison conçue comme espace familial de vie, aux yeux de jeunes de 1985, ce qu'ils y trouvaient, y voyaient, y recherchaient. Sujet d'actualité que plusieurs initiatives et publications récentes venaient d'aborder sous l'angle du logement des jeunes : campagne nationale *un logement pour les jeunes* [4], sondage Louis Harris - Phosphore, décembre 1984, sur les situations, problèmes et aspirations des jeunes en matière de logement ; parution du «best-seller» de la journaliste Christiane Collange [5] exprimant un point de vue parental critique à l'égard d'un phénomène d'autre part constaté par l'I.N.E.D. [6], à savoir le développement d'une cohabitation prolongée des post-adolescents, ou des jeunes adultes, sous le toit familial.

Pour notre part, les aspects socio-économiques du problème demeurant en toile de fond, nous cherchions essentiellement à éclaircir la position objective, et davantage encore subjective, des jeunes dans le groupe familial en liaison avec l'organisation des espaces de l'habitat privé. Il nous fallait pour cela recueillir des informations sur les modes d'habiter et de cohabiter, sur le vécu et la représentation qu'ont les jeunes de leur espace-temps de vie quotidienne, les valeurs qui s'y attachent, les modalités de leur relation à l'entité maison. Cela, dans leur présent, mais aussi dans leurs aspirations pour le futur.

L'enquête s'est déroulée dans l'hiver 84-85 à partir de 5 localités aux caractéristiques

téristiques marquées* et dans le cadre scolaire que la compréhension des chefs d'établissement du lycée V. Duruy, du lycée et du collège de Sèvres, du L.E.P. de Sartrouville, des Collèges de Saint Chéron et de Crosne, ainsi que la disponibilité de quelques professeurs a rendu accessible. Elle a touché une centaine d'élèves de Troisième (14-16 ans) d'une part, de l'autre environ 120 post-adolescents (18-21 ans) au niveau Terminales : T.A (philo), T.C (math), T.F8 (carrières sociales) et première année post-baccalauréat : B.T.S. comptabilité, B.T.S. secrétariat et D.E.U.G. (1ère année universitaire) et quarante élèves du L.E.P. de Sartrouville préparant les uns un C.A.P., les autres un B.E.P. (âges 15 à 22 ans). Une quarantaine de jeunes ont participé à des entretiens non directifs, 250 ont répondu à un questionnaire.

Nous ne prétendons pas constituer un échantillon représentatif de la jeunesse, ni même de la population scolaire de la région parisienne mais diversifier suffisamment pour non donner les moyens de repérer éventuellement des tendances pouvant être rapportées à l'âge, au sexe, à l'origine socio-culturelle et aussi à l'influence de déterminations tenant aux caractéristiques concrètes de l'habitat : espace, confort, environnement, logement individuel ou collectif, etc.

Pour la procédure, notre problématique a évolué en fonction d'un entretien non directif préliminaire sur l'image de la *maison* montrant que celle-ci était pour les jeunes aussi bien *house* que *home*, mais avant tout espace de communication et d'interactions de personnes à personnes, de la personne à l'habitat et à ses éléments matériels, de l'individu jeune à son territoire propre. Nous avons à partir de là conduit des entretiens semi-directifs en table ronde puis élaboré et fait passer un questionnaire aux deux niveaux d'âge indiqués plus haut. Ce questionnaire visait plusieurs objectifs :

1) Prendre, à travers un budget-temps, une idée de la pratique des espaces de l'habitat et des relations interpersonnelles, dans les activités quotidiennes ;

2) Etablir une typologie des attitudes à l'égard de l'espace-groupe *maison* prenant en compte aussi bien la position vis-à-vis des espaces et éléments matériels qu'à l'égard de l'usage familial ;

3) Interroger sur la motivation au départ du toit familial, sur ses conditions et tenter de cerner le projet d'avenir en matière de vie privée.

- * **Localités** : partant du cadre scolaire et de l'unité classe, on a cherché, en fonction des possibilités à trouver des terrains suffisamment typés du point de vue de l'habitat pour permettre une vue comparative :
- un Lycée - Collège parisien : **Victor Duruy**. VII^e arrondissement . Un *beau quartier*, maisons anciennes à vastes appartements, population aisée.
- un Lycée et un Collège en banlieue limitrophe de Paris : **Sèvres** (92) : habitat mixte, maisons individuelles-appartements ; population plutôt aisée, hétérogène selon les fillères.
- un L.E.P. de banlieue ouvrière : **Sartrouville** (95), logement H.L.M.
- un Collège de grande banlieue, en zone semi-rurale : **Saint-Chéron** (91), village en développement, habitat traditionnel et lotissements pavillonnaires ; couches moyennes en ascension sociale dominant.
- un Collège de grande banlieue pavillonnaire : **Crosne** (91), même type de population que Saint-Chéron, mais enracinée depuis plus longtemps dans la localité.

L'ensemble surabondant des informations recueillies n'a pu être entièrement traité, le temps et les moyens faisant défaut, notamment pour prendre une idée précise des déterminations techniques et sociales dans l'usage et l'image de la maison. En conséquence, nous ne donnerons ici que des pistes et des tendances lourdes qui devraient pouvoir dégager à la fois hypothèses et sujets de réflexion.

*

USAGES DE LA MAISON

L'analyse des budgets-temps (activités et relations dans leur lieu au cours d'une journée scolaire, ainsi qu'au cours du dernier week-end) remet en cause l'image d'une jeunesse très libre dans ses initiatives et ses comportements. La vie à la maison occupe une très grande part de l'horaire quotidien et doit, de ce fait, jouer un rôle stratégique dans l'existence des jeunes. Même si c'est à leur insu : car la question de leur rapport à la maison, même définie comme *espace familial de vie*, n'est pas a priori un sujet de préoccupation pour eux. On pourrait croire qu'il ne les intéresse pas, du moins avant qu'ils ne s'engagent dans un entretien semi-directif ou dans le travail de réponse au questionnaire ; en effet le développement des réponses, la durée et le caractère animé des entretiens témoignent du contraire. Un étudiant de D.E.U.G. (21 ans) exprime à la fois les deux réalités : *J'ai beaucoup apprécié ce questionnaire. Il m'a permis de réfléchir sur des points importants de vie à propos desquels je ne m'étais jamais posé de questions.*

Sur les 24 heures de la journée, voici le schéma qu'on peut établir sans qu'il soit trop réducteur :

2/3 du temps dans la maison, dont le temps de sommeil,

1/3 au dehors : temps scolaire et transports qui le prolongent, plus temps libre.

La durée du temps passé chez soi, y compris au week-end et même pour des étudiants post-baccalauréat est donc considérable. Nous avons été surpris de voir que, dans la majeure partie des cas, les seuls lieux mentionnés soient l'école (la fac) et la maison. Le temps investi au dehors librement (hors cadre scolaire et transports) apparaît faible : 1/4 seulement des jeunes interrogés disent avoir au cours d'une semaine des activités non scolaires et en ce cas, pour la plupart, dans des cadres précis : sport, leçons de musique, de danse, poney-club. 50 % des post-adolescents ont passé la totalité du dernier week-end à la maison, sans mentionner aucune sortie.

La pratique du dehors

Elle semble dépendre de raisons multiples et imbriquées : la saison, les contraintes inhérentes à l'âge (travail scolaire, argent) et les attitudes qu'elles entraînent, l'emprise plus ou moins forte du milieu familial. Mais des différences qualitatives très nettes sont à mettre en rapport, à côté des facteurs d'âge et de sexe, avec

l'appartenance socio-culturelle, critère qui, recoupe assez étroitement les filières scolaires et apparaît discriminant. On doit prendre en compte aussi le critère écologique, plus ou moins indépendant du précédent, aussi bien au niveau individuel - modes d'habitat, contrainte spatiale, etc. - qu'au niveau communal, les équipements collectifs, voire la politique jeunesse locale pouvant amplifier ou corriger des tendances.

Du point de vue des facteurs socio-culturels, ceux qui passent le plus de temps libre hors de la maison se trouvent aux deux extrêmes de l'échantillon, au L.E.P. de Sartrouville et au Lycée Victor Duruy Paris VII^e. Les jeunes du L.E.P. (milieu ouvrier, hétérogénéité ethnique, famille nombreuse dominante, taux de divorce important, logement H.L.M., maison au pays pour les immigrés) sont ceux qui passent le plus de temps hors de chez eux : 11 heures par jour en moyenne, avec des temps de transport de 1 h par jour en moyenne allant jusqu'à 3 heures (extension de l'aire de recrutement d'un L.E.P. du fait de la spécificité de ses filières). Les jeunes de Victor Duruy (milieu très aisé dominant : diplomates, professions libérales, ingénieurs ; familles réduites, divorcialité importante ; appartements spacieux, résidences secondaires) ont eux aussi, relativement à l'ensemble de l'échantillon, une grande liberté d'initiative extérieure.

Nous pensons cependant que l'explication peut être très différente, relativement à l'une et l'autre situation de départ. Pour les jeunes de Sartrouville, cette *liberté* est fréquemment associée à un faible intérêt pour la vie à la maison : *A la maison, il n'y a rien à faire* ; mais aussi à la contrainte spatiale et familiale : *A la maison, je ne peux pas être tranquille. Je (ne) peux rien y faire comme je veux, même dans ma chambre* ; à l'expression d'une difficulté à s'aménager un espace propre de liberté (Voir **Le territoire du jeune**). Ce qui est exprimé comme : *la maison, c'est en fait la difficulté de cohabiter dans un espace souvent très limité*. Le dehors semble alors fonctionner comme un **recours** par rapport à l'intérieur, alors que dans le cas des jeunes de Victor Duruy, il est un *plus* apporté à la vie quotidienne. Le libéralisme du milieu est un choix et une éducation, une école (pas toujours facile, on le voit dans la table ronde) des consommations culturelles telles que musée, concert, théâtre - souvent avec les grands-parents. On a l'incitation et les moyens économiques et culturels pour répondre à de multiples sollicitations et diversifier les activités de loisir. Celles-ci se structurent autour d'un grand nombre de situations : le café, lieu de rassemblement et d'échanges quotidien, le cinéma, le concert, le théâtre, le musée, les soirées ou week-ends chez des amis ; on a également des activités d'apprentissage : musique instrumentale, sports individuels. L'ensemble donne l'impression d'**une forte densité de relations sociales**, dans lesquelles les parents ne sont pas impliqués ; d'autonomie du sujet ; d'une extension géographique de l'expérience à travers week-ends et vacances.

Pour les jeunes contactés à Sartrouville, le champ de l'expérience apparaît beaucoup plus étriqué, à la fois topographiquement et culturellement. On a du mal à sortir du quartier ; le seul déplacement est souvent le transport pour aller jusqu'au L.E.P. **On manque de lieu** : on discute, on joue au foot avec les copains sur le terre-plein devant la cage d'escalier ; on cherche un café *tranquille où on n'a personne sur*

le dos, pour se mettre au chaud, être avec les copains, jouer au flipper ou au baby, si on a de l'argent. **L'argent clef, passeport pour l'évasion.** Le confort, c'est quand j'arrive à avoir un billet de 100 F pour pouvoir acheter ce que je veux, monter à Paris ou à La Défense, parce qu'ici c'est tout pourri, y a rien à faire. Le café, le centre commercial... c'est le désert à Achères. Des fois on prend le train pour aller à Cergy, à Paris, où il y a des choses à faire. Quand on a la carte orange, on prend le train. C'est pas bien tout seul ; deux mini... y a pas de maxi ; celui qui veut venir vient. C'est des gens de la Cité. Si on se marre ? Bof !... On s'occupe, c'est tout. Emigration du week-end, pour aller au ciné, au Mac Do, parfois en boîte : voir de la lumière, chercher des endroits chauds où y a du monde, de la musique, où on peut s'éclater, où on peut oublier les problèmes (table ronde C.A.P.). Peu d'activités à finalités précises, donc, mais l'importance d'être ensemble. Des activités physiques collectives : le foot, la transe de la danse et de la musique, et des sports de combat : karaté, boxe française.

Pratiques du dedans : Le collectif et l'individuel

Les situations de groupe

La vie de groupe se structure, en majorité, autour de deux pratiques : la commensalité, la télévision. Cela n'exclut pas d'autres situations plus diffuses qui semblent décisives, en particulier pour les plus jeunes, pour ce qui est des relations parents-enfants.

LA TABLE

Dans près de 50 % des cas, la famille en tant que groupe n'est **présentée ensemble qu'au repas**, lequel est dit durer de 20' à 1 h 15', durées qui semblent recouper des significations différentes, La représentation d'un temps long semble liée au fait que ce temps paraît riche, moment des échanges de la journée, d'actualisation du groupe familial. On y parle, *chacun raconte sa journée, on discute de l'actualité, on rit*. Mais plus généralement, on a l'impression d'un moment banalisé à l'extrême, *on regarde la télé, on fait rien, on mange, quoi, on écoute les parents parler de leurs problèmes*.

Ce temps commun presque incompressible (encore que quelques jeunes disent prendre seuls tous leurs repas) qui peut représenter pour certains la fonctionnalité principale de la maison : La maison, ça sert à manger et à dormir ; pour le reste, il vaut mieux être dehors - reste porteur d'une forte charge affective et symbolique. Le repas est une activité importante, connotée comme plaisir, détente, voire moment préféré de la journée (ce qu'on peut rapprocher d'un intérêt marqué pour la cuisine, l'élaboration de recettes - pour des garçons comme pour des filles). Mais surtout, comme temps collectif fondamental, c'est la table, plus que la pièce où l'on mange, qui apparaît lieu symbolique du groupe, que ce soit au quotidien, pour le week-end ou pour les fêtes. La situation familiale type ? C'est la table, là où on mange, là où toute la famille est réunie. (F.T.A) La famille ? pour moi, je la vois à table en train de manger, de préférence pour une occasion exceptionnelle ; on est bien des Français, quoi. (G.T.C). On voit là la persistance d'un archétype, d'une dimension culturelle enracinée en profondeur. A côté du partage d'un même toit et

du foyer (la maison est souvent symbolisée par l'image du foyer *au sens matériel du terme*, avec *chaleur, lumière*, voire explicitement feu de bois, cheminée) c'est la commensalité qui fait groupe. Au même pot, au même feu, cette vieille notion sortie des sociétés paysannes, reste valide. On critique d'ailleurs ce que peut avoir de contraignant, de répétitif, relativement au désir, au besoin, à la revendication d'autonomie du jeune, l'entretien systématique de ce rite : *A partir d'un certain moment on n'a plus les mêmes rythmes que ses parents ; je peux par exemple préférer travailler, être bien dans mon travail, ou même écouter de la musique, et avoir envie de manger plus tard (G. T.C). Ce qui est ennuyeux avec les parents, c'est qu'ils cherchent à entretenir, même quand on est parti, le symbole du repas dominical où il ne se passe pas grand chose et c'est toujours pareil, alors qu'il vaudrait mieux de véritables réunions de famille qui sortent de l'ordinaire, où on est nombreux et où on se marre (G. DEUG).*

LA TÉLÉVISION

C'est la deuxième situation où interfèrent un lieu, un groupe, une activité. Pour ceux qui disent la regarder en famille, environ 45 %, elle peut faire faire des bonds prodigieux à la co-présence : de 30 %, 40 % en moyenne, jusqu'à 90 % du temps de veille passé en famille, les situations extrêmes apparaissant dans les milieux populaires : elle chevauche souvent les repas. Cette consommation peut, elle aussi, être vécue comme actualisant le groupe familial ; *Même si on ne parle pas beaucoup, s'il n'y a pas beaucoup d'échange, on a l'impression d'être entouré (F. B.E.P. commerce).* Mais aussi, à l'inverse, comme le parasite du dialogue : *quand il y a la T.V. en mangeant ; ça ne va pas, on ne peut plus parler... On ne s'entend plus parler.* Elle peut même signifier le refus de dialoguer : *Moi, j'aimerais travailler dans la salle à manger, parce que c'est la pièce commune. Mais en fait, comme ils (les parents) veulent éviter les relations, ils mettent la télé, ou le poste, et te font comprendre que ta présence n'est pas désirée» (F. T.FB).*

En fait, la T.V. est assez souvent présentée comme une tierce personne qui tend à aspirer, à capter à son profit les possibilités d'échanges intrafamiliaux. Nombre de fois est formulée l'idée que *la T.V., cela limite les échanges, cela tue le dialogue, c'est la mort du dialogue.* Cette thématique de la parole et du dialogue, nous la verrons très importante. C'est bien comme **symptôme d'une difficulté d'échange** que la distance critique fréquemment prise par rapport à la télé doit être comprise, et non comme mise en cause de l'objet lui-même, de toute façon fortement utilisé, sinon investi, dans l'horaire quotidien de chacun.

Car la télévision nous introduit aussi à la sphère du temps individuel. Beaucoup disent la regarder seuls et elle occupe beaucoup de leur temps de veille : plus de 30 % en troisième, 36 % en L.E.P. ; mais très peu en T.C. Elle est fréquemment présentée comme centre d'une situation stéréotypée et idéale de confort, en particulier chez les sur jeunes et dans les milieux populaires. *Le confort ? c'est chez moi, au chaud sur le fauteuil en regardant la télé avec une bouteille de coca et un bon morceau de tarte... C'est un gros canapé avec la télévision devant... Elle peut aussi être banalisée à l'extrême, sorte de bouché-trou, de recours contre l'ennui. La télé, pour moi, c'est de temps en temps. Vaut mieux être dehors. En fait c'est quand je m'emmerde, ou encore parasite du temps libre, dont l'attraction en quel-*

que sorte vide s'oppose aux activités possibles du dehors : *Au début, quand on a eu une vidéo, c'était super ! C'est bien, on est là, on a une vidéo, on met des cassettes, on est tout content avec une vidéo, et pendant ce temps là, on ne sort plus.* Dans les milieux plus aisés et intellectuels, on dit en user de façon sélective : une télévision informative et culturelle, en rapport avec un temps fortement occupé d'autre part.

Pour l'ensemble de notre échantillon, la télévision apparaît assez banalement inscrite dans une quotidienneté familiale dont ils n'ont pas la maîtrise. Ce qu'on apprécie ou apprécierait c'est de l'avoir dans sa chambre, dans son privé, avec vidéo si possible et programmes sélectionnés en fonction de ses goûts personnels.

AUTRES SITUATIONS RELATIONNELLES

Rapportées à des activités précises, elles apparaissent marginales : le travail scolaire avec un des parents chez les plus jeunes, l'informatique comme hobby commun père-fils, très rarement la musique écoutée au salon ou les jeux de société.

Pourtant, il est apparu en entretien qualitatif que des situations transitoires, non instituées, sont considérées comme favorables à la communication. Ainsi lors de la rentrée à la maison, quand la journée a été bonne des deux côtés, dans la cuisine, au moment de la préparation du repas, le matin au petit déjeuner, ou le soir, avant d'aller se coucher. Les expériences sont très diverses, la relation souvent sélective (on communique avec l'un des parents), diffuse, et pas nécessairement verbalisée. Les plus jeunes sont nombreux à évoquer la nécessité de stratégies compliquées, mettant parfois en jeu la solidarité des frères et sœurs, quand il s'agit de *faire passer une mauvaise nouvelle*, et surtout d'obtenir l'accord des parents pour un projet personnel, sortie, achat, argent de poche. D'ailleurs la référence à la fratrie est faible, aussi bien dans la pratique que dans la représentation de la maison ; la solidarité est évoquée moins souvent que la concurrence, voire la discrimination de la part des parents.

Quant à la présence des copains - on devrait dire du copain ou de la copine, voire du *petit ami* ou *amie*, présent souvent pour le travail scolaire - elle n'apparaît pas massive, ni même habituelle. Entrées et sorties sont parfois étroitement contrôlées, à l'inverse de familles où la liberté apparaît très grande (présence du *copain* à la maison même la nuit, en 3^e).

Nous avons eu finalement l'impression que la maison était généralement présentée comme un lieu de faible intensité relationnelle, et que le temps qu'y passe le jeune est avant tout celui d'un usage individuel orienté par la poursuite de buts personnels.

L'individuel

Le temps passé seul, le plus souvent dans la chambre, s'organise autour de quatre activités généralement dominantes : le travail scolaire, la télévision (voir plus haut), l'écoute de la musique, enfin le sommeil, car celui-ci est bien considéré par certains comme une activité. Les activités de détente font appel à des techniques

passives de communication ; peu de temps est consacré à des pratiques impliquant un investissement personnel, lecture, informatique, apprentissage d'un instrument, peinture, mentionnés, mais peu : un tel investissement semble, dans la majorité des cas, réservé au travail scolaire.

LE TRAVAIL

Lourd, en fait, bien que variant de manière significative selon les filières, et selon les individus, il règne en position éminente, surplombant les consciences comme une instance à laquelle on doit d'adapter, mais qu'on cherche aussi, parfois en même temps, à esquiver.

. Au niveau Troisième, on dit en moyenne travailler à la maison près de 2 h par jour ; l'investissement est plus important en Terminale, jusqu'à 3 h 30 par jour en T.C ; il est très variable en L.E.P., de 0 à 3 h selon le type de C.A.P. ou B.E.P. ; faible en D.E.U.G. A.E.S. (Administration économique et sociale), il est beaucoup plus important, au même niveau d'études, en B.T.S.

. Dans plus de 50 % des cas on travaille avec un fond sonore, Hi-Fi ou radio, voire avec une musique adaptée au type d'exercice. *Les Beatles en faisant de l'informatique, c'est un stimulant extraordinaire ; pour une dissertation, je mets du jazz* (G. 3^e Sèvres). *Mon père est pas d'accord, il dit que ça déconcentre, mais je la mets quand même* (Entretien F. 3^e Saint-Chéron). *J'écoute de la musique douce en sourdine pour me détendre* (F. B.T.S. secrétariat).

Dans 80 % des cas, on travaille dans sa chambre, mais on évoque fréquemment, surtout chez les plus âgés et dans les milieux favorisés, le désir de s'installer un peu partout dans la maison, dans le bureau de ma mère ou de mon père ; *si je pouvais occuper le bureau de ma mère pour travailler, je le ferais, dans le salon, dans la salle à manger* (cf. supra : le désir de coloniser la maison). Mais dans la réalité, c'est surtout dans les milieux les moins aisés que la nécessité fait retrouver parfois les frères et les sœurs, travaillant autour de la table de la salle à manger, fréquemment avec la T.V. allumée.

LA MUSIQUE (FM - Hi-Fi)

Elle occupe beaucoup de temps : 30 % du temps de veille (L.E.P.), 40 % (3^e), 20 % (Terminales) ; le plus souvent dans la chambre. Mais comme elle chevauche en général d'autres occupations, il est difficile de la considérer comme une activité à part entière, sauf quand elle est expressément mentionnée comme telle. Le plus souvent elle est moyen de détente, parfois stimulation, intellectuelle ou physique, surtout évasion. *Le confort, c'est la Hi-fi sur son lit avec le casque, ou la tête entre deux baffes*. Il faut plutôt la voir comme un enveloppement sonore, une présence nécessaire dans la chambre où elle semble jouer, parfois avec le chat - il y a beaucoup d'animaux de compagnie dans les propos des jeunes - le rôle d'une **altérité non dérangeante** dans cet espace de retrait, qui semble parfois fonctionner comme lieu de refus du monde.

LA LECTURE

Très souvent on ne lit pas. De toutes façons, on lit peu, n'étaient quelques unités, sans d'ailleurs que la filière intervienne - qui disent lire énormément. Si une moyenne avait ici un sens, elle serait, tous âges et toutes filières confondus, de moins d'une demi heure par jour. L'informatique tient une place importante à Sèvres (est-ce en relation avec le grand nombre des fils d'ingénieurs dans l'échantillon ?) plus au niveau des Troisième qu'en Terminale, effet d'un ciblage médiatique récent sur la population jeune ? de la vogue des jeux vidéo ? On pratique, à faible pourcentage, l'aéromodélisme, la danse, le dessin, la musique instrumentale ; le tricot est souvent mentionné chez les filles en L.E.P. mais aussi en B.T.S. ; persistance d'une image traditionnelle de la femme ? ou économie ?

LE SOMMEIL

On dit dormir beaucoup à tous les âges. Rarement moins d'un tiers des 24 heures, avec des pointes fréquentes à 10 h et plus en Troisième. Le sommeil et le lit sont importants, au point que dormir est considéré par certains comme investissement préférentiel du temps, et le lit comme lieu préféré parmi tous les endroits où l'on passe dans une journée (25 à 30 % pour le lit, dans certains groupes ; 15 à 20 % pour le sommeil). Au niveau post-baccalauréat, certains disent passer une part appréciable du week-end à dormir.

Tout cela se passe dans la chambre. Elle est le lieu principal de la vie du jeune à la maison. On y passe, sommeil compris, plus de 60 % de ce temps. En moyenne, car une analyse plus fine donne une fourchette qui peut aller de 10 à 15 h par jour. Ce qui représente, à l'extrême, 90 % du temps passé à la maison et une utilisation tout à fait minimale des espaces communs. De toutes façons, la chambre est donnée comme lieu préféré par la majorité des réponses (voir **le territoire du jeune p. 84**).

IMAGES DE LA MAISON

Le travail, cheval de Troie du dehors

Dans le domaine des représentations, les entretiens qualitatifs surtout, ont fait apparaître un point qui semble crucial et sur quoi l'opposition dedans/dehors n'est aucunement pertinente : le travail - travail scolaire des jeunes mais aussi travail des parents - est vu, de façon tout à fait générale, comme colonisant et déterminant le quotidien, interférant dans la vie domestique et les relations intrafamiliales, sorte de cheval de Troie de la société dans l'espace de la maison.

LA MAISON REDOUBLE L'ÉCOLE

Rentrer travailler...

Une des raisons pour lesquelles on ne serait pas trop pressé de rentrer à la maison, c'est que l'on sait que l'on va avoir encore à y travailler (G. T.S. Sèvres).

La maison, pour moi, c'est lire, dormir, de quoi manger, bien sûr, et c'est travailler... C'est

quand même dur : on sort du lycée, on se dit «la journée est finie»... et puis non, il y a les devoirs à faire, il faut bosser encore, dans un autre cadre, certes, mais avec toujours l'impression d'être attaché au lycée (F. 3^e Duruy).

D'ailleurs moi, je préfère essayer de séparer, travailler au C.D.I. où l'on a tout ce qu'il faut, où on peut se faire aider, et moins chez moi où de toutes façons je suis tentée de prendre un bouquin, d'allumer la télé, bouger, faire n'importe quoi plutôt que travailler (F. 3^e Duruy).

L'idée de la **fonction-travail** de la maison est très générale, associée à une discipline bien intériorisée et bien aménagée dans les milieux aisés et dans les filières valorisées : *La maison, cela me sert à dormir, manger, travailler sur mon matériel électronique. Pour le reste, je préfère être dehors (G. 3^e Sèvres). C'est l'endroit où je peux être tranquille pour faire mon travail et me détendre (F. B.E.P. Sartrouville).* Mais ce n'est pas le cas chez les plus jeunes et dans des familles plus modestes où cette fonction est souvent présentée comme sujet épineux de confrontation avec les parents.

TRAVAIL SCOLAIRE ET RELATIONS PARENTS-ENFANTS

L'appréhension que disent avoir un certain nombre des plus jeunes à rentrer à la maison, est associée par eux à ce que plusieurs appellent *l'ambiance derrière la porte*. *Au moins que, quand on rentre chez soi, on soit sûr de ne pas se faire engueuler à peine la porte ouverte (G. 3^e Saint-Chéron).* Or la composante principale de cette *ambiance*, semble bien être l'attente parentale à l'égard du travail scolaire, lequel est présenté comme le **premier sujet de conversation** entre parents et enfants.

Le problème, ce serait à cause du collègue ; ce serait les rapports des parents avec le Collège - Parce qu'en fait les parents c'est un peu comme les profs... C'est pour cela que je dis que l'idée de refuge pour la maison... le refuge, ce serait ma chambre, en fait (entretien 3^e Sèvres).

Comme si la relation était vécue comme subordonnée à l'acquittement d'une sorte de droit de passage, garant d'un bon accueil. Le **carnet de note** n'est pas mort - néo-conservatisme, ou permanence des traditions ? L'interrogation rituelle : *Comment ça s'est passé à l'école aujourd'hui ? As-tu eu des résultats ? etc.* est toujours en vigueur.

L'effort scolaire, qui ne semble pas contesté en lui-même, est présenté pourtant comme douloureux, d'autant plus qu'il apparaît lié à l'inquiétude devant une sanction sociale future et induit par une double pression : l'injonction parentale, l'injonction sociale :

Il y a des parents qui veulent toujours qu'on soit attaché aux bouquins... qu'on ait une bonne vie. Il ya des coups aussi que les bouquins, on en a ras-le-bol, et là, ils commencent à crier : oui, tu seras chômeur plus tard, tu trouveras rien du tout ! Alors que nous, des histoires comme ça, on en voit déjà plein la télé (G. 3^e Saint-Chéron).

Cette pression va même parfois jusqu'à l'angoisse :

ils s'occupent trop de mon travail scolaire... et plus ils me poussent, plus je me sens découragé (F. T.C. Sèvres). Souvent, il y a des jeunes, leurs parents en fin de compte ils les poussent tellement à bosser qu'ils en ont marre, et ils bossent plus... alors que peut-être s'ils les laissaient un peu... sans trop les relâcher quand même (F. 3^e Crosne).

Le plus important est que cette attitude soit ressentie comme la marque d'une distance trop grande des parents à l'égard des enfants, un manque de compréhension conduisant à un sentiment d'isolement :

Finalement, l'un des problèmes majeurs qu'un jeune peut avoir à rentrer chez lui, c'est l'entente avec les parents ; l'entente au sens large, très large, parce que le plus souvent, en fin de compte, les parents ne s'intéressent pas beaucoup à notre vie, à part au travail (F. 3^e Sèvres).

C'est bien le sentiment d'être un **objet** qu'expriment nombre d'entre eux, et même des plus âgés ; sentiment d'être, ou d'avoir été l'instrument d'un projet parental :

Les parents attendent de leurs enfants qu'ils réussissent et réalisent leurs rêves avortés. Si à la rigueur je peux comprendre qu'ils veuillent notre bonheur, je ne supporte pas l'idée que l'enfant devrait réussir pour ses parents, et non pour lui. (F.T.C Sèvres).

L'IMAGE DU TRAVAIL ADULTE

Croisement difficile des expériences quotidiennes, le travail des jeunes rencontre à la maison les effets du travail des parents, perçu lui aussi comme une force supérieure qui agit sur les comportements et en détermine l'économie, une contrainte inéluctable, réductrice des relations. *La vie quotidienne des parents, vous la voyez comment ?*

- Harassante, assez harassante. Quand on les revoit le soir, ils sont très fatigués... enfin, ce doit être vachement harassant, ce qu'ils font (G. 3^e Saint-Chéron). Quand ils rentrent déjeuner, j'ai l'impression qu'ils sont encore dans leur bureau (F.T.A Duruy). Pourquoi les parents ne parlent-ils pas de ce qu'on fait de notre vie ? - Il faut les comprendre parce que quand ils arrivent, ils sont fatigués, crevés parce qu'ils rentrent du boulot, alors la première chose qu'on s'entend dire : «Je veux être tranquille», ou «j'en ai marre, je rentre du boulot, je veux pas entendre crier». (Table ronde 3^e Saint-Chéron). Mon père ne s'occupe pas de moi, il est très fatigué quand il rentre du travail, je le comprends tout à fait (G. T.A Sèvres).

Mon père n'est jamais là - sauf le dimanche. Il rentre le soir à 7 h 30, il mange, il regarde la télé, il va se coucher ; il ne parle jamais avec moi ; il regarde la télé, c'est pas la peine de lui poser une question, il t'envoie sur les roses... c'est pas la peine (G. C.A.P. Sartrouville).

Finalement peut-être que nos parents font un métier qui leur plaît ; ben, quand ils rentrent ils sont fatigués, on a l'impression que cela ne leur plaît pas vraiment et qu'ils sont crevés... De toutes façons, nous, on sera pareils. (F. 3^e Crosne).

Au-delà de son incidence sur la relation intra-familiale, une telle image du travail adulte renvoie à une vision contraignante de la société globale. En fait, les parents engouffrent dans la réalité de la maison **une culture du travail** qui ne rassure pas les jeunes sur leur propre avenir :

Fatigués, vie répétitive, mécanisation de la vie, c'est la rengaine, toujours faire pareil, toujours faire pareil... (G. 3^e Saint-Chéron).

Cet emploi du temps qui ne varie jamais ! Moi, je voudrais gagner de l'argent sans rien faire... mais je sais bien qu'on sera comme eux, si ce n'est pas pire. Pourvu que cela ne marche pas, qu'on ne vive pas la même chose... Ça va être sûrement modernisé ; il y aura l'informatique, peut-être... (G. 3^e Sèvres).

Nous avons été frappés par le fait que l'expression de ce vécu relationnel sou-

vent difficile ne se réduit pas à une dénonciation des comportements parentaux ; au contraire les jeunes, dans l'ensemble, enregistrent les manques, mais avec la compréhension de qui penserait que ce qui se passe dans la maison est déterminé parce que chacun, parents et enfants, vit au dehors. Si l'on n'incrimine pas les parents, c'est que l'on semble percevoir la société (école, organisation du travail, etc.) comme une instance toute puissante, une force mal définie contre laquelle on ne peut pas grand chose (voir la très faible confiance en la politique, référence presque inexistante). En tant qu'acteur individuel, il reste à jouer sa propre carte dans le système pour *s'en sortir* et, pour les mieux armés, réussir.

L'INTÉRIORISATION DE LA CRISE

Tout cela est à mettre en relation avec le fait que la grande majorité des jeunes de notre échantillon, interrogés sur leur échelle des valeurs, considèrent que **la réussite scolaire est la chose la plus importante dans leur vie actuelle, de même que, pour le futur, la réussite professionnelle**. La vie affective et personnelle ne vient qu'en second, la solidarité de classe d'âge et la convivialité apparaissent, elles, nettement dévaluées.

On peut penser que cet état d'esprit reflète l'intériorisation précoce des difficultés que rencontrent les générations montantes pour s'insérer dans la vie active. La notion de réussite professionnelle est souvent formulée de façon minimale comme *trouver un boulot*.

Le boulot, c'est le plus important ; sans cela tu n'as rien. Le reste, ça vient en plus. De toutes façons si l'on arrive pas à avoir un travail correct, la vie affective, la maison, la voiture, tout cela, c'est fortement compromis (G. B.E.P. Sartrouville).

Cet effet de la pression des réalités économiques ne doit pas laisser supposer de la part de tous une acceptation réaliste des lois du marché du travail. Pour les jeunes de milieu modeste en particulier, vouloir travailler peut signifier avoir la possibilité de gagner de l'argent de manière significative avec un travail relativement intéressant (= *pas trop chiant*). La notion de réussite y étant explicitement liée à des objectifs de consommation et de mode de vie individualistes et le plus souvent irréalistes.

A noter aussi chez certains une démotivation totale à l'égard du travail, dans le cadre de filières entières ; jeunes de L.E.P. inscrits dans des C.A.P. à profil périmé, mais aussi étudiants de D.E.U.G. A.E.S., diplôme imprécis, peu coté, au statut menacé. A l'inverse, en L.E.P. dans des B.E.P. informatique, en B.T.S. on voit des filles, en particulier, attacher énormément d'importance et de temps à l'étude.

«Eux» et «Nous» : la maison, lieu de confrontations culturelles

Le poids des tâches détermine le besoin d'une détente dont la maison est le cadre naturel. Se détendre met en jeu des occupations précises, mais aussi l'ambiance de la maison : confort, environnement visuel et sonore, rythmes quasi biologiques. Autant de points sur lesquels les jeunes s'expriment volontiers, le plus souvent en constatant la difficile cohabitation des modes de sensibilité des parents

et des leurs. Ce qui apparaît ici contraignant, c'est moins une notion d'autorité parentale que la nécessité de faire coexister, dans un même espace, des façons différentes d'être et de sentir : il n'y a pas nécessairement conflit, mais plutôt contradiction, susceptible d'évoluer en fonction des attitudes réciproques, ce qui conduit le plus souvent à l'installation d'une zone plus ou moins large d'incompréhension. Celle-ci se fixe sur le partage de l'espace, y compris l'espace sonore, son aménagement, l'utilisation du temps, bref ce qui est de l'ordre du choix.

Le phénomène est très sensible en Troisième et dans les milieux socio-culturels les moins favorisés, mais aussi là où l'écart des âges entre parents et enfants est important. La même contradiction peut être exprimée, plutôt en milieu favorisé, comme une indifférence réciproque, associée à l'idée de liberté. Dans les deux cas, les adolescents tendent à rompre le contact plutôt qu'à chercher la discussion - à l'inverse des groupes plus âgés - et à s'enfermer dans leur chambre pourvu qu'ils aient réussi à en faire un lieu vraiment à eux ; sinon, à fuir, ou à désirer fuir vers l'extérieur.

La musique, en particulier, bloque toujours et semble perçue par les parents comme un dérangement, dans le travail du jeune, mais aussi dans son mode de vie et dans la quotidienneté collective. Les enfants la brandissent comme un drapeau, symbole de leur existence *jeune*, de leur différence. Parfois sur le mode du constat décontracté : *En apparence, à part la musique, on n'a pas beaucoup de différence* (avec les parents) ; *en tout cas c'est là que la différence est la plus perceptible* (F.T.A. Duruy). Plus souvent, sur le mode revendicatif, ils expriment, au-delà de l'opposition des sensibilités, la perception d'un refus, d'une sorte de condamnation:

Mon père m'a dit que j'étais un imbécile d'écouter ça. Moi j'ai répondu que je pouvais en dire autant de la sienne ! Moi ça m'est parfaitement égal que les gens n'aiment pas cela. (G. 3°, Saint-Chéron).

Ce qui, dans un autre style de relations, s'exprime ainsi :

Moi, j'ai été élevé dans la musique classique, mon père est bloqué là-dessus. J'oserais jamais lui dire ce que j'écoute. Je bavarde avec lui, ça m'apporte beaucoup sur le plan intellectuel, mais je n'oserais jamais lui dire quelle musique j'écoute (G. 3°, Sèvres).

Outre cette opposition d'ordre culturel, le fait que l'espace sonore ne puisse être délimité ni partagé l'inscrit dans un rapport de force, une sorte de compétition à qui imposera son bruit à l'autre, qui semble traverser tous les milieux, et donne lieu à des scènes dont on devine à travers les récits nombreux, le caractère répétitif au point qu'on peut se demander s'il n'y entre pas quelque chose de ludique.

Mettons, il y a une chaîne dans le salon, et tout le monde veut s'en servir. Nous, en la mettant fort, en mettant nos musiques ; eux, en mettant leur musique. C'est un peu conflictuel. Il y a le problème de l'usage, et puis des goûts. Ce n'est pas forcément un conflit ouvert, mais on sent qu'il y a de l'irritation, des explosions de temps en temps (G. T.C Sèvres).

Moi, j'ai pas de chambre pour moi, je suis dans la chambre de ma sœur ; il faut tout le temps que la porte soit ouverte parce qu'il fait trop chaud, mais mes parents ne veulent pas entendre la musique. Ils veulent que j'éteigne. C'est pas parce qu'ils n'aiment pas une musique qu'ils ne doivent pas l'accepter (F. 3°, Sèvres).

On le voit, les manières, goûts et références de la génération précédente sont attentivement observés, et mis en cause lorsqu'ils sont proposés comme critères universels au nom desquels on juge, gêne ou rejette des choix que les jeunes sentent comme légitimes et nécessaires. L'insertion d'un mode de vie, d'une sensibilité autres dans le cadre des habitudes familiales s'apparente aux rapports d'une culture vécue comme **dominée** avec une culture **dominante**.

Certaines expressions voyantes de cette différence *jeune* : rock, vidéo-clips, vêtements et coiffures, langage clos, habitudes du corps, peuvent être perçues comme manifestations d'un désir plus ou moins conscient d'échapper à des normes inhérentes au fonctionnement social - lot commun de la vie adulte - refus d'intérioriser les règles du vieillissement, dans une société sans vrais rites de passage. Mais la contestation proprement domestique sur la question très souvent évoquée de l'**ordre** et du **désordre** est peut-être plus intéressante ici. Là encore le conflit résulte d'une intrusion réciproque dans une sphère que chacun ressent comme réservée.

Les parents, ils ont leurs idées ; faut pas les chambouler. Ils ont leur ordre à eux. Dès qu'on commence à déplacer leur ordre, ils commencent à s'énerver. On range ses affaires selon soi, et cela ne plaît pas à mon père : il faut que je range selon ses idées à lui. C'est que ranger selon son ordre est perçu comme constitutif de la personne : ce que ma mère appelle le désordre, cela m'est indispensable, indispensable à ma pensée : c'est moi : Et quand elle me dit «comment peux-tu t'y retrouver?» je lui dis que je sais parfaitement vivre avec mon bordel et que cela ne la regarde pas. (G. 3^e, Sèvres). Si le jeune ressent ce genre d'empiètement de façon si vive, c'est qu'il y voit mis en cause son besoin, profond et général, d'individualiser son mode de vie, de marquer sa recherche d'identité dans l'espace même que le mode de vie parental tend à investir entièrement.

Si la réponse *je ne me sens pas chez moi dans ma maison, quelle que soit la pièce occupée, parce que mes parents y prennent trop de place* (F. B.T.S.) représente un cas extrême, elle exprime pourtant ce que beaucoup disent en d'autres termes à propos de sujets très divers : le besoin existentiel de résister au processus d'acculturation dont on ressent l'action constante au plus concret de la quotidienneté familiale, pour avoir quelque chance de devenir soi-même.

La maison, lieu de la reproduction

La revendication d'être soi, et d'en pouvoir témoigner semble bien, en effet, la contrepartie de l'imprégnation physique, psychologique, intellectuelle que le mode de vie domestique exerce en profondeur. Malgré des déclarations parfois agressives et l'usage abondant, dans les réponses, du terme d'identité, le *qui je suis* du jeune paraît ressenti comme fragile face à cette emprise.

La vie qu'on a faite depuis qu'on est tout petit, cela marque sans qu'on le sache ; on aura beaucoup de mal à ne pas reproduire les habitudes et les manières de penser de nos parents» (F. 3^e, Crosne).

Ce sont les post-adolescents surtout qui ressentent et analysent cette pré-

gnance, lorsque le modèle s'impose non plus seulement dans l'implicité du vécu, mais aussi dans le discours des parents ; non seulement pour le présent, mais pour l'avenir .

Ma mère voudrait assurer mon bonheur, mais par rapport à sa propre expérience (F. T.C., Sèvres). Que j'aie adopté des comportements, différents des leurs, cela ils n'arrivent pas à le comprendre : «Mais qu'est-ce qui te fait penser comme cela ? On t'a pourtant dit que...». (F. B.T.S. Sèvres). Il faudrait qu'on soit comme eux ; on serait eux en plus jeunes... ils vieilliraient moins vite comme cela (F. T.F8).

Le problème, c'est d'arriver à leur faire comprendre qu'on n'est pas leur chose, qu'ils n'ont pas à nous inculquer leur manière de voir et de vivre... leur faire comprendre qu'on peut diriger notre vie nous-mêmes... Qu'on va essayer, parce qu'il y a vouloir, et pouvoir (G. T.F 8).

L'appréhension de répéter, finalement, dans leur vie adulte, les attitudes des parents porte en particulier sur leur relation future avec leurs propres enfants. L'analyse qu'ils font de l'incompétence des parents à apprécier l'économie de leurs plaisirs et de leurs projets explique bien cette crainte. En effet, ils voient comme cause principale à cette méconnaissance, le décalage **des âges**. *Ils ont 30 ans de plus que nous - et il y a une drôle de marge entre leur façon de prendre la vie et la nôtre, par rapport au travail, aux relations, aux plaisirs (F. T.A). Nés dans une autre réalité, la guerre, ou l'avant-guerre, ils ne se rappellent pas qu'ils ont été jeunes. Si certains sont dits bloqués dans leurs conceptions voire dans une culture ringarde c'est qu'ils subissent les effets d'un **déterminisme** auquel on ne saurait échapper. Le parent qui se dit : «C'est plus le même temps, on est dans une nouvelle génération ; moi aussi, j'ai été jeune - il se calme un moment mais après, cela lui revient, il ne peut pas s'en débarrasser, même s'il fait des efforts» (G. 3°). Le blocage est imputé aux mentalités, et la mentalité va avec l'âge, évolue avec l'histoire. Finalement, c'est à l'**éducation** que l'on remonte : *Ce n'est pas leur faute, ils ont été élevés comme cela. Ils s'y prennent comme leurs parents s'y prenaient. Alors : Nous, on est comme cela maintenant. Mais dans 20 ans, les enfants seront différents, ils auront des manières qui ne seront pas les nôtres, leurs modes à eux. Alors il n'est pas évident qu'on ne fera pas comme nos parents.**

- *Moi, je me rappellerai.*

- *Moi, j'essaierai...* (Entretien 3°, Sèvres).

La maison, lieu du dialogue

- *Le dialogue ? une paire de claques (G. 3°).*
- *Mon père, il comprend rien (G. L.E.P.).*
- *On vit un peu comme des étrangers, chacun pour soi. On rêve d'avoir beaucoup de relations mais on ne les a pas tellement (F. T.F.8).*
- *La famille, échange de vécus entre les générations (G. D.E.U.G.).*
- *J'ai la chance d'avoir des parents très compréhensifs avec qui je peux parler de tous mes problèmes. Eux aussi me parlent des leurs, et en général nos discussions sont très instructives pour moi (F. B.T.S. comptabilité).*
- *Ce qui me manque le plus chez moi, c'est la faculté de dialoguer. La famille essaie de faire semblant d'être assez communicante, mais ce n'est pas spontané (G. T.C).*

- *On n'a rien à se dire, chacun son petit hobby : ma mère à la maison, mon père au jardin. On se borne là (G. 3^e).*
- *Ils ont joué leur rôle. Maintenant c'est «Tu es responsable, tu fais ce que tu veux». Je crois que cela vient du dialogue qu'on a avec eux. C'est pendant qu'on discute qu'ils peuvent juger si on est responsable ou non (F. T.F8).*

Le dialogue apparaît comme le nœud des relations parents-enfants, la clef éventuellement des problèmes. Qu'ils soient interrogés directement à ce propos ou non, les jeunes, frustrés ou comblés, y reviennent toujours. Lorsqu'on leur demande finalement ce qu'ils attendent en priorité des parents, la grande majorité place en tête les deux formules : *la facilité de dialoguer et le respect de notre individualité*. Cette association définit bien ce que l'on souhaite : une relation duale où le jeune, reconnu comme sujet à part entière, soit habilité à prendre la parole, puisse se dire face aux adultes, en être entendu et recevoir en retour une parole vraie.

Près de 40 % considèrent que dans leur famille, la communication est facile : près de 10 % qu'elle est impossible. Entre les deux, le croisement des questions révèle ses limites qualitatives. Les réponses, dans leur quasi-similitude, dessinent une scène stéréotypée, avec une liste-type de sujets : *On parle de l'école, de l'argent, des vacances, et c'est tout*.

Les plus jeunes se dépeignent souvent en position non de dialoguer mais de rendre des comptes. Particulièrement contrôlés sur le travail scolaire, les adolescents se perçoivent en position délicate, entre le statut des *petits* qui ont droit aux marques gratifiantes de l'affection parentale, et celui des *grands* qui, à leurs yeux, ont le pouvoir de discuter et de se faire comprendre. Leur demande de parole est évidente, mais peut se déguiser en refus : *Si c'est pour rentrer à la maison, retrouver des gens avec qui tu ne peux pas discuter, vaut mieux rester dehors, ou aller dans sa chambre*.

Les post-adolescents, quand ils sont insatisfaits, regrettent le caractère superficiel de l'échange *assez conventionnel, centré sur la vie professionnelle des parents, les événements de la journée* (G. T.C). Les parents, montrés parfois comme libéraux jusqu'à l'indifférence, tendent à filtrer les sujets pour éviter la discussion. *Dialogue à sens unique*. Les jeunes pensent que les parents oublient de les voir *grandir, mûrir, évoluer*, prisonniers d'une image ancienne de leur enfant et d'une idée de leur rôle de parents, certains disent d'une appréhension personnelle : *Mes parents veulent avoir raison, ils en ont besoin, en fait, ils se rassurent* (F. T.A). S'il y a un refus, il peut venir des jeunes : *C'est trop facile quand on est en désaccord avec les parents, de se tirer dans sa chambre. Cela ne te permet pas d'aller jusqu'au bout de ta pensée avec les gens avec qui tu vis*.

Ce dont ils ont besoin transparaît dans ce qu'ils disent de leurs attitudes de futurs parents :

Le plus important plus tard, c'est le rapport de confiance, le dialogue pour établir ces rapports... le seul moyen d'essayer d'avoir des rapports vrais. Si on a confiance en quelqu'un, on va le laisser penser par lui-même, sinon, on va essayer de penser pour lui (G. T.C). *Je voudrais des mômes qui sachent parler quand ils le veulent ; que, quand ils aient des problèmes, ils viennent me les dire* (F. 3^e).

La parole, expression de soi, instrument d'une relation de personne à personne, est profondément sentie comme nécessaire. **Parler** (*on parle, on ne parle pas*) est un des mots les plus employés, une sorte d'indice de la qualité de la vie à la maison. On est fondé à penser qu'une maison où l'on ne parle pas est une maison où le jeune ne se sent pas chez soi : *La maison n'est pas un refuge si on n'a rien à se dire*. La qualité des relations actualisée dans le dialogue apparaît si centrale qu'elle déborde sur un thème comme le **confort**, que de très nombreuses réponses définissent comme un état intérieur positif, lié à la qualité des relations : *Le confort, c'est le dîner, tout le monde est réuni et tout le monde parle de choses et d'autres* (F. B.T.S. comptabilité).

Le territoire du jeune

Au cours des entretiens, la référence aux aspects : utilités, confort, protection, de la maison, *foyer au sens matériel*, est rare. L'évocation du milieu physique, du concret de l'habitation n'intervient guère qu'après recentrage explicite sur cet aspect, et passe le plus souvent par le désir et l'imaginaire : la maison future, l'habitat idéal...

Est-ce parce que le lieu où l'on vit, trop modelé par l'usage parental, apparaît moins comme un *chez soi* que comme un *chez eux* ? En tout cas la recherche d'identité des jeunes, leur besoin de se démarquer des expériences des parents s'exprime sur ce point par le souci de se ménager, et parfois d'étendre, un lieu qui ne soit qu'à eux ; au minimum, un *coin* dans le cadre de l'espace-groupe familial. La stratégie de défense et d'appropriation de cet endroit apparaît essentielle dans leur mode d'habiter, même chez les post-adolescents. Car le territoire, mot qu'ils emploient eux-mêmes (filles ou garçons) au-delà de l'assurance d'une certaine autonomie et d'une protection vis-à-vis de l'extérieur, y compris domestique, serait une base d'inscription et d'affirmation de la différence individuelle. Plus encore, comme espace de transaction avec soi-même, de transition et de maturation, il concourrait à l'élaboration de l'identité personnelle, sorte d'espace d'auto-initiation à forte connotation narcissique.

DE LA MAISON, TERRITOIRE DES PARENTS, A LA RECHERCHE D'UN PRIVÉ DANS LE PRIVÉ

Ce problème des territoires dans la maison, c'est très important, car les enfants, je crois, cherchent à structurer l'espace à leur façon, justement à lutter contre la structuration de l'espace imposée par les parents... Ils cherchent à avoir leurs lieux, à prendre des places, parce que, au départ, les parents sont les maîtres sur eux - tout est à eux, même nous, et nous on commence à devenir nous et non plus une part d'eux, - et pour cela on cherche d'abord à avoir notre territoire bien à nous... cela s'accuse à l'adolescence, mais cela reste une nécessité même si après on cherche à annexer d'autres parties de la maison en attendant de pouvoir en sortir vraiment G. T.C)

Compte tenu des types d'attitudes parentales les jeunes insisteront plus ou moins, parfois avec vigueur, sur les *luttés* ou les *négociations* qu'il leur a fallu mener pour la maîtrise de leur espace.

On conteste rarement de manière directe la juridiction des parents sur l'espace commun, *c'est un espace à eux*, que l'on cherche d'autre part à coloniser petit à petit par un usage à sa façon, plus facilement quand ils sont absents (T.V., réceptions...). Par contre l'intrusion dans l'espace propre de la chambre est très mal ressentie, perçue comme une perturbation de la *tranquillité* sinon comme une agression contre *l'intimité ou la liberté*. Evocation ou souvenir de la difficulté à évincer père ou mère du territoire personnel : *J'en suis encore à me battre pour être tranquille chez moi* (F.T.C.). Contestation de la simple habitude, de l'intrusion du regard, sinon d'une véritable surveillance, plus profondément - quand le problème se présente - refus de l'ordre parental, plus souvent maternel, qui tend à être montré comme une activité maniaque à fonction hégémonique : *c'est vraiment curieux cette attitude des mères de vouloir exporter leur ordre partout de ne pas supporter un lit défait, un stylo par terre, des habits sur un lit* (G.T.F8). *C'est vraiment difficile d'arriver à leur faire comprendre que notre lieu ne fait pas partie de l'appartement* (F.B.T.S.). A l'extrême ce besoin de réglementer, prêté à certains adultes, devient cause de désintérêt pour la maison quand il touche à l'aménagement même de la chambre. Car il interfère alors avec la recherche d'identité qui s'exprime à travers le lieu : *Chez moi, même ma chambre, je peux pas l'arranger comme je veux. Ils veulent pas, mettons je veux mettre des posters ; ils disent que cela abîme la tapisserie... une fois j'ai essayé de changer les choses de place... pendant que j'étais au L.E.P., ma mère elle a tout rechangé... alors je laisse tomber ; de toutes façons faut s'écraser, c'est eux qu'ont le dessus, on peut pas discuter... alors je suis jamais chez moi, dehors avec les copains, la maison c'est juste pour dormir* (G.C.A.P.).

Sans aller à des cas extrêmes, le thème est apparu relativement fréquent en particulier dans les milieux modestes et chez les plus jeunes, marquant la rencontre difficile entre un investissement parental relativement coûteux et valorisé et les manifestations les plus agressives d'une démarcation culturelle jeune : posters, lits par terre, peintures sur les murs...

Le schéma d'une *lutte* contre la réglementation de l'aménagement et de l'usage de l'espace propre semble toucher surtout une relation mère/fils, mais pas exclusivement ; si certaines filles disent se couler plus facilement dans les schémas domestiques, en particulier maternels (choix en commun de l'aménagement de la chambre ; *même goûts*) elles n'en revendiquent pas moins en majorité et parfois farouchement, l'intimité de leur lieu et sa conformité à leurs seuls goûts. Très généralement la stratégie du territoire apparaît comme le moyen d'affirmer sa différence et son autonomie en se démarquant de l'habitus familial. C'est pourquoi cette revendication arrive à prendre des accents ontologiques : *La chambre est un élément essentiel, vital pour un jeune, c'est avant tout sa personnalité propre. En vivant chez ses parents, il subit leurs goûts et leurs influences. Elle permet son individualité et son indépendance, c'est son refuge ; en fait, il y est chez soi, ou presque* (F.B.T.S.).

Sous-jacent à cette stratégie délicate, il y a le refus d'un rapport hiérarchique, ou le déni d'un rapport d'autorité entre les générations, une revendication d'égalité de droits dans le besoin d'un respect mutuel de l'identité individuelle : *Je ne vois pas*

pourquoi les parents ils auraient leurs endroits à eux et nous pas. Ma mère, elle entrera dans ma chambre, elle se gênera pas, elle me dira : moi je suis ta mère, et moi je lui dirai : maman on n'est plus il y a cinquante ans, les relations parents-enfants ne sont plus ce qu'elles étaient et je ne vois pas pourquoi tu entrerais dans ma chambre aussi librement et que je ne te rendrais pas la pareille (G. 3^e Sèvres).

Si au départ la chambre peut être vue comme une concession pratique faite à l'enfant, un espace de *renvoi* où comme dans le jardin du pavillonnaire il peut avoir ses jeux, ses affaires sans déranger et tout en étant surveillé [7] elle devient vite un espace dont il veut réglementer l'usage. Désir d'une place vraiment à soi, d'un lieu presque autonome et fortement approprié que l'on veut faire reconnaître comme tel et avec le droit d'y vivre selon ses goûts ; la chambre du jeune apparaîtrait d'abord comme la **recherche d'un privé dans le privé** (et non comme un lieu simplement plus privé que d'autres) expression d'un fort besoin d'intimité et surtout d'un net souci de distinction. Comme diffusion dans la *civilisation des mœurs* [8] d'un espace-type de l'individu jeune, la chambre individuelle semble devenue un modèle et un besoin tellement contraignant qu'elle apparaît comme difficile à partager et comme devant être déterminée par son seul occupant. Elle semble bien jouer un rôle dans **la formation du sentiment de l'individu, au minimum dans un processus d'individuation de sa conduite.**

L'IDENTIFICATION DU LIEU

Au-delà du besoin d'un territoire nettement différencié du contexte familial, le mode d'usage et de qualification du lieu permet de dégager un certain nombre de thèmes qui nous renseignent plus précisément sur ce que les jeunes peuvent rechercher pour eux-mêmes et vis-à-vis d'autrui dans le cadre de cet espace.

L'espace de retrait

Le désir de la chambre personnelle dont disposent près des 75 % des répondants, voire du simple coin aménagé, est toujours présenté comme associé à un besoin de retrait le plus souvent volontaire par rapport à la maison, territoire des parents. Ce retrait peut-être connoté de manières très différentes allant du besoin strictement fonctionnel (dormir, travailler) ou conjoncturel (*quand on a besoin de se retrouver soi-même*) en passant par l'idée de *chez soi* du jeune, lieu où il peut vivre à sa mode : *maison dans la maison. Quand on vit chez ses parents on considère que notre chambre c'est vraiment chez nous, c'est pour cela qu'on s'y attache plus et qu'on y est plus*, jusqu'à l'idée de refuge quasi permanent du jeune associé à la mésentente, au conflit de générations ou au simple désintérêt vis-à-vis du groupe familial. Un refuge qui peut aussi prendre l'aspect d'une bulle protectrice à l'égard de l'ensemble du monde extérieur : *Une île loin du monde une vie agréable dans un coin de solitude* (F. T.F8).

L'espace de protection

L'inflation des qualificatifs associés au besoin du territoire autonome, endroit pour être au calme, *où l'on peut être tranquille, voire libre*, où l'on se sent à l'aise,

voire *seul lieu, je crois où un jeune peut se sentir vraiment à l'aise* renforce l'idée d'une chambre très largement vécue comme *force de protection* au sens bachelardien, à l'égard d'autrui et aussi du monde extérieur. Ceci, dans une équation tendant à associer propriété, tranquillité et bien-être.

La niche : du marquage du territoire à la chambre miroir de l'individu

La chambre est très généralement sur-investie comme lieu d'expression et de projection de soi. C'est le territoire **culturel** mais aussi par bien des côtés **animal** du jeune, où il cherche à inscrire son identité en le marquant de façon délibérée par tout un jeu de signes et de pratiques, langage destiné à soi-même autant qu'à l'extérieur, visant à assurer sentiment de reconnaissance et affirmation de la possession. En tant que construction engageant l'ensemble de la personne, il est éventuellement défendu contre l'intrusion des adultes. C'est globalement ce sentiment qu'exprime dans *Fany de bulle en bulle* (Lattès, 1983) Marianne Dubertret, alors élève de seconde au lycée de Sèvres. Par bien des côtés il s'agit de s'aménager une *niche* en adéquation étroite avec son habitant. On hésitera suivant les cas sur la métaphore à employer ; coquille, matrice ou cocon voire double placentaire, mais dans l'ensemble il s'agit avant tout de créer une sorte de **lieu de retour à l'homéostasie devant permettre d'équilibrer les relations vécues à l'extérieur**.

C'est un espace qui finalement doit répondre de manière adéquate à pratiquement tous les sens : vue, odorat, toucher, ouïe, goût (on y mange même souvent, en tout cas on y *grignote*) et se distingue de l'extérieur à tous ces niveaux. Il ne peut donc être neutre et on y retrouve en particulier une odeur, la sienne (évoquant l'animalité chez les garçons : image du terrier), plus poétiquement personnalisation par les parfums chez les filles : *D'une chambre à l'autre non seulement les couleurs, l'aménagement mais aussi le parfum changent, c'est l'ensemble qui crée une ambiance*.

On y installe bien évidemment un ordre, son ordre, *fouillis personnel, petit bazar, bordel intime...* un agencement des éléments matériels qui composent le territoire, *ses maigres possessions, bibelots*, appareils de musique, *fringues, images*, souvenirs, dans une combinatoire propre et signifiante au seul habitant : *Le jeune est dans cette chambre comme sur son territoire il connaît chaque endroit, chaque fond de tiroir, chaque contenu d'armoire. Il y est à l'aise ; en fin de compte il construit sa chambre à sa façon, c'est un moyen de s'affirmer d'imposer ses idées, ses goûts et de dire qu'il existe* (F. B.T.S.).

Plus généralement il s'agit d'aménager les conditions de son confort personnel. Le confort, une notion complexe chez les jeunes interrogés. Ils s'attachent autant, sinon plus, à **l'être qu'à l'avoir**, autant à **l'esprit qu'au corps**. C'est dans la vie courante une expérience diffuse et aléatoire, relative aux circonstances de l'existence, manière d'être en soi comme rencontre de situations favorables. Sa qualité peut se résumer dans une recherche de l'adéquation entre l'individu et un entourage matériel ou humain. La terminologie attachée à cette notion : dimension *personnelle et subjective*, évocation de la *tranquillité du bien-être* ou plutôt de *l'être-bien*, de contextes où l'on se sent à *l'aise* mais aussi à *sa place*, d'ambiances cha-

leureuses et enveloppantes, laissent supposer que la chambre serait comme un espace type et constant du *confort* et renforce l'idée d'un besoin marqué de retrait ou de relation minimum vis-à-vis des contraintes de la vie quotidienne (famille, école) et d'une vie sociale perçue le plus souvent comme *stressante* et *uniformisée*, ceci au profit de situations choisies et non dérangeantes.

On notera l'importance de tendances à vouloir aménager plutôt que des espaces nets et *clean*, des lieux chaleureux, moelleux douillets, avec *moquette partout* et bien sûr, le lit *grand bon, profond, avec couettes, coussins, peluches*, (cf. supra valorisation du lit et du sommeil) ceci, à rapprocher du plaisir assez général de l'enveloppement sonore, à l'extrême avec le casque ou le *walk-man : la musique dans la tête* comme situation de confort idéal, symbolise bien la mise à l'écart de tout autre, non choisi, en évoquant une recherche d'apesanteur et d'oubli au moins momentanée du réel, dans une sorte d'auto-maternage.

Comme expression d'une attitude à l'égard du corps et au-delà de ses diverses modalités, ce lieu semble bien d'abord créé dans le but d'y retrouver dans l'usage et à travers les traces de l'occupation quotidienne et de l'activité d'aménagement, une sensation physique et agréable de soi ; la *coquille* dans laquelle l'animal peut se réintroduire pour se régénérer. Impression d'un *espace-trace, la coquille archétype de l'habitat*, comme le dit W. Benjamin, *par conséquent l'empreinte lisible de celui qui l'habite*.

Mais aussi d'un espace double, car la relation est loin d'être statique, la sensation de la reconnaissance opérant à un autre niveau à travers tout un travail de construction et d'occupation de l'espace qui se situe davantage sur le plan esthétique et culturel et qui vise à conforter et affirmer l'image de soi dans l'accompagnement de l'évolution personnelle.

On a déjà évoqué, la chambre comme lieu d'expression culturelle (musique, ordre) et le besoin d'aménager à son goût un aspect particulier, l'envie ou la réalité de la chambre multi-médias, saturée de technologies de communications (T.V., Hi-Fi, vidéo, micro-informatique) en faisant une sorte de lieu de domestication du monde extérieur, par la sélection des seules informations en conformité avec la culture jeune. En général on cherche à afficher dans et sur les murs ses valeurs références et modèles, *ses idées, ses goûts et hobbies* personnels : chambres tapissées de miroirs, de liège, de moquettes mais aussi de listings informatiques ; recherche d'éclairages, de couleurs... et bien évidemment, affiches, images, photos (parfois puzzle de l'histoire personnelle) et posters ; en bonne place les vedettes, les stars et héros de l'adolescence, plus marqués chez les plus jeunes et différents suivant les milieux ; mise en exergue du corps chez les garçons les plus jeunes : moto mais aussi sports de glisse (effet planche à voile) ; place des animaux, des images *d'ailleurs* et d'évasion : îles, tropiques, paysage de mer et de montagnes... apparition des références à la *culture cultivée* à mesure que l'on s'élève dans l'échelle sociale.

Souci d'expression et de distinction, extériorisation de *dispositions esthétiques* (dont l'étude systématique serait intéressante) variant avec les sexes, changeant au fil de l'âge et de l'air du temps, mais surdéterminé par l'appartenance sociale.

Dans une perspective culturaliste et psychologique, ces jeunes font finalement eux-mêmes une théorie de la relation à leur chambre et confirment massivement à leur manière l'hypothèse posée par M. Eleb-Vidal sur la relation entre le sujet et son espace : *On pourrait dire qu'aménager, transformer, permet de s'aménager soi-même... Les activités d'un individu dans l'aménagement de son espace sont productives d'un sens qui lui est personnel au-delà de l'apparente banalité, et qui l'informent sur ce qu'il est* [9].

Evocation du travail d'expression de l'individualité et de l'observation du résultat, jeux initiatiques sur soi-même, idées du dédoublement, du miroir, de la photographie que l'on retouche sans arrêt : *La chambre c'est un second visage, on l'a produit à son image* (G. 3^e). *C'est mieux qu'une photo, on s'y voit changer* (F. D.E.U.G.), *en y faisant ressortir tout ce qui se trouve au plus profond de soi afin que les gens qui la voient sachent qui nous sommes à travers ce petit domaine* (F. B.T.S.).

A noter de ce point de vue l'importance du jeu avec la chambre chez les plus jeunes ; on y assiste parfois à un véritable besoin compulsif de réaménager sans cesse l'espace et on évoque la souffrance à ne pas pouvoir le faire quand l'espace est trop étroit ou structuré de manière contraignante au niveau architectural.

Cette instabilité exprime bien la difficulté de trouver sa place et son identité mais aussi probablement l'obligation de s'inscrire dans un espace contraignant. Au niveau des plus vieux on évoque souvent au passé ce processus, sorte de transition nécessaire entre l'enfance et l'âge adulte. La chambre ayant permis, dans une durée aux limites aléatoires, ce passage : *Personnaliser son lieu c'est mûrir. Cela répond au désir de s'exprimer dans une société d'adultes... C'est le désir d'être reconnu, c'est la volonté de vivre c'est pourquoi c'est important* (F. T.C.).

L'espace contraignant

Si, dans l'ensemble, cette chambre occupe une très grande place et est de même valorisée il faut aussi remarquer qu'elle peut apparaître comme un symbole contraignant. *Espace trop pratique* pour certains, qui favorise le repliement sur soi. Espace de la mise à l'écart par les parents, symbole du refus de communiquer de leur part. La division en pièces est même par certains contestée comme symbole des modes de fonctionnement familiaux, et on rêve parfois, au niveau architectural, de maisons restructurées en espaces ouverts transformables à volonté sans cloisons, avec l'idée sous-jacente que changer l'espace pourrait changer les relations. C'est du moins dans cet esprit que les plus inventifs cherchent à penser des habitats d'avenir homologues à leurs désirs.

De cette chambre, avec l'âge, on espère finalement assez vite sortir. Elle devient trop petite pour l'affirmation de soi, on cherche alors soit à gagner d'autres places dans la maison, à se faire reconnaître des droits dans l'usage collectif, ou seulement à faire reconnaître son droit à la prise d'indépendance à l'égard de la maison.

Les pages qui précèdent n'épuisent pas le matériau recueilli, notamment pour la quantification des attitudes et l'interprétation sociologique. En conclusion provisoire, on peut retenir :

- Une forte tendance à la montée d'un **individualisme, qu'on pourrait dire de repli sur soi**, plutôt que de conquête, éloigné d'un modèle libéral, et qui ne serait pas non plus un «nouvel individualisme». Peur de l'avenir ? du monde ? d'autrui ? difficulté à trouver sa place dans la société ? à se situer par rapport aux problèmes de l'époque ? en tout cas, idée qu'on n'a pas de prise sur les événements... On aurait alors une tendance à rechercher dans la réalité comme dans l'imaginaire des espaces protégés et des relations enveloppantes avec, chez certains, une propension à l'évitement de la réalité, à la fuite.

- En contrepartie, on pourrait dire qu'au moins dans la famille, ou même par rapport à d'autres adultes (professeurs) on aimerait avoir **plus de relations, plus de dialogue véritable**. On chercherait ainsi une nouvelle définition de l'autorité : des parents qui soient capables d'apporter de l'information sur le monde actuel, sur la manière de s'y comporter - ceci sans qu'ils cherchent à imposer ni leurs idées, ni leurs goûts, ni l'expérience de leur propre vie.

Le repli sur soi pourrait alors être analysé comme le symptôme de la difficulté à trouver dans la famille, mais aussi à l'école voire dans les groupes de pairs, des relations qui puissent aider à affronter positivement une conjoncture difficile.

- Le rapprochement de ces deux propositions peut amener à poser la question d'**affaiblissement du lien social**, affaiblissement des relations à la société, au groupe classe d'âge, position souvent excentrée dans la famille ; ce manque de références pousserait à surinvestir l'idée de *s'en sortir* pour conquérir un espace protégé et, dans l'attente de cette éventualité, à cohabiter même tardivement avec les parents... garantie de sécurité. *Après la famille, il n'y a plus rien, il y a la rue.*

- Ce qui va un peu dans le même sens, c'est le **fatalisme** par rapport à l'évolution des choses, dans la société et par rapport à soi. Si l'on ne souhaite pas nécessairement reproduire les modèles parentaux, on ne voit souvent pas comment éviter cette reproduction.

- Dans la vision de l'avenir, une tendance apparaît marquée : le désir de **fuir la ville, l'idéalisation d'un environnement** où l'on pourrait créer une île de bonheur égoïste à l'écart du monde. L'imaginaire hippie n'est pas mort, mais semble informé plus par une image *mer-montagne*, style Club-Méditerranée, que par un courant néorural. Le désir de quitter la région d'origine est fort, et situé sur le plan non du rêve, mais d'un idéal qu'on cherchera à atteindre. Structure psychique de l'adolescence ? Mais il faut remarquer que cela est aussi très marqué chez les plus âgés.

Pour finir, il semble certain que cette enquête révèle chez les jeunes un très fort souci de soi que l'on peut sans doute relier à une conscience assez lucide de la précarité de leur situation dans un contexte lui-même incertain. Par hypothèse, on peut dire que le jeune serait aujourd'hui *«la crise dans la crise»*.

Antoine Chambard

NOTES

★

- [1] Sur le rôle du système scolaire dans la sélection et dans la pérennisation des dispositions socialement héritées :
- BOURDIEU (P.), PASSERON (C.), *Les héritiers*, Ed. de Minuit, 1968.
 - BEAUDELLOT (C.), ESTABLET (R.), *L'école capitaliste en France*, Maspéro, 1971.
- Sur les déterminations sociales et historiques de la condition adolescent ou jeune :*
- BOURDIEU (P.) in *Questions de sociologie*, Ed. de Minuit, 1980, *La «jeunesse» n'est qu'un mot.*
 - COPFERMAN (E.), *Problèmes de la Jeunesse*, Maspéro, 1972.
- [2] A l'éclatement d'un point de vue sociologique sur la notion de jeunesse, correspondrait la multiplicité de modes d'expressions culturels voire déviants.
- MONOD (J.), *Les Barjots*, U.G.E., 1971.
 - CATHELAT (B.), *Jeunes vers un style de vie bipolaire*, **Futuribles**, n° 37, Octobre 1980.
 - MAUGER (C.), FOSSE (C.), *La vie buissonnière, Marginalité petite bourgeoise et marginalité populaire*, Maspéro, 1977.
 - LAGREE (J.C.), *Les jeunes chantent leurs cultures*, L'Harmattan, 1982.
- [3] DUVIGNAUD (J.) in *La planète des jeunes*, Stock, 1975, *L'émigration intérieure*, cf en particulier p. 233-247.
- CAMILLERI (C.), TAPIA (C.). *Les nouveaux jeunes. La politique ou le bonheur*, Privat, 1983.
- [4] *Campagne de sensibilisation* lancée par la **Fédération Relais** avec le soutien du Ministère de la Jeunesse et des Sports, sur les problèmes actuels du logement des jeunes.
- [5] COLLANGE (C.), *Moi ta mère*, Fayard, Janvier 1985.
- [6] GOKALP (C.), *Quand vient l'âge des choix. Enquête auprès des jeunes de 17 à 25 ans : emploi, résidence, mariage*, P.U.F. 1981, I.N.E.D., Travaux et Documents, Cahier n° 95.
- [7] HAUTMONT (N.). *Les pavillonnaires*, Paris, 1966.
- [8] ELIAS (N.). *La Civilisation des mœurs*.
- [9] ELEB-VIDAL (M.). *Le logement et la construction de l'identité*, **Bulletin de Psychologie** n° 961, Juillet-août 1983.

UN ESSAI DE PÉDAGOGIE FONDAMENTALE

Chercheur, consultant en sciences de l'éducation, président de l'Association Montessori de France, Louis Raillon anima pendant de longues années la revue **Educacion et Développement**. Il vient de publier, aux Presses Universitaires de France, dans la collection **L'Education**, dirigée par Gaston Mialaret, sous le titre *L'enseignement ou la contre-éducation*, un livre qui pose les bases d'une véritable re-création de l'école.

Le système **d'enseignement**, explique Louis Raillon, est né et s'est développé à l'Université et fonctionne assez bien à ce niveau. Centré sur la **chose enseignée**, c'est-à-dire sur ce qui fait l'objet d'une science ou d'un savoir organisé dans un certain secteur de la connaissance, il suppose une **progression** que le maître établit, un **programme** que fixe l'institution. Les objectifs des enseignants correspondent à ceux des enseignés qui sont des volontaires. Avec les enfants et les adolescents qui sont dans l'obligation de fréquenter l'école de six à seize et d'y passer l'essentiel de leur temps utile ce système ne fonctionne, en revanche, qu'au prix de graves distorsions.

Une pédagogie centrée sur le développement des enfants, qui mettra en valeur les possibilités de chacun, dans une inlassable progression, devient donc indispensable. L'auteur fixe à cette école re-créée trois objectifs : apprendre à **vivre ensemble**, apprendre à **vivre corps-esprit**, favoriser, grâce à une pédagogie des activités les apprentissages entraînant **l'essor de la vie intellectuelle**. Vient ensuite la description des moyens nécessaires à une telle reconstruction de l'institution scolaire :

- des **éducateurs** (c'est le terme que Louis Raillon emploie pour les personnels animant écoles et collèges, restreignant l'usage du terme enseignants ou personnel des lycées) pratiquant l'auto-formation en équipes.

- un **réseau décentralisé** permettant aux acteurs de l'éducation (parents, éducateurs, personnes-ressources dans le milieu et jeunes eux-mêmes) « de se rencontrer, se connaître, débattre de leurs problèmes et les résoudre avec la souplesse et l'imagination nécessaires ».

Sur cet ensemble de propositions nourri de toute la richesse de son expérience, Louis Raillon souhaite que s'instaure un vaste débat national. La parole est maintenant à ses lecteurs.

Louis RAILLON, *L'enseignement ou la contre-éducation*, P.U.F., 1984.

UNE ÉTUDE SUR LA SITUATION DES ENSEIGNANTS

C'est avec intérêt que les lecteurs des Amis de Sèvres découvriront, dans la collection **Notes et études documentaires** que publie la Documentation française, une étude intitulée *Les enseignants dans les sociétés modernes - Une même interro-*

gation, signée du Président d'Honneur des Amis de Sèvres, Jean Auba, Inspecteur général honoraire de l'Education nationale et ancien directeur du C.I.E.P. de Sèvres et de Jean-Michel Leclercq, auteur de plusieurs ouvrages de sociologie politique et de sociologie de l'éducation, actuellement chargé des études sur les systèmes éducatifs étrangers au ministère de l'Education nationale.

Réalisé avec le concours du C.I.E.P., l'ouvrage qui se limite essentiellement aux pays industrialisés, cherche à répondre à la question : ces enseignants, dont les médias parlent et auraient parfois tendance à faire des boucs émissaires, qui sont-ils exactement ?

Une première partie évoque leur situation administrative : modalités de recrutement, obligations de service, projets de carrière. Mais les enseignants forment également un groupe que la seconde partie analyse dans ses composantes et ses tendances : répartition entre les différentes classes d'âge, proportion d'hommes et de femmes, rémunérations, appartenances syndicales ou politiques.

Une large place est faite dans la troisième partie à la formation initiale et en cours de service. Le contenu de celle-ci a certes évolué au cours des deux décennies qui viennent de s'écouler et l'on note que d'indéniables efforts ont été entrepris. Cependant d'importants progrès restent à faire pour que les enseignants soient en mesure de mieux faire face aux difficultés auxquelles ils sont confrontés dans l'exercice de leur profession.

Jean AUBA et Jean-Michel LECLERCQ, *Les enseignants dans les sociétés modernes - Une même interrogation*, Notes et Etudes documentaires, n° 4775, 1984-25, La documentation Française.

UNE CONSCIENCE, UN HOMME DE COEUR : GEORGES PETIT

Georges Petit est mort le 11 novembre 1985, à la suite de l'aggravation soudaine de troubles de la circulation artérielle dont il se plaignait depuis quelques mois.

Il a été, aux côtés de Gustave Monod, l'un des fondateurs du Centre international d'études pédagogiques de Sèvres, l'un des créateurs des *classes nouvelles* de la Libération. Il a œuvré, un peu plus tard, à la réalisation des Centres pédagogiques régionaux et l'on sait combien leur rôle fut capital dans la formation pédagogique des professeurs. On lui doit, pour une bonne part, entre 1948 et 1951, les mesures qui permirent aux élèves de l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud de se préparer à l'agrégation, au même titre que les élèves de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Elève de Saint-Cloud, il était resté très attaché à cette école et à l'esprit démocratique qui avait présidé à sa création.

Professeur de sciences naturelles, à sa sortie de Saint-Cloud, très tôt il milita en vue de rapprocher les ordres d'enseignement qu'une longue tradition maintenait séparés. A cette époque, il joua aussi un rôle important dans l'essor du mouvement

syndicaliste au sein de l'enseignement, ainsi que dans la naissance et l'extension des mouvements pédagogiques innovateurs. Les tentatives de réforme de Jean Zay, la création de classes d'orientation, le rapprochement des E.P.S. et des collèges au sein d'un enseignement élargi du «second degré», avaient en lui un ardent partisan.

Rien de surprenant, dans ces conditions, qu'au sortir de la nuit de l'Occupation - où les militants syndicalistes, comme lui, coururent les périls que l'on sait - Georges Petit ait été appelé au sein de la Direction de l'enseignement du second degré et de plusieurs cabinets ministériels, à des fonctions de conseiller technique. Les idées qu'il avait mûries dans sa vie professionnelle et militante y trouvaient une activité à sa mesure.

C'est à cette étape de sa carrière, voici un peu plus de quarante ans, qu'il m'a été donné de le connaître. Il était l'homme le plus généreux, le plus soucieux d'aider les autres, que j'aie jamais rencontré. Cela joint à une rare persévérance dans l'action, dès lors qu'il la sentait utile, et dans la plus totale indifférence des avantages de carrière (ou des désavantages qui pouvaient en résulter pour lui). Inspecteur général un peu plus tard, Officier de la Légion d'honneur, Commandeur des Palmes académiques, ces dignités ne changèrent rien à sa modestie naturelle, à sa générosité spontanée et à la qualité de son accueil. Une de ses activités préférées - et cette prédilection était typique de sa générosité foncière - était son action au sein de la Mutuelle Générale de l'Education Nationale. Membre de son conseil d'administration, il était constamment sollicité pour tel ou tel cas digne d'attention. Il s'empresait d'aider qui avait besoin de lui.

Depuis les *classes nouvelles*, nous n'avons pas cessé de travailler à des tâches voisines. Dans des cabinets ministériels où nous nous épaulions l'un, l'autre. Dans les bureaux du Ministère où souvent nous nous trouvions attelés à des tâches complémentaires. A la rédaction de publications d'intérêt pédagogique : telle, par exemple, l'hebdomadaire *l'Education nationale*, créé à la Libération de Paris. A l'Institut Pédagogique National, auprès d'un autre grand serviteur de l'Education nationale, le créateur de la Recherche pédagogique en France : Roger Gal. Dans la création du *Comité de liaison pour l'Education nouvelle* (C.L.E.N.) qui rassemblait plus de vingt mouvements innovateurs, et dont il fut pendant quinze ans le trésorier benévole. Aux *Centres d'Entraînement aux Méthodes d'Education Active*, dont il fut aussi, un temps, le trésorier. Au *Comité Universitaire d'Information Pédagogique*, enfin, dont il était depuis dix ans le président, et qu'il animait avec cette bonne grâce, ce sens profond de la confraternité des hommes, la spontanéité de son élan vers quiconque avait de la peine, qui le faisait aimer de tous.

Un dernier mot à son sujet. Il avait deux amours : les siens et la musique.

Les siens : sa femme qu'il chérissait ; ses parents, instituteurs des débuts de l'école primaire publique, dont il évoquait le souvenir avec piété ; ses frères, sœurs et autres collatéraux, qu'il ne manquait pas d'aller voir aux petites et grandes vacances ; ses enfants et petits-enfants, dont il parlait avec ravissement.

La musique. Mélomane né, il avait une connaissance approfondie des grandes œuvres. A quatre-vingt-quatre ans, on le voyait passer la moitié d'une nuit sur les gradins antiques d'Orange ou de Vaisons pour entendre tel opéra de Mozart ou de Wagner.

Dire d'un homme comme lui : il n'est plus, c'est proférer une sorte de blasphème. Son souvenir ne quittera pas ceux qui l'ont connu.

Louis Cros
Animateur du C.U.I.P.
(Centre Universitaire d'information pédagogique)

CONDITIONS D'ADHESION

FRANCE ET ETRANGER

Envoyer le montant de l'adhésion (membres adhérents : 100 F - membres bienfaiteurs : 200 F) aux «Amis de Sèvres», 1, avenue Léon-Journault, 92311 Sèvres - C.C.P. 69 59 99 B Paris

A NOS LECTEURS DE L'ÉTRANGER



La liste des correspondants Hachette à l'étranger qui figurait depuis longtemps à cette place n'était plus à jour. Nous avons donc lancé une campagne internationale, qui se poursuit encore afin de pouvoir vous indiquer les librairies où vous pourrez effectivement bientôt vous procurer **Les Amis de Sèvres**.

Nous ont déjà confirmé leur accord :

de **CHYPRE**, la librairie papeterie française LA BOITE A LIRE,
8^e, rue Prévezas, NICOSIE - 136 - Tél. 54184.

d'**IRLANDE**, *Modern Languages Limited*,
39 Wetland Row, DUBLIN 2 - Tél. 764285.

de **SUISSE**, le département diffusion de la LIBRAIRIE PAYOT,
rue des Côtes de Montbenon, 30 -
adresse postale : Case Postale 3212, CH 1002 LAUSANNE - Tél. 20. 52. 21.

(à suivre)